

Colligo

Histoire(s) de Collections

COLLIGO 1 (1)

2018

BOTANIQUE - ZOOLOGIE - PALÉONTOLOGIE - ETHNOLOGIE - CONSERVATION/RESTAURATION

Découverte d'un herbier signé Jean-Emmanuel Gilibert

Mélanie THIÉBAUT *et al.*

P. 5-18

The first photographs of a dinosaur excavation in Europe

Yves LEPAGE *et al.*

P. 35-40

Les types de la collection Jaroslav Picka

Harold LABRIQUE

P. 19-28

Expanding zoology at Chicago's Field Columbian Museum

Paul D. BRINKMAN

P. 41-56

Histoires de collections : 1. La « mouette de Rossitten »

Cédric AUDIBERT

P. 29-33

Les artefacts du cabinet de l'Académie de Lausanne au 18e siècle

Claire BRIZON

P. 57-67

SOMMAIRE

BOTANIQUE

Découverte d'un herbier signé Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) à l'université Claude Bernard Lyon 1 parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon

Discovery of a herbarium belonging to Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) among the collections of the Catholic University of Lyon in the University Claude Bernard Lyon 1

Mélanie THIÉBAUT, Blandine BÄRTSCHI & Nicolas FALZON

P. 5-18

ZOOLOGIE

Les types de la collection Jaroslav Picka (Coleoptera, Tenebrionidae) conservés au Centre de conservation et d'étude des collections du musée des Confluences (Lyon)

The types of Jaroslav Picka's collection (Coleoptera, Tenebrionidae) housed in Centre de Conservation et d'Etude des Collections of Musée des Confluences (Lyon)

Harold LABRIQUE

P. 19-28

ZOOLOGIE

Histoires de collections : 1. La « mouette de Rossitten »

Collection stories: 1. The "gull of Rossitten"

Cédric AUDIBERT

P. 29-33

PALÉONTOLOGIE

The first photographs of a dinosaur excavation in Europe: Emile Savalle and the stegosaur from Octeville (Normandy, 1898)

Les premières photographies de la fouille d'un site à dinosaures en Europe : Emile Savalle et le stégosaure d'Octeville (Normandie, 1898)

Yves LEPAGE, Éric BUFFETAUT & Gilles LEPAGE

P. 35-40

CABINETS & MUSÉUMS

The strongest kind of competition: expanding zoology at Chicago's Field Columbian Museum, 1894-1895

La forme de compétition la plus forte : l'expansion de la zoologie au Field Columbian Museum de Chicago, 1894-1895

Paul D. BRINKMAN

P. 41-56

CABINETS & MUSÉUMS

De la collecte à l'usage : Les artefacts du cabinet de l'Académie de Lausanne au 18^e siècle

From collection to use: The artefacts of the cabinet of the Academy of Lausanne in the 18th century

Claire BRIZON

P. 57-67

Colligo

Colligo, ergo sum... pourrait-on écrire, tant cette passion pour la collecte semble indissociable de l'histoire des hommes, depuis ces temps immémoriaux où taillant des silex, les premiers humains découvriraient parfois une pierre curieuse ou un objet insolite. Aristote, Plin et d'autres nous rappellent, un peu plus près de nous, l'importance d'observer ce qui nous entoure et d'en dresser l'inventaire. Enfin, la période moderne voit l'émergence des cabinets de curiosités et des musées. Naturalia et artificialia sont depuis toujours à la fois opposées et complémentaires. Elles fascinent, nourrissent l'imaginaire, et ont ouvert les portes de la connaissance du monde.

L'attrait pour l'étude des collections muséales puis universitaires s'est particulièrement renforcé ces dernières décennies. Ce regain d'intérêt pour les collections, leur histoire et l'histoire de ceux qui les ont constituées, ont permis de découvrir ou redécouvrir de nombreuses collections « oubliées » et de là, de nombreux naturalistes ou collectionneurs, oubliés des historiens.

La revue Colligo souhaite renouer les liens existant entre collections, collectionneurs et histoire des sciences, entre l'histoire naturelle et l'ethnographie.

Cédric Audibert, rédacteur en chef.

EDITO

Colligo, ergo sum ... could we write, that this passion for collecting seems inseparable from the history of man; from time immemorial since the first humans, perhaps when flint cutting, discovered a curious stone or an unusual object. A little closer to us, Aristotle, Pliny and others remind us of the importance of observing what is around us and the making of inventories. Finally, the modern period sees the emergence of cabinets of curiosities and museums. Naturalia and artificialia have always been both opposing and complementary. They fascinate, nourish the imagination, and have opened the doors of knowledge of the world.

The attraction for the study of museum and then university collections has been particularly strong in recent decades. This renewed interest in the collections, their history and the history of those who made them, have made it possible to discover or rediscover many "forgotten" collections and from there, many naturalists or collectors, forgotten by historians.

The journal Colligo wants to reconnect the links between collections, collectors and history of science, between natural history and ethnography.

Cédric Audibert, editor in chief.

COMITÉ DE RÉDACTION

Le comité de rédaction veille à la qualité des manuscrits en effectuant une première relecture et en mettant en œuvre le processus de relecture par des membres du comité scientifique ou par des membres extérieurs.

Abraham S.H. Breure (zoologie)

Éric Buffetaut (paléontologie)

Marie-Paule Imberti (ethnologie)

Mélanie Thiébaut (botanique)

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Blandine Bärtschi (conservation)

Ludovic Besson (zoologie)

Sylviane Bonvin (ethnologie)

Véronique Blondin (histoire des sciences)

Alexandra Bouillot-Chartier (histoire des sciences)

Paul Brinkman (paléontologie)

Claire Brizon (ethnologie)

André Charpin (botanique)

Fabienne Gallaire (zoologie)

Michel Hoff (botanique)

Bruno Jacomy (histoire des sciences)

Graham Oliver (zoologie)

Michel Philippe (paléontologie)

Marc Philippe (botanique)

Irina Podgorny (paléontologie)

Boris Presseque (botanique)

RÉDACTEUR EN CHEF

Cédric Audibert

20, rue de la Maladière - 26240 Saint-Vallier

cedric.audibert@gmail.com

LIGNE ÉDITORIALE

Les articles souhaités dans le cadre de cette revue doivent s'inscrire dans au moins une des thématiques suivantes :

- articles d'histoire des sciences, dès lors qu'ils mettent en perspective une collection ou un collectionneur.
- articles sociologiques mettant en œuvre les réseaux de collectionneurs.
- articles biographiques ou bio-bibliographiques.
- articles d'histoire naturelle, d'ethnologie ou de conservation directement appuyés sur des collections.
- catalogues ou inventaires de collections, de types ou d'objets ethnographiques.
- « data papers ».

Domaines / Disciplines :

- Histoire naturelle / Zoologie / Botanique / Paléontologie / Géologie / Ethnologie / Conservation

EDITORIAL LINE

Papers published in Colligo should belong to at least one of the following categories :

- *papers on the history of science, insofar as they deal with collections or collectors.*
- *papers on sociology bearing on collectors' networks.*
- *biographical and bio-bibliographical papers.*
- *papers on natural history, ethnology or curatorial practices directly based on collections.*
- *catalogues or inventories of collections, type specimens or ethnographical objects.*
- « data papers ».

Fields of interest / Disciplines :

- Natural history / Zoology / Botany / Palaeontology / Geology / Ethnology / Curation

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

La revue Colligo est une revue électronique. Quelques impressions papier seront effectuées pour une sauvegarde plus pérenne.

Les manuscrits sont envoyés au rédacteur en chef qui le transmet à l'un des référents du comité de rédaction selon la (ou les) discipline(s) concernée(s). Le référent le soumet à deux experts du comité scientifique et fait le lien avec l'auteur ou les auteurs pour que les remarques formulées soient prises en compte dans le manuscrit final. Si certaines remarques formulées sont rejetées, ce rejet doit être motivé.

Pour les instructions techniques, merci de vous référer à la rubrique correspondant sur le site de la revue :

www.revue-colligo.fr

INSTRUCTIONS FOR AUTHORS

Colligo is an electronic journal. A few hard copies will be printed to ensure more perennial archiving.

Manuscripts should be sent to the editor-in-chief who will transmit them to one of the members of the editorial committee according to the topic(s) of the paper. This editor will submit the MS to two experts from the scientific committee and will transmit their comments to the author(s) so that they can be addressed in the final version. Failure to address editorial comments must be motivated by the author(s).

For technical instructions, please refer to the corresponding section on the journal's website :

www.revue-colligo.fr



Découverte d'un herbier signé Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) à l'université Claude Bernard Lyon 1 parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon

Discovery of a herbarium belonging to Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) among the collections of the Catholic University of Lyon in the University Claude Bernard Lyon 1

MÉLANIE THIÉBAUT⁽¹⁾, BLANDINE BÄRTSCHI⁽²⁾ & NICOLAS FALZON⁽³⁾

⁽¹⁾ CeReSE, Université Claude Bernard Lyon 1 - 9 rue Raphaël Dubois, 69622 VILLEURBANNE Cedex - melanie.thiebaut@univ-lyon1.fr

⁽²⁾ CeReSE, Université Claude Bernard Lyon 1 - 9 rue Raphaël Dubois, 69622 VILLEURBANNE Cedex - blandine.bartschi@univ-lyon1.fr

⁽³⁾ CeReSE, Université Claude Bernard Lyon 1 - 9 rue Raphaël Dubois, 69622 VILLEURBANNE Cedex

Citation : Thiébaud M., Bartschi B. & Falzon N., 2018. Découverte d'un herbier signé Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) à l'herbier de l'université Claude Bernard Lyon 1 parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon. *Colligo*, 1(1) : 5-18. <https://perma.cc/5KSW-YMXR>

MOTS-CLÉS

herbier
cabinet d'histoire naturelle
Faculté catholique de Lyon
Jean-Emmanuel Gilibert

KEY-WORDS

herbarium
natural history cabinet
Catholic University of Lyon
Jean-Emmanuel Gilibert

Résumé : Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) fut un médecin, un botaniste et un homme politique lyonnais, célèbre dans toute l'Europe à la fin du siècle des Lumières. Fervent défenseur de la classification linnéenne, il enseigna, publia et créa les premiers jardins botaniques et cabinets d'histoire naturelle à Lyon, mais aussi en Pologne et en Lituanie. D'après la littérature, ses propres collections semblent avoir disparu. Or, récemment, à l'herbier de l'université de Lyon, un ensemble constitué de 26 volumes reliés a été étudié, inventorié et finalement attribué à Gilibert.

Summary : Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) was a doctor, botanist and politician in Lyon and famous through out Europe at the end of eighteenth-century (Age of Enlightenment). A fervent defender of Linnean classification, he taught, published and created the first botanical gardens and natural history cabinets in Lyon, but also in Poland and Lithuania. According to the scientific literature, his personal collections had all disappeared. However, recently, a herbarium made of 26 bound volumes has been found in the herbarium of the University Claude Bernard Lyon 1. It was studied, inventoried and finally attributed to Gilibert.

Introduction

Jean-Emmanuel Gilibert est resté célèbre en tant qu'homme politique lyonnais, médecin, et surtout botaniste ayant beaucoup enseigné, publié de nombreux ouvrages, créé les premiers jardins botaniques officiels à Lyon ainsi qu'à Grodno (Biélorussie) et à Vilnius (Lituanie) et ayant constitué le premier cabinet d'histoire naturelle lyonnais pendant la Révolution. Né à Lyon en 1741, Jean-Emmanuel Gilibert partit

faire des études de médecine à Montpellier où il fut initié à la botanique par Boissier de Sauvages¹, et où il herborisa avec Gouan². De retour à Lyon en 1764, il rencontra l'abbé Rozier³ et Claret de La Tourrette⁴ avec qui il se lia d'amitié (Gilibert, 1798) ; il aida ces derniers à organiser le jardin botanique de l'École vétérinaire de Lyon (Roux, 1913). Une fois établi comme médecin, il enseigna la botanique puis s'investit dans la création du premier jardin botanique de Lyon, situé aux Brotteaux, en

1. François Boissier de Sauvages de Lacroix (1706-1767) : médecin et botaniste à la Faculté de Montpellier, responsable du jardin botanique, fervent défenseur de la nomenclature linnéenne.

BOTANIQUE

2. Antoine Gouan (1733-1821) : d'abord élève de Boissier de Sauvages, il le remplace à la chaire de botanique de la Faculté de médecine de Montpellier ; il forme de nombreux savants et correspond avec les plus grands naturalistes de son époque.

3. Abbé François Rozier (1734-1793) : botaniste et agronome, professeur de matière médicale et de botanique puis directeur de l'enseignement à la première école vétérinaire d'Europe créée à Lyon par Claude Bourgelat.

4. Marc-Antoine Claret de La Tourrette (1729-1793), voir paragraphe La Tourrette.

1773-1774. Face à l'échec financier de cette entreprise, il trouva un emploi en Pologne (Gilibert, 1798) où il partit en 1775 afin de créer une école de médecine. Il y passa neuf ans, fonda un jardin botanique et un cabinet d'histoire naturelle à Grodno, puis à Vilnius en 1781, et publia la première flore de Lituanie (Skridaila *et al.*, 2015 ; Daszkiewicz, 2014).

À son retour en France en 1783, Gilibert, républicain déjà convaincu, adopta les idées des Girondins. Il fut élu maire de Lyon en 1793, emprisonné, puis remis en liberté par les lyonnais insurgés contre la Convention. Après une errance de 18 mois (Chaumeton, 1856), il revint finalement en 1796 et fut nommé professeur d'histoire naturelle à la toute nouvelle École centrale du département du Rhône, à laquelle étaient annexés un jardin botanique et un cabinet d'histoire naturelle (Roux, 1913). Le jardin botanique, établi dans le clos de l'ancienne abbaye de la Déserte, reçut le soutien politique, financier et botanique de l'impératrice Joséphine lors de ses visites à Lyon, au point qu'il devint le « jardin de l'Impératrice » en 1805. D'après Rousset (1962), « les collections du cabinet d'histoire naturelle étaient considérables ». À la fermeture de l'école en 1802, Gilibert conserva la charge du cabinet mais des accès de goutte le forcèrent à donner sa démission en 1810 ; il mourut en 1814 à l'âge de 73 ans.

La littérature nous apprend peu de choses sur l'herbier Gilibert : son herbier lituanien aurait

été pillé et détruit (Daszkiewicz, 2014), et ses autres collections auraient été vendues à un antiquaire (Roux, 1905 ; Daszkiewicz, 1998). Pour Magnin (1906-1910), les herbiers de Gilibert ont été « donnés, au-moins en partie, à M. Jordan ». Bange précise que c'est Stanislas Gilibert qui aurait donné l'herbier de son père à Alexis Jordan (Bange, 2017). Cette partie qui aurait été donnée à Jordan n'a jamais été clairement identifiée, bien que soupçonnée par Josiane Broyer et Christian Bange de se trouver dans les collections de la Faculté catholique de Lyon (Bange, 2000 ; Faure *et al.*, 2006). Or dernièrement, un herbier de 26 petits volumes reliés, contenant près de 5 000 plantes séchées, et pouvant être attribué à Jean-Emmanuel Gilibert, a été découvert à l'herbier de l'Université Claude Bernard Lyon 1 (LY), parmi les collections en dépôt de la Faculté catholique de Lyon. La description détaillée de cette collection fait l'objet de la partie suivante.

Description de l'herbier relié de Gilibert retrouvé à l'herbier de l'université Lyon 1 parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon

Cet herbier se compose de 26 volumes en vélin, reliés à la manière des collections des XVII^e et XVIII^e siècles. De petit format (environ 15-18 cm x 21-23 cm), il contient 5 000 spécimens recueillis principalement dans la région lyonnaise à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle (Fig. 1).



Fig. 1. Vue extérieure d'un volume de l'herbier Gilibert (Photo Éric Le Roux / Direction de la Communication / Université Claude Bernard Lyon 1)



Fig. 2. Vue intérieure d'un volume (*Flora lugdunaea*, tome 4) de l'herbier Gilibert présentant deux collectes (a et b) de *Ranunculus pallidior* et *chaerophyllus* (Photo Éric Le Roux / Direction de la Communication / Université Claude Bernard Lyon 1)

Les plantes sont collées sur le recto des feuillets ; en face, sur la page de gauche, figurent le nom manuscrit de la plante et souvent une description manuscrite, ou un ou plusieurs extraits et même parfois des petites figures, découpées dans des ouvrages latins ou français (Fig. 2).

L'ordre suivi est approximativement celui de la méthode sexuelle de Linné. L'écriture de Gilibert, bien reconnaissable, se retrouve sur tous les feuillets de cette collection : sous forme de numéros, de noms latins, de descriptions manuscrites, de dates et de localités succinctes.

L'encre qu'il utilise est sombre et contient des paillettes qui pourraient être des cristaux de fer apparus par oxydation (Fig. 3). Il s'agirait alors d'une encre ferro-gallique (à base de fer et de tanins) couramment utilisée jusqu'au début du XX^e siècle (Audibert, 2016). Pourtant ce type d'encre entraîne habituellement des dégradations du papier bien visibles (halo autour des lettres ou même perforation) qui ne sont pas du tout présentes ici. Une autre possibilité serait qu'il ait saupoudré de sable pour accélérer le séchage de son encre, ce sable contenant des paillettes de mica.

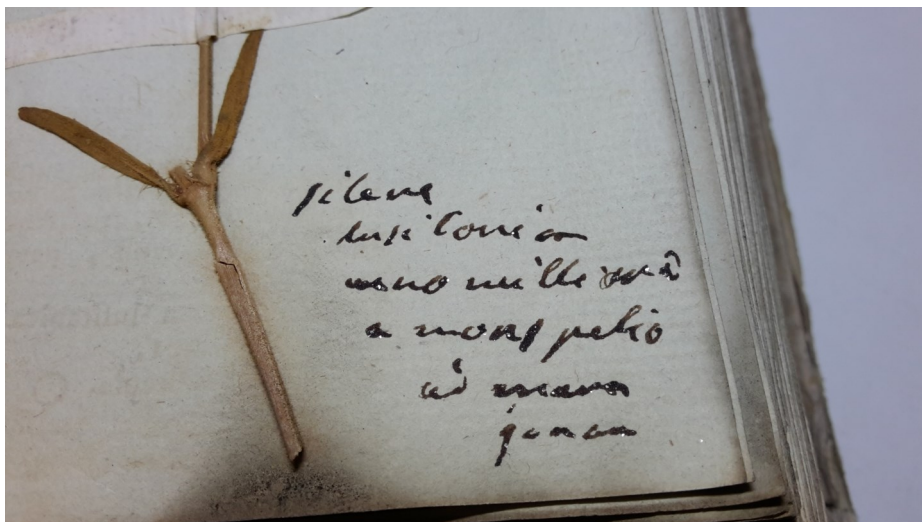


Fig. 3. Écriture bien reconnaissable de Gilibert accompagnant une plante « *silene lusitanica* [...] a monspeliensis ad mano » dans le volume *Flora gallia australis* ; les paillettes de mica sont ici bien visibles.

Cet herbier de 26 volumes présente deux types de couvertures et se compose de différentes séries :

1. Volumes à couverture en vélin uni

1.a. *Calendarium*

3 volumes, 649 spécimens

Il s'agit de volumes reliés dans divers tomes du *Systema plantarum* de Linné. L'un est intitulé « *Calendarium Flora lugdunaea gramina pro anno 1810 juxta sistema linnaei dispositum* »⁵ et est numéroté de 1 à 261 ; un autre n'a pas de couverture et les plantes y portent les numéros 491 à 752 ; le dernier a pour titre « *Calendarium Flora lugdunaea gramina pro anno 1810* » et est numéroté de 1 à 158. D'après Bange (2000), il y avait cinq volumes en 2006. Suivant la numérotation, il apparaît qu'il manque en effet au moins un volume. D'ailleurs, en quatrième de couverture du volume de Graminées et à l'envers, il est écrit de la main de Gilibert « *tome 5 cinquième, Gramina* », ce qui va dans le sens de l'hypothèse de cinq volumes au total.

Toutes les plantes de ces volumes sont présentées sur des doubles pages : numéro à gauche, plantes et étiquette, quand elle existe, à droite. Les spécimens sont classés selon le système sexuel de Linné. Ils ont été collectés principalement par Clémence Lortet⁶ (à plus de 80 %) et majoritairement en 1810, les dates de collecte allant de 1806 à 1813. Les plantes sont fixées avec leur étiquette de collecte portant l'écriture typique de Lortet (Fig. 4). Cependant, c'est bien Gilibert qui a rassemblé ces collectes : c'est lui qui a inscrit les titres des volumes et les numéros de page, ainsi que de nombreux noms de plantes en page de gauche et parfois sur des étiquettes de collecte. Si les étiquettes de Clémence Lortet sont soignées, précises au niveau de la date et du lieu, celles de Gilibert sont peu lisibles, dépourvues d'informations ou approximatives. Toutes les étiquettes de Lortet sont datées et localisées ; on reconnaît également sa main dans la façon de décrire les localités et dans l'usage du français, Gilibert préférant le latin.

À plus de 80 %, les plantes proviennent du Rhône, les localités familières de Clémence Lortet arrivant en tête : la Cadière, Beaunant, Oullins... L'un des volumes disparus a été étudié par M. Bange qui nous a fourni un inventaire des Ptéridophytes de cet herbier : les dates de récolte s'échelonnent de 1805 à 1812. Les locali-

tés indiquées par M. Bange dans ce volume disparu sont les mêmes que dans les trois volumes précédents, les étiquettes étant typiques, elles aussi, de Clémence Lortet.

Les deux volumes portant encore un titre s'appellent « *Calendarium* » ; il est impossible de ne pas faire le rapprochement avec l'ouvrage intitulé « *Calendrier de Flore pour l'année 1808 autour de Lyon* » publié par Gilibert en 1809. D'autant plus qu'il reconnaît lui-même que ce travail aurait été impossible « *sans le zèle d'une dame passionnée pour la Botanique, Madame Lortet* », et qu'ils ont « *concerté ensemble le plan du calendrier de Flore et fait chacun de son côté, les annotations sur le premier moment de la floraison pour chaque espèce* » : Gilibert herborisant « *autour de sa campagne (la Carette)* » et Lortet « *autour de celle de son père (la Cadière)* ». On retrouve cette même façon de procéder dans ces trois volumes d'herbier. Pourtant, comme les sous-titres de deux volumes l'annoncent, l'année de collecte est à 90 % 1810,



Fig. 4. Collecte et étiquette de Clémence Lortet « *Onosma echinoides*, les bois a la Pape le 29 mai 1810 », dans un volume du « *Calendarium* ».

5. Titre que l'on pourrait traduire par « *Calendrier des herbacées de la Flore lyonnaise pour l'année 1810 suivant la classification linnéenne* ».

6. Clémence Lortet née Richard (1772–1835), voir paragraphe Lortet.

soit l'année suivant la parution de l'ouvrage. On trouve par exemple en herbier *Draba azoides* récoltée en 1810 par Clémence Lortet dans son jardin mais provenant « de la Balme », or en mars 1809 cette espèce a été observée en fleur à la Balme d'après le livre. De nombreuses plantes de l'herbier ont été récoltées dans les mêmes localités que celles citées dans l'ouvrage, mais un ou deux ans plus tard : cela concerne 30% des plantes de ces volumes. 13 sont exactement les spécimens cités dans l'ouvrage, ils ont été collectés le même jour, la même année et au même endroit. Cela montre que Lortet et Gilibert, malgré la maladie de ce dernier, ont poursuivi leurs travaux sur la phénologie après la parution du livre ; ce fait est d'ailleurs avéré au moins jusqu'en 1810 (Duval, 1910) et transparaît à travers les manuscrits de Lortet (Lortet *et al.*, 2018). Ces « promenades botaniques » de Lortet, rédigées en même temps que les collectes rassemblées dans ces volumes d'herbier par Gilibert, indiquent en effet qu'elle a été missionnée par lui pour poursuivre les herborisations. Ses accès de goutte empêchant toute sortie, il s'est occupé de réaliser le classement et le montage des plantes.

1.b. *Flora lugdunea* 8 volumes, 1769 spécimens

Dans ces volumes, les plantes sont classées selon le système sexuel de Linné : le tome 1 débute par la Monandrie Monogynie, et le tome 8 s'intéresse à la Cryptogamie. Toutes les plantes sont présentées comme dans les précédents volumes, sur des doubles pages. À gauche : numéro, extraits d'ouvrages collés, et parfois description manuscrite de la main de Gilibert (70 fois) ; à droite : plantes fixées avec des bandes-lettes (Fig. 2). Pour environ 70 numéros, les plantes sont absentes. Les extraits découpés sont issus par ordre d'importance : du *Systema Plantarum Europae*, Gilibert, 1785 ; de l'*Histoire des plantes d'Europe*, Gilibert, 1798 ; de *Flora Pomerano-Rugica*, Weigel, 1769 ; de *Flora Mons-peliaca*, Gouan, 1765 ; de l'*Hortus regius Mons-peliensis*, Gouan, 1762 ; du *Compendium Florae Britannicae*, Sir James Edward Smith, 1801.

On trouve également 19 figures extraites de l'*Histoire des plantes d'Europe* de Gilibert (1806) dans les orchidées du tome 7. Les figures à la fin du volume de cryptogamie (tome 8) ont été découpées dans Barreliero ⁷ (1714) : *Plantae per Galliam, Hispaniam et Italiam observatae*, et dans le *Botanicon parisiense* de Sébastien Vail-

lant ⁸ (1727) qui était l'un des principaux ouvrages de détermination des Français avant Hedwig ⁹. Cette série, comme son nom l'indique, rassemble des plantes de la région, mais seuls 141 spécimens (soit 8%) sont accompagnés d'une localité : la moitié provenant du Rhône (la majorité du Grand Lyon, des monts du Lyonnais et beaucoup du Beaujolais, mais uniquement pour les mousses collectées par Saint-Victor ¹⁰), 15 % de l'Ain (surtout du Buguey), très peu de la Loire et de l'Isère ; une vient de Suisse. On reconnaît dans les localités renseignées, celles citées dans l'*Histoire des plantes* : Gorge de Loup, Fontanières, les Brotteaux, La Pape, Tassin, Ecully..., le Pilat...

Les spécimens sont numérotés et suivent l'ordre de l'*Histoire des plantes d'Europe* avec une numérotation beaucoup plus proche de l'édition de 1798 que de celle de 1806. Seules 19 plantes sont datées à l'année et 50 au mois. Les années de collecte vont de 1773 à 1814, année du décès de Gilibert. Les collectes les plus anciennes sont manifestement extraites d'autres herbiers car elles sont présentées sur des papiers découpés et collés. Il semble ainsi que Gilibert ait repris des échantillons de La Tourrette pour les incorporer dans son herbier : les mousses du Beaujolais de Saint-Victor (Philippe *et al.*, 2016) ou la fougère de Rousseau par exemple (Fig. 5). Étant donné la présence d'emplacements dépourvus de plante mais numérotés, portant des noms d'espèces et des extraits d'ouvrage, il semblerait que cet herbier ait été voué à être complété par la suite. On peut donc estimer que cette série a été constituée autour de l'année 1810.

1.c. *Flora alpina* 1 volume, 295 spécimens

Le sous-titre de ce volume est « *Florula alpina seu enumeratio plantarum quae fuerunt observata in alpinis delphinatibus ommissis istis quae crescent in montibus lugdunensis* » ¹¹. Il contient des angiospermes classées selon le système sexuel de Linné et numérotées, ainsi que six ptéridophytes. Seules six dates sont indiquées dans ce volume : deux de Claret de La Tourrette « in horto », 1767 et « in hort. Paris », 1770 ; une par Allioni ¹² de 1774 ; trois des Alpes suisses en 1804. 161 étiquettes ont été écrites par l'abbé Dejean ¹³ (Fig. 6). Elles ne sont pas datées mais les localités y sont renseignées 36 fois ; on trouve « Montcenis », « Saint-Bernard » et le Mont-Blanc (Chamonix, Allée blanche, « Glacier du Miage »).

7. Jacques Barrelier (1606-1673) : médecin et botaniste français, crée un jardin botanique à Rome ; l'ouvrage cité ici a été publié à titre posthume par Antoine de Jussieu.

8. Sébastien Vaillant (1669-1722) : directeur du Jardin du Roi, professeur de Botanique, l'un des premiers à reconnaître le rôle fondamental des organes sexuels dans la taxinomie végétale.

9. Johannes Hedwig (1730-1799), médecin et botaniste allemand, père de la bryologie moderne.

10. Jean Mathieu de Varennes Bissuel de Saint-Victor (1738-1793) : ami et collaborateur de La Tourrette, herborise et fournit des plantes, en particulier des cryptogames ; herbier retrouvé en 2016 dans la propriété familiale (Tenu, 2016).

11. Titre que l'on pourrait traduire par « Florule alpine ou énumération des plantes qui ont été observées dans les Alpes du Dauphiné, excepté celles qui croissent dans les monts du Lyonnais ».

12. Carlo Allioni (1728/29-1804) : médecin et botaniste piémontais, professeur et directeur du jardin botanique de Turin.

13. Abbé Gaspard Dejean (1763-1842), voir paragraphe Dejean.



Fig. 5. Collecte ancienne sur papier découpé et incorporé au tome 8 de *Flora lugdunensis* ; on y reconnaît les écritures de Claret de la Tourrette et de Villars « *acrostichon ilvense* L. in *alpb. delphin. D. villar 1779* » et « *bugei a dortan* ».

Gilibert (1798) dit être allé herboriser à la Chartreuse près de Grenoble en 1772, mais ces plantes sont certainement issues d'une herborisation de Dejean, grand connaisseur de la flore alpine, peut-être celle qu'il a menée avec Lortet en 1812 dans le Dauphiné et en Haute-Savoie.

1.d. *Florula gallia australis*

1 volume, 342 spécimens

Le sous-titre de ce volume est « *Florula monegasca seu specimina plantarum galliae napolitanae [quae] desiderantur in tractu lug-*

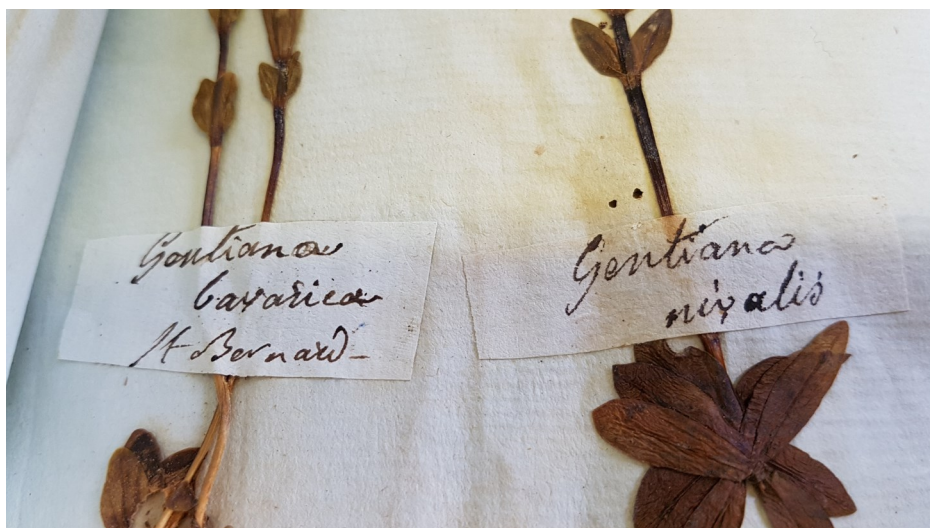


Fig. 6. Collectes et étiquettes de l'abbé Dejean dans *Flora alpina* « *Gentiana bavarica, St Bernard* » et « *Gentiana nivalis* ».

duneo »¹⁴. On y trouve pas moins de 354 extraits de livres découpés dont 83 % sont issus du *Systema Plantarum* de Gilibert (1785), les quelques autres provenant de Gouan (1762) et (1765) et un seul de Mouton-Fontenille¹⁵ (1804). Huit figures collées sont extraites d'une œuvre prélinnéenne de J. T. Tabernaemontanus de 1664, somme du savoir botanique et thérapeutique de son époque ; une figure a été découpée dans Barreliero (1714).

Les plantes y sont classées selon le système sexuel de Linné et numérotées, mais aucune n'est datée. Les localités, indiquées seulement 12 fois dont la moitié par Claret de La Tourrette et deux fois par Gouan, sont : Montpellier, Pont du Gard, Aigues-Mortes, Arles et Saint-Loup (Fig. 3).

2. Volumes à couverture en vélin décorée de traits quadrillés tracés à l'encre

2.a. *Hortus lugdunensis*

9 volumes, 1685 spécimens

Les spécimens de ces volumes sont classés selon le système sexuel de Linné mais ne sont pas numérotés. Cette série comporte :

- 6 tomes et 2 suppléments portant le sous-titre : « *Hortus lugdunensis seu specimini plantarum rariorum quae fuerunt cultas in horto lugduno a 1800 ad 1811* »¹⁶. Le supplément 2 a pour titre : « *supplementum horti lugdunensis tomus secundus in sistema Tournefort* » ; il présente 164 plantes regroupées selon les principales classes de Tournefort. La moitié des plantes de cette série est datée, les années de collecte étant réellement étalées de 1800 à 1811 avec un pic entre 1808 et 1810. Les deux tiers des plantes sont localisés, et comme on s'y attend 98 % de celles qui le sont proviennent du Jardin botanique de Lyon, noté « *h. l.* » ou très rarement « *hort. Lugd.* ». On relève quelques exceptions : 16 spécimens de Patrin¹⁷ qui sont plus anciens (1781) et proviennent de Sibérie (le tome 6 porte d'ailleurs le titre « *A gynandria ad cryptogamia supplementum [...] sibericarum* ») ; trois de l'île Maurice (« *insula Francia* » et « *insula Moris* ») dont un de Commerson¹⁸ et un « *ex. horto Domino Poivre*¹⁹ » ; un de Thunberg²⁰ du Cap de Bonne Espérance ; trois de la Carette, propriété de Gilibert sur le plateau de la Croix-Rousse.

Les nombreux extraits d'ouvrage collés proviennent de Mouton-Fontenille (1804). On peut

donc penser que cet herbier a été constitué après cette date, probablement vers 1808, avec l'incorporation de collectes plus anciennes (on trouve à plusieurs reprises des papiers extraits d'autres herbiers découpés et recollés, des étiquettes dues à d'autres mains dont celle de Claret de la Tourrette) ; des pages vierges ont été prévues afin de les remplir avec des collectes ultérieures (plusieurs dizaines de doubles pages sont encore sans plantes). On sait que le jardin botanique créé par Gilibert à la Déserte (actuelle place Sathonay à Lyon) renfermait près de 4 000 plantes (Gérard, 1896). Il existe d'ailleurs plusieurs listes des plantes cultivées dans ce jardin avec lesquelles on peut comparer l'inventaire de cet herbier :

- des listes de plantes rares du jardin de Lyon (ce qui correspond au sous-titre de cet herbier) de 1801 et 1805, présentes à la fin de l'*Histoire des plantes d'Europe* de 1806. Mais à peine 20 % des plantes de l'herbier collectées en 1805 se retrouvent dans la liste correspondante. Inversement, seules 30 % des plantes indiquées cet ouvrage sont présentes dans l'herbier.

- un *Synopsis Plantarum Horti Lugdunensis* imprimé par Gilibert, probablement en 1803 ou 1804 puisque le nom de Nicodemi²¹ y figure en tant que directeur. Cette liste a ensuite été mise à jour en 1809 et le nom de Nicodemi a été barré et remplacé à la main par « de Jean » : les plantes du jardin encore présentes sont cochées, les nouvelles ont été écrites à la main par Dejean. Ce dernier en parle d'ailleurs dans une lettre à Thouin comme d'un « *catalogue informe qui est fait en grande partie à la main* ». Or un grand nombre des plantes de l'herbier n'y sont pas listées (près de la moitié), même si on ne considère que les plantes ramassées en 1809, date de la version manuscrite du *Synopsis* (Gilibert, 1809). Cet herbier n'est donc pas exhaustif de tout ce qui y était cultivé, et inversement, tout ce qui provient du jardin de Lyon dans cet herbier n'est pas listé par Gilibert dans ses ouvrages. On peut seulement en conclure que ces listes et cet herbier n'avaient pas la même finalité. Le *Synopsis* était destiné aux échanges entre jardins et toutes les plantes n'étaient pas disponibles. Ces herbiers de format « portable » ont pu servir quant à eux aux leçons de botanique données par Gilibert.

- 1 volume consacré aux plantes démontrées au cours de l'année 1811. Il s'agit du seul de tous les volumes qui soit signé ; il porte le sous-titre suivant : « *Annus botanicus 1811 seu collectio*

14. Titre que l'on pourrait traduire par « Flore montpelliéraine, ou spécimens de plantes de Gaule narbonnaise – ou midi de la France – qui manquent dans la région de Lyon ».

15. Marie Jacques Philippe Mouton Fontenille de La Clotte (1769-1837) : naturaliste français, professeur d'histoire naturelle à l'Académie impériale et au lycée de Lyon, en compétition avec Stanislas Gilibert pour le poste de professeur à l'école centrale et directeur du jardin botanique ; il devint finalement conservateur du Muséum de la ville (Audibert, 2017).

16. Titre que l'on pourrait traduire par « Jardin de Lyon, ou spécimens de plantes les plus rares qui ont été cultivées au jardin de Lyon de 1800 à 1811 ».

17. Eugène Louis Melchior Patrin (1742-1815), voir paragraphe Patrin.

18. Philibert Commerson (1727-1773) : médecin, naturaliste et explorateur bressan ; il fit le tour du monde lors de l'expédition Bougainville et séjourna à l'île Maurice de 1768 à sa mort.

19. Pierre Poivre (1719-1786) : botaniste et agronome lyonnais, intendant des îles de France et de Bourbon, crée le Jardin de Pamplemousses, le premier jardin botanique de plantes tropicales créé au monde ; possède le château de la Fréta connu pour son jardin dans les monts d'Or.

20. Carl Peter Thunberg (1743 -1828) : médecin, naturaliste et explorateur suédois, il remplace Linné à l'Université d'Uppsala. On sait qu'il a séjourné trois ans au Cap de Bonne Espérance entre 1772 et 1775.

21. Gaetano Nicodemi (?-1804) : botaniste italien, directeur du jardin botanique de Lyon, adjoint de Gilibert de 1800 à 1802, et titulaire de 1803 à 1804 ; après sa disparition, Gilibert reprend les fonctions de directeur jusqu'en 1808, en plus de celles de professeur et de conservateur (Magnin, 1891).

22. Titre que l'on pourrait traduire par « Saison botanique 1811, ou collection des plantes les plus rares qui ont été démontrées et préparées au jardin de Lyon, excepté celles qui avaient été préparées de 1800 à 1811 ».

23. Pierrandrea Mattioli (1501-1578) : médecin et botaniste italien, auteur de l'ouvrage cité ici dont le succès fut immense à l'époque, en partie grâce aux célèbres figures dessinées par Giorgio Liberale d'Udine.

rariorum plantarum quae fuerunt demonstrata et preparata in horto lugduno ommissis istis quae ab anno 1800 ad 1810 fuerant preparata J. E. Gilibert professor »²² (Fig. 7). Ce volume est clairement à part dans la série : il couvre l'ensemble des classes sexuelles de Linné et n'est consacré qu'à l'année 1811. Par ailleurs, d'après le sous-titre, il concerne les plantes « démontrées et préparées » au jardin de Lyon en 1811. Il s'agit donc des plantes qui ont été utilisées pour les leçons de l'École de Botanique en 1811. En effet à cette époque, jardin botanique et cabinet d'histoire naturelle étaient avant tout envisagés en tant qu'outils pédagogiques (Duris, 1996). Gilibert, affaibli, ayant démissionné en 1810, on est en droit de penser qu'il avait plus de temps pour constituer ces herbiers, et qu'il souhaitait pérenniser l'enseignement de la botanique tel qu'il était pratiqué dans son école. Cet *Hortus Lugdunensis* n'est pas sans rappeler l'*Herbarium Grodnense* réalisé par Gilibert pendant son séjour à Grodno, mais il s'agit d'un titre extrêmement classique dans l'Ancien Régime, comme l'illustre Linné avec son *Hortus Cliffortianus*.

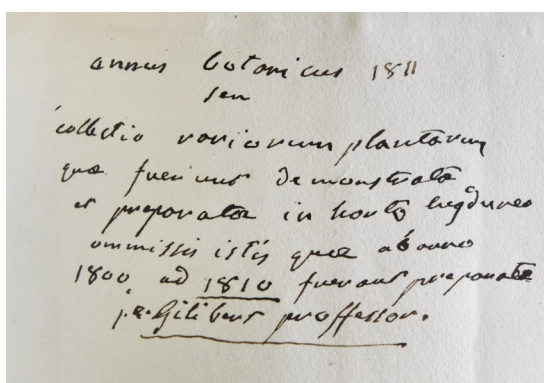


Fig. 7. Sous-titre du volume de *Hortus Lugdunensis* consacré aux plantes démontrées au cours de l'année 1811 « *Annus botanicus 1811 seu collectio rariorum plantarum quae fuerunt demonstrata et preparata in horto lugduno ommissis istis quae ab anno 1800 ad 1810 fuerant preparata J. E. Gilibert professor* ».

2.b. *Planta hortensis mathioliana* 1 volume, 175 spécimens

Le titre exact de cet herbier est « *Planta hortensis mathioliana Sistema botanici Linnaei* ». Les pages sont numérotées mais un quart est dépourvu de plantes ; il n'y a ni localités ni dates, sauf une qui est de 1812. Il n'y a aucune description des plantes : en page de gauche se trouvent le numéro écrit par Gilibert et la figure collée (seules deux pages n'ont pas de figure) sur laquelle Gilibert a ajouté à l'encre le binôme latin ; en page de droite la plante

sèche. Le nom de « *mathioliana* » provient de l'ouvrage de Matthioli²³, célèbre pour ses figures, paru en 1544 : *Commentarii in libros sex Pedacii Dioscoridis*. Les figures de l'ouvrage de Matthioli furent simplifiées, inversées et réduites au quart plus tard par des éditeurs lyonnais, puis à leur tour reprises dans divers ouvrages successifs dont le « petit Bauhin », sorte de première flore lyonnaise. Ce sont ces figures que Gilibert réutilisa dans l'*Histoire des plantes d'Europe* ; cependant, pour cela, il a dû les identifier à des espèces linnéennes et les classer selon le système sexuel de Linné (Bange, 2000).

Ce volume possède deux parties :

- dans la première partie (n°1 à n°156 inclus), les figures proviennent du petit Bauhin. Sur ces dernières, Gilibert a écrit le nom linnéen suivi pour les plantes concernées de la mention « exotique », « indigène » ou « alpine », ainsi que le n° de figure correspondant dans son *Histoire des plantes d'Europe*, édition de 1798 et le n° de page du petit Bauhin d'où la figure a été découpée. Cependant, ces indications ont été inscrites avant le découpage des figures qui a régulièrement mordu sur les annotations manuscrites. On peut donc penser que Gilibert a d'abord travaillé directement à partir du petit Bauhin : sur chaque figure mathiolienne, il a indiqué le nom linnéen, la mention « exotique », « indigène » ou « alpine » et le n° de figure de son *Histoire des plantes* de 1798. Puis les figures de cet ouvrage ont été découpées et collées sur des pages numérotées suivant l'ordre de son livre de 1798. Plus tard, les plantes ont été rajoutées en face quand cela a été possible. Le petit Bauhin découpé ici a donc servi à l'élaboration de la correspondance linnéo-mathiolienne établie par Gilibert et à reclasser les plantes mathioliennes selon le système sexuel de Linné, tel que cela est présenté dans l'*Histoire des plantes* de 1798. C'est une pièce clé dans ce travail considérable réalisé par Gilibert. Il semblerait que ce petit Bauhin ait été découpé ultérieurement dans le but de réaliser ce volume et d'y insérer les plantes sèches correspondantes. On constate donc qu'en plus de ses recherches sur la nomenclature et la classification, il a repris l'étude de ces plantes avec du matériel frais. 80 % des plantes qui se trouvent dans cette première partie sont indiquées comme « cultivées » par Gilibert dans son *Histoire des plantes*. Elles correspondraient aux plantes « cultivées dans les jardins » présentées dans le 1^{er} volume de l'*His-*

toire des plantes, d'où le titre de cet herbier ;

- dans la seconde partie, les figures proviennent cette fois de l'*Histoire des plantes* de Gilibert, édition de 1798. Il s'agit du second volume, seconde série « plantes étrangères », figures n° 1 à 82 dans l'ordre. Cette partie a été apparemment ajoutée plus tard, sans doute pour comparer les figures et les plantes sèches, et illustrer les espèces étrangères. L'*Histoire des plantes* était un livre destiné aux étudiants ; cet herbier a pu être utilisé lors des leçons de Gilibert. Il est possible que ce volume ait fait partie d'une série présentant l'ensemble des espèces décrites dans l'*Histoire des plantes*, et qu'il soit le seul parvenu jusqu'à nous.

3. Volumes de figures – 3 volumes

Trois volumes dépourvus de plantes sont intitulés « *Apetalae* », « *Polypetalae - Familiae naturalae* » et « *Polypetalae variae* ». Ces titres correspondent à quatre des grandes divisions que Gilibert reconnaissait dans sa méthode analytique appliquée aux plantes du Lyonnais dans ses cours de botanique, ainsi qu'aux plantes de Lituanie, et qu'il présente dans le 3^e volume de l'*Histoire des plantes d'Europe* :

« 1.^o les plantes à fleurs monopétales ; 2.^o les plantes à fleurs polypétales ; 3.^o les plantes à fleurs visibles incomplètes, sans calice ou sans corolle ; 4.^o les plantes à fleurs invisibles à l'œil nu. [...] les polypétales présentent d'abord les familles naturelles trop bien prononcées pour ne pas les isoler, les ombellifères, les crucifères, les papilionacées ; les autres plantes à fleurs polypétales sont à étamines peu nombreuses ou à étamines nombreuses. » (Gilibert, 1806).

On retrouve en effet dans le volume « Polypétales – Familles naturelles » : les Ombellifères, les Crucifères et les Papilionacées ; dans « Polypétales variées » : les « autres » polypétales à moins de 12 étamines et à étamines nombreuses ; dans le volume des « Apétales », Gilibert présente, comme dans son *Histoire des plantes*, « les plantes à fleurs incomplètes, ou celles dont les étamines et pistils visibles offrent un calice sans pétale, ou une corolle sans véritable calice ». Il manquerait donc à cette série deux volumes : les « Monopétales » et les « Cryptogames ». Les figures, découpées dans des ouvrages de botanique, sont le plus souvent collées sur la page de droite, en regard d'une page vierge. Gilibert a ajouté à l'encre leur binôme linnéen et leur nom vulgaire lorsqu'il n'y

était pas (Fig. 8). À l'époque, des mêmes figures botaniques pouvaient être réutilisées dans plusieurs ouvrages, parfois d'auteurs différents. Nous avons pu ici en identifier trois sortes que nous rattachons à des publications de Leonhart Fuchs²⁴ et Antoine Gouan. Sur 317 figures répertoriées, 156 proviennent de l'*Histoire des plantes* de M. Leonhart Fuschsius (1549), 156 semblent extraites du *Primi de stirpium* du même auteur, mais d'une édition non retrouvée. Les cinq figures restantes, beaucoup plus récentes, proviennent vraisemblablement d'un ouvrage de Gouan : *Hortus regius monspeliensis : sistens plantas tum indigenas ...* (1762) ou *Flora Monspeliaca* (1765).

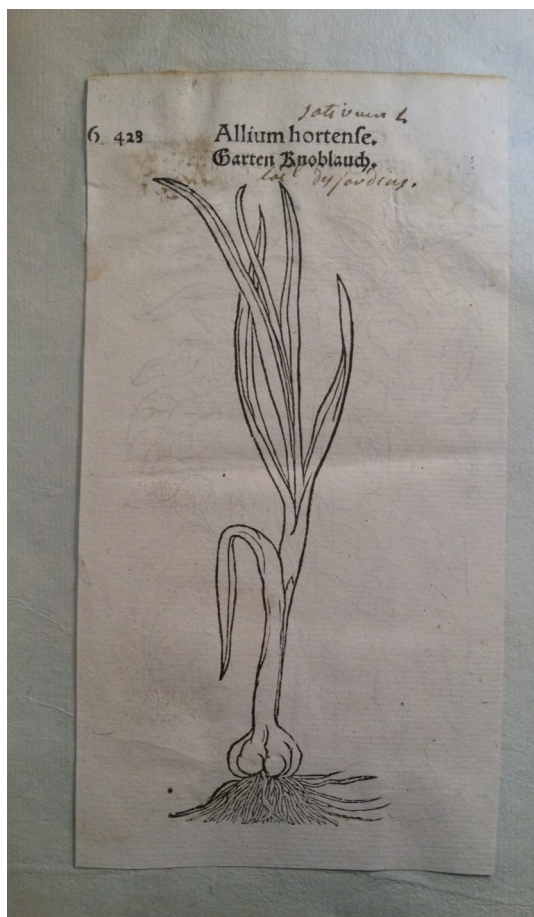


Fig. 8. Figure collée dans le volume « Apetale », probablement extraite de *Primi de stirpium* de Fuchs.

Les principaux collecteurs

Gilibert a collecté lui-même la plupart des plantes de cette collection. Cependant, d'autres collecteurs ont participé à ces volumes, certains de façon plus ou moins indirecte (Claret de la Tourrette, Patrin, Thunberg, Allioni, Commerson, Poivre...) et d'autres d'une manière plus active comme Lortet ou Dejean.

24. Leonhart Fuchs (1501-1566) : médecin et botaniste allemand, il fonde le premier jardin botanique allemand à Tübingen.

Claret de la Tourrette

Marc-Antoine Louis Claret de Fleurieu de La Tourrette (1729-1793) fut un grand naturaliste de terrain, mais aussi l'auteur de nombreux ouvrages de botanique de référence, d'un herbier considérable, et correspondant des plus grands botanistes de son époque (Magnin, 1906-1910). Il a créé le jardin botanique de l'Ecole vétérinaire de Lyon avec l'abbé Rozier, des jardins d'acclimatation à la Tourrette (à Eveux, près de l'Arbresle), et à Lyon (jardin Chazeau à Fourvière près de l'Antiquaille, d'après Gérard, 1896). Gilibert parle de lui comme d'« une amitié vraie et sans le moindre nuage », et raconte qu'ils travaillaient beaucoup ensemble, avant comme après sa période lituanienne (Gilibert, 1798).

On retrouve un peu partout dans l'herbier relié de Gilibert des collectes imputables à Claret de la Tourrette, en particulier parmi les cryptogames de *Flora Lugdunea* (tome 8), mais aussi dans *Flora Gallio provincialis* et dans le tome 6 de l'*Hortus*. Ces récoltes sont les plus anciennes de toute la collection (entre 1767 et 1791) et reconnaissables soit d'après leurs étiquettes typiques conservées avec les échantillons, soit d'après les localités caractéristiques de ses herborisations, ou encore d'après les collecteurs, fidèles correspondants ou amis de La Tourrette (Fig. 5). Ainsi sur une quarantaine de spécimens l'écriture et la présentation de Claret sont parfaitement reconnaissables. On trouve, par ailleurs, des mousses ramassées : à Dortan ou plus généralement dans le Bugey où chaque année il passait deux ou trois mois chez son oncle maternel ; à La Tourrette près de l'Arbresle ; à Fléchères où il herborisa en 1774 (Magnin, 1884).

Plusieurs plantes ont été récoltées par des botanistes renommés :

- Thunberg : un échantillon d'*Olea capensis* dont l'étiquette est identique à celles retrouvées sur les spécimens de Thunberg présents dans l'herbier Claret de la Tourrette au Jardin botanique de Lyon ;
- Rousseau : un spécimen de *Phegopteris polypodioides* figurant sous le nom de *Polypodium fontanum*, que l'on retrouve dans l'Herbier Claret de la Tourrette de même origine, provenant du voyage botanique effectué par Rousseau au Pilat en août 1769 ;
- Saint-Victor : 15 spécimens de mousses du

Beaujolais, certains avec une étiquette de la main de La Tourrette (Philippe *et al.*, 2016) ;

- Poivre : un spécimen de *Ficus sycomorus* de 1775 portant une étiquette de La Tourrette ;
- Villars : un échantillon de *Woodsia ilvensis* (Fig. 5).

Presque tous ces spécimens attribuables à Claret de la Tourrette sont fixés sur un papier blanc qui a été découpé et collé dans les petits volumes reliés de Gilibert. Le découpage a d'ailleurs parfois mordu sur l'écriture. Parmi les mousses du tome 8 de *Flora Lugdunea*, 33 sur 138 sont attribuables à La Tourrette et 105 sont présentées sur un papier découpé. La majeure partie des mousses décrites par Claret dans son *Chloris* manquant dans son herbier conservé au Jardin botanique de Lyon, on peut imaginer que Gilibert les a incorporées dans son propre herbier, bien après la mort de Claret de la Tourrette. En effet, Gilibert a fait acheter l'herbier La Tourrette pour le cabinet d'histoire naturelle de l'école centrale entre 1801 et 1802 : d'après Rousset (1962) « les collections du cabinet d'histoire naturelle étaient considérables. Gilibert les avait enrichies, à condition d'avancer l'argent de l'achat, de l'herbier de la Tourrette, ainsi que des notes et des lettres qui y étaient jointes. » Il s'agissait d'une collection remarquable « riche de plus de 7 000 plantes dont 4 000 spontanées dans le Lyonnais ou élevées dans les jardins » (Magnin, 1884). Gilibert devait considérer l'herbier La Tourrette un peu comme le sien car il n'avait pas seulement avancé l'argent de l'achat, c'était aussi l'herbier d'un ami et d'un collaborateur de plus de 30 ans ; Gilibert connaissait mieux que personne la valeur de cette collection. On ne peut pas non plus douter que La Tourrette ait fourni à Gilibert des spécimens de son vivant.

Dejean

Gaspard Dejean (1763-1842) se forma à la botanique et entra en contact avec La Tourrette et Gilibert dès ses études au séminaire Saint-Irénée entre 1780 et 1784 (Magnin, 1891). Il se spécialisa dans l'étude de la flore des Alpes et du Dauphiné pendant la Révolution car il se cacha dans les montagnes pour échapper aux poursuites. Il fut nommé directeur du Jardin botanique en mars 1808 en remplacement de Gilibert dont la santé déclinait. On sait cependant qu'il herborisait déjà à Lyon depuis plusieurs années, notamment avec Lortet qu'il forma aux Cryptogames. C'est notamment lui

qui mit à jour en 1809 le *Synopsis* édité par Gilibert en 1803 ou 1804. Après la mort de ce dernier, il le remplaça pour ses cours de botanique jusqu'à l'arrivée de Balbis en 1819.

D'après un article de 1820 dans le *Journal de Lyon et du Département du Rhône* : « Feu M. Gilibert faisait le plus grand cas de son ami Dejean ; il le regardait comme un des plus forts cryptogamistes connus... » (Magnin, 1891).

On retrouve des contributions de Dejean dans plusieurs volumes de l'herbier Gilibert dont l'*Hortus Lugdunensis* ; cependant c'est essentiellement dans *Flora alpina* que l'on reconnaît sa marque à travers une herborisation alpine (Fig. 6).

Dans sa lettre à Thouin du 25 février 1813, il dit être « maintenant entièrement administrateur du jardin des plantes. L'état valétudinaire de Mr Gilibert, ne lui permet plus de faire le cours de Botanique, et par l'amitié qui me lie à lui je le fais à sa place ». Il ajoute l'année suivante « aujourd'hui par la perte de Mr Gilibert à Lyon, j'occupe la chaire de professeur en même temps que je remplis celle de directeur. Je sens combien je suis inférieur au mérite qui doit accompagner de pareils engagements. »²⁵

Lortet

Clémence Lortet (1772–1835) fut une botaniste, cofondatrice de la Société linnéenne de Lyon, d'abord élève puis collaboratrice active et bénévole de Gilibert alors affaibli par l'âge et retenu par de nombreuses occupations. Herborisant plusieurs fois par semaine, elle lui apporta une aide précieuse pour alimenter ses démonstrations de botanique et publia avec lui, sans le signer, le *Calendrier de Flore* en 1808. Elle se forma puis collabora avec les plus grands botanistes lyonnais : Dejean, Roffavier, Balbis, et laissa un important herbier de la région lyonnaise, actuellement conservé au Centre de conservation du musée des Confluences, et de bryophytes à la Société linnéenne de Lyon (Philippe *et al.*, 2015 ; Lortet *et al.*, 2018 ; Grisard et Philippe, 2017 ; Magnin, 1912).

Les collectes de Lortet sont très nombreuses dans l'herbier Gilibert : près de 600 dans les volumes du *Calendrier* mais aussi plusieurs dizaines dans les autres. Son écriture est très reconnaissable, de même que sa précision et sa façon de nommer les localités et de dater les spécimens (Fig. 4). Parmi ses récoltes, on remarque que de nombreuses plantes provien-

nent du Rhône, notamment des environs de sa propriété familiale (la Cadière, Beaunant, Oullins...), et quelques autres de l'Ain dont le château de Montriblond près de Saint-André-de-Corcy dans la Dombes où elle avait une amie (Roffavier, 1835).

Grâce au manuscrit des « *Promenades botaniques autour de Lyon* » dont il ne subsistait que les notes prises par Magnin (Magnin, 1912) avant sa redécouverte par Pierre Lortet en 2017 (Lortet *et al.*, 2018), il a été possible de comparer des listes de plantes observées par Lortet sur le terrain, aux mêmes plantes se trouvant dans l'herbier Gilibert. Or, comme on l'a écrit plus haut au sujet du livre « *Calendrier de Flore* », on retrouve assez souvent les mêmes espèces observées précisément dans les mêmes localités dans l'herbier et dans le manuscrit. Par exemple dans l'herbier *Calendarium*, on trouve : *Salsola kali* qu'elle a observé à Pierre-Bénite dans les débris de la verrerie pendant la 5^e herborisation ; *Ophrys spiralis* aux aqueducs de Beaunant ; *Digitalis purpurea* aux terres près du pont-d'Alaï ; *Mercurialis perennis* à St Fortunat près Montout, etc.

Grâce à ces manuscrits retrouvés, il est possible de constater combien l'attachement de Lortet pour Gilibert était fort. C'est pour lui, et à sa demande, qu'elle rédigea ces récits d'herborisation ponctués de messages personnels nostalgiques et émouvants. Gilibert avait-il le projet, dans la lignée du *Calendarium*, de rédiger un ouvrage présentant des circuits d'herborisations lyonnaises ?

On trouve dans *Flora lugdunensis*, la dernière collecte (datée) avant le décès de Gilibert : une plante collectée par Lortet le 23 juin 1814 dont elle parle dans un de ses manuscrits en ces termes : « en promenant avec M. Dejean dans les pâturages au bord de la rivière d'Oullins nous avons trouvé le *Nardus aristata* que je n'avois jamais trouvé et qu'on ne croyoit pas dans les environs de Lyon. » (Lortet *et al.*, 2018). Jusqu'à la fin, Lortet semble avoir partagé ses découvertes botaniques avec son « bon ami ».

Patrin

Eugène Louis Melchior Patrin (1742-1815) fut un minéralogiste et un naturaliste français qui voyagea à travers l'Europe (Allemagne, Autriche, Hongrie, Pologne). Grâce à Gilibert, Grodno puis Vilnius étaient devenus des lieux de passage obligés des naturalistes voyageant

25. Correspondance de Thouin, Bibliothèque Centrale du MNHN.

en Europe du Nord (Daszkiewicz, 2014). Patrin y rencontra son compatriote Gilibert qui lui donna des lettres de recommandation pour l'Académie de Saint-Petersbourg où il obtint l'autorisation d'explorer la Sibérie contre l'engagement d'envoyer à l'Académie des doubles des objets qu'il recueillerait. Il y voyagea à ses frais durant 8 ans ! (Lassègue, 1845). De retour à Lyon, il fut nommé député conventionnel puis incarcéré par les Jacobins. Une fois libre, il offrit sa collection de minéraux à l'École des mines de Saint-Etienne et en devint le premier bibliothécaire.

On ne trouve des parts de Patrin que dans l'*Hortus Lugdunensis*, en particulier dans le tome 6 « *sibericarum* » ; 20 % d'entre elles portent des étiquettes de la main de Claret de La Tourrette. On trouve d'ailleurs des parts de Patrin dans l'herbier Claret de La Tourrette conservé au Jardin botanique de Lyon. Mais Patrin était pour Gilibert un « ami intime » (Audibert, 2017) et on ne peut pas douter que la majorité des plantes de Patrin aient été données directement à Gilibert.

Discussion - conclusion

Cette étude détaillée des herbiers reliés nous permet d'affirmer avec certitude que c'est bien Gilibert qui a constitué cette collection :

- il a numéroté, annoté, collé les extraits de livres, mais également collecté la plupart des plantes, et même signé un volume. Son écriture est bien reconnaissable, ainsi que son style ;

- on retrouve dans cet herbier les localités où il vécu presque sans interruption depuis l'enfance, sur le plateau de la Croix-Rousse et où il possédait un petit domaine au chemin Saint-Clair, sur le coteau du Rhône coupé par plusieurs vallons boisés dont le principal est la Carette. Ces lieux sont cités plusieurs dizaines de fois dans l'herbier et sont indiqués dans ses livres ;

- certains collaborateurs comme Lortet et Dejean ont participé activement à la récolte des spécimens du *Calendarium* ou de *Flora alpina*. Il s'agit de collègues qui étaient aussi des amis proches de Gilibert et qui l'ont accompagné jusqu'à la fin de sa vie. D'autres collecteurs présents dans ces volumes étaient des amis intimes de Gilibert avant la Révolution, et ont fourni de façon plus ou moins indirecte des plantes de cette collection : c'est le cas de la

Tourrette principalement dont l'herbier a servi à Gilibert pour combler ses propres collections.

- énormément d'extraits d'ouvrage sont issus des livres de Gilibert : le *Systema Plantarum Europae* de 1785 ; l'*Histoire des plantes d'Europe* de 1798, ainsi que l'édition de 1806 ; les autres extraits ont été pris dans les livres de botanistes qu'il considérait comme des maîtres, notamment Gouan.

- la numérotation des plantes suit souvent celle de ses propres ouvrages ;

- une série importante de volumes (*Hortus Lugdunensis*) concerne le jardin dont il avait la charge et qu'il tentait de développer. L'un d'entre eux est même explicitement consacré aux plantes démontrées pendant ses leçons de botanique ;

- une autre série est relative à ses travaux de phénologie publiés dans le *Calendrier de flore*. Plusieurs caractéristiques du livre se retrouvent dans l'herbier : localités, dates, collectes extrêmement nombreuses de Lortet ;

- un tome a servi à établir la correspondance linnéo-matthiolienne établie par Gilibert telle qu'il la présente dans l'*Histoire des Plantes* de 1798.

- les volumes de figures suivent les grandes divisions que Gilibert reconnaissait dans sa méthode analytique appliquée aux plantes du Lyonnais dans ses cours de botanique.

Fontannes (1873) indique que le cabinet de Gilibert contenait 2 000 espèces de plantes lyonnaises et 3 000 de plantes exotiques. Ces chiffres sont assez proches de ce que l'on trouve dans ces 26 volumes reliés : environs 2 400 plantes lyonnaises et 2 500 « exotiques » pour Gilibert, ou plutôt non lyonnaises. Cependant, il est difficile d'accepter l'idée que l'herbier Gilibert se résumait à ces petits herbiers reliés. Gilibert a assemblé durant sa vie des collections très vastes et très diverses, qui ont été dispersées de son vivant à cause de ses voyages et de la période révolutionnaire mouvementée, puis après sa mort. Cette collection de petit format ne doit pas être considérée comme l'herbier Gilibert dans sa totalité, mais comme une partie qui a échappé à la dispersion et a été oubliée parmi les collections de la Faculté catholique de Lyon. Rappelons que ces dernières sont constituées de l'herbier d'Alexis Jordan ²⁶, mais aussi d'un important herbier général provenant de Jules Alexandre Parseval

26. Claude Thomas Alexis Jordan (1814-1897) : grand botaniste lyonnais, fervent défenseur de l'immutabilité des espèces, qui constitua une bibliothèque et un herbier considérables ainsi qu'un jardin expérimental à Villeurbanne.

Grandmaison ²⁷ qui contient lui aussi des trésors du XVIII^e siècle encore mal étudiés. Il est à ce jour impossible de dire avec certitude si l'herbier Gilibert est arrivé dans les collections de la Faculté catholique de Lyon par le biais de Jordan comme le suppose Magnin, ou de Parseval Grandmaison, ou même par un autre don. Ces volumes reliés n'ont certainement pas encore tout révélé de leur valeur patrimoniale, floristique, épistémologique et historique.

Remerciements

Nous tenons à remercier vivement Pierre Lortet, Cédric Audibert du Centre de conservation et d'étude des collections du musée des Confluences, Natalia M. Shiyani de l'Herbier national d'Ukraine (KW), Marc Philippe de l'UMR 5023 LEHNA de l'université Claude Bernard Lyon 1, Jean-François Thomas du Jardin botanique de la Ville de Lyon, les Archives municipales de Lyon, Frédéric Danet du Jardin botanique de la Ville de Lyon, Joëlle Garcia de la Bibliothèque centrale et Florence Teissier de la bibliothèque de botanique du Muséum national d'histoire naturelle, Mathieu Lefebvre du muséum d'histoire naturelle de Grenoble, Caroline Loup de l'herbier de l'université de Montpellier, Christian Bange de la Société linnéenne de Lyon, Manon Vallier de l'herbier de l'université Claude Bernard Lyon 1, Éric Leroux du service communication de l'université Claude Bernard Lyon 1.

Bibliographie

- AUDIBERT C., 2016. Malacologie et conservation préventive : l'altération des étiquettes. *Folia conchyliologica*, 37 : 24-26.
- AUDIBERT C., 2017. *Le musée des Confluences, une histoire* : 294-303. In Collectif, « Musée des Confluences, une collection », Actes Sud & Musée des Confluences, 308 p.
- BANGE C., 2000. *Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) et sa contribution à la connaissance de la flore lyonnaise*. Conférence présentée à la Société Linnéenne de Lyon, le 9 décembre 2000.
- BANGE C., 2017. *Gilibert Emmanuel, Dictionnaire historique des académiciens de Lyon 1700-2016*. Académie des sciences de Lyon, 1370 p.
- BARRELIERO J., 1714. *Plantae per Galliam, Hispaniam et Italiam observatae, Iconibus aenis exhibitae*. Parisiis, Apud Stephanum Ganeau, via Jacobae, ad insigna, Dombarum, è regione Fontis Sancti Severini, 140 p., 1323 pl.
- CHAUMETON F., 1856. Gilibert (Jean-Emanuel) : 454-456. In E.E. Desplaces (Ed.), *Biographie Universelle (Michaud) Ancienne et Moderne, Histoire, par Ordre Alphabétique, de la Vie Publique et Privée de tous les Hommes qui se sont Remarquer par leurs Écrits, leurs Actions, leurs Talents, leurs Vertus ou leurs Crimes*. Nouvelle Édition. Tome Seizième. Paris, M^{me} G. Desplaces et M. Michaud, 652 p.
- DASZKIEWICZ P., 1998. La carte phytogéographique de Lituanie de J.E. Gilibert. *Homme et Plantes*, 2 : 30-31.
- DASZKIEWICZ P., 2014. L'énigme du départ de Jean-Emmanuel Gilibert de la Lituanie. *Cahiers lituaniens*, 13 : 57-61.
- DURIS P., 1996. L'enseignement de l'histoire naturelle dans les écoles centrales (1795-1802). *Revue d'Histoire des Sciences*, 49 (1) : 23-52.
- DUVAL, 1910. Un manuscrit inédit de Gilibert. *Annales de la Société botanique de Lyon*, 35 : xlvii.
- FAURE A., BANGE C., BARALE G., DANET F., DUTARTRE G., FAYARD A., GUIGNARD G., PAUTZ F., PONCET V. & RNOT P., 2006. *Herbiers de la Région Rhône-Alpes 2^{ème} partie : Catalogue*. Jardin botanique de la ville de Lyon. 348 p.
- FONTANNES F., 1873. *Le Muséum d'Histoire naturelle de Lyon, notice historique*. Lyon, Georg, 31 p.
- FUSCHSIUS L., 1549. *Histoire des plantes, avec les noms grecs, latins, & francoys. Augmentees de plusieurs portraictz, avec ung extrait de leurs vertuz (en lieu, & temps) des plus excellens Auteurs*. Nouvellement traduit en francoys par Pierre Belon. Paris, Vve A. Byrkman, 519 p.
- GÉRARD M., 1896. *La botanique à Lyon avant la Révolution et l'histoire du jardin botanique municipal de cette ville*. Annales de l'université de Lyon. Paris, Masson, 94 p.
- GILIBERT J.-E., 1785. [Caroli Linnaei Botanico-rum Principis] *Systema Plantarum Europae*. Coloniae-Allobrogum, Sumptibus Piestre & Delamolliere, 4 vol. in-8.
- GILIBERT J.-E., 1798. *Histoire des plantes d'Europe*. Lyon, A. Leroy, 446 p. (vol. 1) et 482 p. (vol. 2).
- GILIBERT J.-E., 1806. *Histoire des plantes d'Europe*. Lyon, A. Leroy, 608 p. (vol. 1), 460 p. (vol. 2) et 537 p. (vol. 3).
- GILIBERT, J.-E., 1809a. *Synopsis Plantarum Horti Lugdunensis*. Lyon, A. Leroy, 36 p.
- GILIBERT J.-E., 1809b. *Le Calendrier de flore pour l'année 1778 autour de Grodno et pour l'année 1808, autour de Lyon*. Lyon, A. Leroy, 60 p.

27. Jules Alexandre de Parseval-Grandmaison (1795-1876) : avocat parisien retiré au château des Perrières, près de Mâcon, passionné de botanique et d'agriculture, il constitua un très bel herbier.

- GOUAN A., 1762. *Hortus regius Monspeliensis*, Lyon, Sumptibus fatrum De Tournes, 548 p.
- GOUAN A., 1765. *Flora Monspeliaca*. Lyon, B. Duplain, 543 p.
- GRISARD A.-H. & PHILIPPE M., 2017. Une bibliothèque au nom d'une botaniste : Clémence Lortet (1772 – 1835). *La Garance Voyageuse*, 119 : 12-17.
- LASSÈGUE A., 1845. *Musée botanique de M. Benjamin Delessert*. Paris, Fortin, Masson, 588 p.
- LORTET P., AUDIBERT C., BÄRTSCHI B., BENHARRECH S., CHAMBAUD F., PHILIPPE M. & THIÉBAUT M., 2018. Les Promenades botaniques de Clémence Lortet, née Richard (1772-1835). *Bulletin de la Société linnéenne de Lyon* (soumis).
- MAGNIN A., 1884. Claret de La Tourrette – ses recherches sur les lichens du lyonnais d'après ses ouvrages et les notes inédites de son herbier. *Annales de la Société d'agriculture, Histoire naturelle et arts utiles de Lyon*, 6 : 175-410.
- MAGNIN A., 1891. Les botanistes lyonnais V : Notices sur G. Nicodemi et G. Dejean, anciens directeurs du Jardin botanique de Lyon. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 17 - Notes et Mémoires 1890 : 1-25.
- MAGNIN A., 1906a. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais. *Bulletin de la Société Botanique de Lyon* 31 : 1-72.
- MAGNIN A., 1906b. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais. Additions et errata. *Bulletin de la Société Botanique de Lyon*, 31 : 4 p
- MAGNIN A., 1907a. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais (suite et fin). *Bulletin de la Société Botanique de Lyon*, 32 : 1-68.
- MAGNIN A., 1907b. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais. Additions et corrections (1ère Série). *Bulletin de la Société Botanique de Lyon*, 32 : 103-141.
- MAGNIN A., 1910. Prodrôme d'une histoire des botanistes lyonnais. Additions et corrections (2ème Série). *Bulletin de la Société Botanique de Lyon*, 35 : 13-80.
- MAGNIN A., 1912. Les LORTETS - Botanistes lyonnais. *Annales de la Société Botanique de Lyon*, 37 : 29-109
- MOUTON-FONTENILLE P., 1804. Système des plantes : contenant les classes, ordres, genres et espèces ; les caractères naturels et essentiels des genres ; les phrases caractéristiques des espèces ; la citation des meilleures figures ; le climat et le lieu natal des plantes ; l'époque de leur floraison ; leurs propriétés et leurs usages dans les arts, dans l'économie rurale et la médecine : extrait et traduit des ouvrages de Linné. Lyon, Bruyset aîné et Buynand, vol in -8.
- PHILIPPE M., ANDRÉ G., HOFF M. & THIÉBAUT M., 2015. Prodrôme d'une histoire de la bryologie idanienne. *Les Nouvelles Archives de la Flore jurassienne et du nord-est de la France*, 13 : 51-80.
- ROFFAVIER, 1835. Notice sur Madame Lortet, membre de la Société linnéenne de Lyon. *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, 1 -11, 1 portr.
- ROUSSET J., 1962. J.E. Gilibert, Docteur de Montpellier, homme politique à Lyon pendant la Révolution. *Monspeliensis Hippocrates*, 17 : 11-27.
- ROUX C., 1905. Notice sur plus de 200 manuscrits inédits concernant l'histoire naturelle de la région lyonnaise,. *Annales de la société linnéenne de Lyon*, 52 : 227-252.
- ROUX C., 1913. Histoire comparée et résumée des Ecoles centrales du Rhône et de la Loire (1796-1803) et de leurs jardins botaniques. *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, 60 : 161-190.
- SKRIDAILA A., ZILINSKAITE S. ET SHIYAN N., 2015. Jean Emmanuel Gilibert and Vilnius university botanical garden: Results of current studies of archive material from Vilnius archives. Göttingen university and national herbarium (KW). *Kwartalnik Histori Nauki I Techniki*, 60: 95-116.
- SMITH J. E., 1801. *Compendium Florae Britannicae*. Erlangae, apud Ioannem Jacobum Palm, 274 p. <http://dx.doi.org/10.3931/e-rara-17791>
- TABERNAEMONTANUS J. T., 1664. *New vollkommen Kräuter-Buch [...]*. Basel, Johann König, gedr. Jacob Werenfels. Fol.
- TENU R., 2016. Jean-Mathieu Bissuel de Saint Victor, ami de Marc-Antoine Claret de La Tourrette et botaniste méconnu de la communauté scientifique du siècle des Lumières. *Sauvages & Cultivées*, 8 : 44-51.
- VAILLANT S., 1727. *Botanicon parisiense*. Leide, J. et H. Verbeek & Amsterdam, B. Lakeman, 205 p.
- WEIGEL C. E., 1769. *Flora Pomerano-Rugica*. Stralsundiae et Lipsiae, Berolini, apud G.A. Lange, 222 p.

Les types de la collection Jaroslav Picka (Coleoptera, Tenebrionidae) conservés au Centre de Conservation et d'Etude des Collections du Musée des Confluences (Lyon)

The types of Jaroslav Picka's collection (Coleoptera, Tenebrionidae) housed in Centre de Conservation et d'Etude des Collections of Musée des Confluences (Lyon)

HAROLD LABRIQUE*

*Musée des Confluences - CCEC, 13A Rue Bancel - 69007 LYON - harold.labrique@museedesconfluences.fr

Citation : Labrique H., 2018. Les types de la collection Jaroslav Picka (Coleoptera, Tenebrionidae) conservés au Centre de conservation et d'étude des collections du musée des Confluences (Lyon). *Colligo*, 1(1) : 19-28. <https://perma.cc/WX7P-XVBE>

MOTS-CLÉS

Coléoptères
Tenebrionidae
collection Picka
matériel typique
catalogue

KEY-WORDS

Beetles
Tenebrionidae
Picka's collection
type material
catalogue

Résumé : La collection de Coléoptères Tenebrionidae de Jaroslav Picka, conservée au musée des Confluences, comprend des spécimens type qui sont listés ici sous la forme d'un catalogue. Le statut et la combinaison actuels sont donnés. Ce catalogue fait état de 161 spécimens incluant 11 syntypes, 16 holotypes, 8 allotypes et 126 paratypes. L'article se termine par une courte notice biographique du collectionneur.

Summary : The Jaroslav Picka's collection of Tenebrionidae beetles, housed in Musée des Confluences, comprises type specimens which are listed here in a catalogue. The actual status and combination are given. This catalogue reports 161 specimens including 11 syntypes, 16 holotypes, 8 allotypes and 126 paratypes. The paper concludes with short biographical notes.

Introduction

Le Centre de conservation et d'étude des collections (CCEC) est une annexe du musée des Confluences (Lyon, France) dévolue à la conservation des collections d'Histoire naturelle (sciences de la Vie et sciences de la Terre). Le bâtiment dispose de plusieurs réserves climatisées et accueille chaque année, dans d'excellentes conditions, des chercheurs de différentes disciplines. Parmi les collections de sciences de la Vie, les plus importantes sont celles d'Entomologie (plus de 15000 cartons et environ 1,5 à 2 millions de spécimens).

La collection de Tenebrionidae (Coleoptera) constituée par J. Picka, acquise en 2003, est l'une des collections entomologiques les plus importantes du musée. Elle rassemble plus de

27000 spécimens répartis en 210 cartons de format standard. Le matériel est en bon état et généralement bien étiqueté. 45 taxons (espèces et sous-espèces) sont représentés dans la collection par du matériel type (holotypes, allotypes, paratypes, « cotypes » ou syntypes). Nous en dressons ci-après un catalogue détaillé et donnons, en bibliographie, la liste des publications originales dans lesquelles sont décrits ces taxons. Pour l'ordre systématique et la nomenclature nous suivrons ici l'ouvrage de Löbl et Smetana (2008) ainsi que, pour les Amarygmni, le récent travail de Bremer et Lillig (2014).

Abréviation : MHNL - Musée des Confluences, Centre de conservation et d'étude des collections, Lyon.

Catalogue des « types »

PIMELIINAE

STENOSINI

Stenosis alluaudi Antoine, 1936

Combinaison originale : *Stenosis alluaudi* Antoine, 1936 : 14.

Combinaison actuelle : *Stenosis alluaudi* Antoine, 1936.

Matériel :

– 3 syntypes (« cotypes ») collectés par M. Antoine en novembre à Mogador (= Essaouira), Maroc ; n° inv. MHNL.47026380 à 47026382.

Stenosis altiatlantis Antoine, 1936

Combinaison originale : *Stenosis altiatlantis* Antoine, 1936 : 14.

Combinaison actuelle : *Stenosis altiatlantis* Antoine, 1936.

Matériel :

– 1 syntype (« cotype ») collecté par M. Antoine en juillet 1930 au Tizi-n'Tichka (2600 m ; Haut-Atlas), Maroc ; n° inv. MHNL.47026378.

Stenosis elvirae Antoine, 1936

Combinaison originale : *Stenosis elvirae* Antoine, 1936 : 14.

Combinaison actuelle : *Stenosis elvirae* Antoine, 1936.

Matériel :

– 1 syntype (« cotype ») collecté par M. Antoine en décembre au Cap Rhir, Maroc ; n° inv. MHNL.47026379.

Stenosis mazetieri Antoine, 1936

Combinaison originale : *Stenosis mazetieri* Antoine, 1936 : 13.

Combinaison actuelle : *Stenosis mazetieri* Antoine, 1936.

Matériel :

– 1 syntype (« cotype ») collecté par M. Antoine en décembre à Guisser, Maroc (Fig. 1) ; n° inv. MHNL.47026383.



Fig. 1. *Stenosis mazetieri* Antoine, 1936, étiquettes (MHNL)

Stenosis mediatlantis Antoine, 1936

Combinaison originale : *Stenosis mediatlantis* Antoine, 1936 : 15.

Combinaison actuelle : *Stenosis mediatlantis* Antoine, 1936.

Matériel :

– 2 syntypes (« cotypes ») collectés par M. Antoine le 3 novembre 1935 à Timhadit (2000 m ; Moyen-Atlas), Maroc ; n° inv. MHNL.47026376 et 47026377.

TENTYRIINI

Dailognatha cylindritarsis probsti Picka, 1984

Combinaison originale : *Dailognatha cylindritarsis probsti* Picka, 1984 : 20.

Combinaison actuelle : *Dailognatha cylindritarsis probsti* Picka, 1984.

Matériel :

– Holotype, allotype et 4 paratypes collectés par S. Bílý le 11 juin 1981 à Nida Ida (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026385 à 47026390 ;

– 1 paratype collecté par O. Brodsky et S. Bílý entre le 27 mai et le 1er juin 1980 à Lefka Ormalos (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026391 ;

– 1 paratype collecté par M. Slama le 11 juin 1981 à Ida (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026392.

TENEBRIONINAE

AMARYGMINI

Amarygmus familiaris Masumoto, 1985

Combinaison originale : *Amarygmus familiaris* Masumoto, 1985 : 122.

Combinaison actuelle : *Amarygmus familiaris* Masumoto, 1985.

Matériel :

– 1 paratype collecté par H. Masumoto le 28 juillet 1985 à Hong-Kong, Chine ; n° inv. MHNL.47026464.

Amarygmus labriquei Bremer, 2009

Combinaison originale : *Amarygmus labriquei* Bremer, 2009 : 18.

Combinaison actuelle : *Amarygmus labriquei* Bremer, 2009.

Matériel :

– Holotype collecté par J. Visa entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026465 ;

– 1 paratype collecté par J. Strnad entre le 25 mai et le 9 juin 1991 à Sa Pa, Vietnam ; n° inv. MHNL.47026466.

***Eumolpamarygmus vietnamensis* Masumoto, 1989**

Combinaison originale : *Eumolpamarygmus vietnamensis* Masumoto, 1989 : 106.

Combinaison actuelle : *Eumolpamarygmus vietnamensis* Masumoto, 1989.

Matériel ¹ :

– 1 paratype collecté par J. Picka entre le 3 et le 11 juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026516 ;

– 1 paratype collecté par V. Svihla entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026517.

***Plesiophthalmus crescentus* Masumoto, 1991**

Combinaison originale : *Plesiophthalmus crescentus* Masumoto, 1991 : 9.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Cyriogeton) crescentus* Masumoto, 1991.

Matériel :

– 1 paratype collecté par par V. Svihla entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026509.

***Plesiophthalmus girardi* Masumoto, 1990**

Combinaison originale : *Plesiophthalmus girardi* Masumoto, 1990a : 265.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Cyriogeton) girardi* Masumoto, 1990.

Matériel :

– 1 paratype collecté par J. Picka entre 3 et le 11 juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026500 ;

– 3 paratypes collectés par V. Svihla entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026501 à 47026503 ;

– 2 paratypes collectés en avril-mai par H. Fruhstorfer dans les Monts Mauson (Tonkin), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026504 et 47026505.

***Plesiophthalmus jaroslavi* Masumoto, 1990 (Fig. 2)**

Combinaison originale : *Plesiophthalmus jaroslavi* Masumoto, 1990b : 712.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Cyriogeton) jaroslavi* Masumoto, 1990.

Matériel :

– Holotype collecté par J. Picka entre 3 et le 11

juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026510.



Fig. 2. *Plesiophthalmus jaroslavi* Masumoto, 1990, holotype, 16 mm et étiquettes (MHNL)

1. Ces deux exemplaires portent des étiquettes roses libellées : « Paratype, *Plesiophthalmus (sic) vietnamensis* Masumoto » vraisemblablement à la suite d'un lapsus calami.

***Plesiophthalmus miyakei* Masumoto, 1991**

Combinaison originale : *Plesiophthalmus miyakei* Masumoto, 1991 : 24.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Cyriogeton) miyakei* Masumoto, 1991.

Matériel :

– 1 paratype collecté par M. Ito le 24 mars 1988 dans les Monts Keningan (Sabah ; Bornéo), Indonésie ; n° inv. MHNL.47026506.

***Plesiophthalmus pickai* Masumoto, 1988**

Combinaison originale : *Eumolpocyriogeton pickai* Masumoto, 1988 : 776.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Eumolpocyriogeton) pickai* (Masumoto, 1988).

Matériel :

– Holotype collecté par J. Visa entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026511.

***Plesiophthalmus pickaianus* Masumoto, 1991**

Combinaison originale : *Plesiophthalmus pickaianus* Masumoto, 1991 : 4.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Cyriogeton) pickaianus* Masumoto, 1991.

Matériel :

– Holotype collecté par J. Visa entre le 27 mai et le 2 juin 1986 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026507 ;
 – 1 paratype collecté par J. Picka entre le 3 et le 11 juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026508.

***Plesiophthalmus sasajii* Masumoto, 1988**

Combinaison originale : *Eumolpocyriogeton sasajii* Masumoto, 1988 : 771.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Eumolpocyriogeton) sasajii* (Masumoto, 1988).

Matériel ²:

– 1 paratype collecté par S. Nagai entre le 14 avril et le 19 mai 1984 dans le Sabah (Bornéo), Indonésie ; n° inv. MHNL.47026515.

***Plesiophthalmus vietnamensis* Masumoto, 1988**

Combinaison originale : *Eumolpocyriogeton vietnamense* Masumoto, 1988 : 777.

Combinaison actuelle : *Plesiophthalmus (Eumolpocyriogeton) vietnamensis* (Masumoto, 1988).

Matériel :

– Holotype et 2 paratypes collectés par J. Picka entre le 3 et le 11 juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026512 à 47026514.

BLAPTINI

***Blaps abdita* Picka, 1979**

Combinaison originale : *Blaps abdita* Picka, 1979 : 100.

Statut actuel : synonyme de *Blaps lethifera* Marsham, 1802.

Matériel :

– 1 paratype collecté par le Dr. O. Kodym entre le 1er et le 12 juin 1948 à Cejo [et localités voisines !], République tchèque ; n° inv. MHNL.47026394 ;
 – 1 paratype collecté par J. Horák le 13 juin 1970 à Hegy Farok, Slovaquie ; n° inv. MHNL.47026395 ;
 – 1 paratype collecté par J. Horák entre le 9 et le 11 juin 1970 à Kovakovské Kopce, Slovaquie ; n° inv. MHNL.47026396 ;
 – 1 paratype collecté en 1966 à Cejo, République tchèque ; n° inv. MHNL.47026397
 – 1 paratype collecté par J. Picka en 1966 à Sturovo, Slovaquie ; n° inv. MHNL.47026398 ;

– 2 paratypes collectés par J. Picka à Sturovo - Slovaquie ; n° inv. MHNL.47026399 et 47026400 ;

– 1 paratype collecté par J. Picka en juin 1963 à Sturovo, Slovaquie ; n° inv. MHNL.47026401.

BOLITOPHAGINI

***Boletoxenus olexai* Picka et Chûjô, 1990 (Fig. 3)**

Combinaison originale : *Boletoxenus olexai* Picka et Chûjô, 1990 : 78.

Combinaison actuelle : *Boletoxenus olexai* Picka et Chûjô, 1990.

Matériel :

– Holotype et allotype collectés par J. Picka le 15 juin 1985 à Cuc Phuong (province de Hà Nam Ninh), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026402 et 47026403.

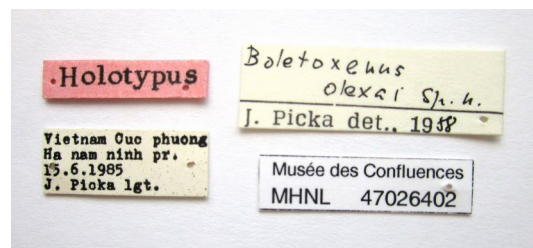


Fig. 3. *Boletoxenus olexai* Picka et Chûjô, 1990, holotype, 8 mm et étiquettes (MHNL)

2. Cet exemplaire porte une étiquette rose libellée : « Paratype, *Plesiophthalmus sasajii* Masumoto » vraisemblablement à la suite d'un lapsus calami.

DISSONOMINI

Aphaleria brodskyi Picka, 1987

Combinaison originale : *Aphaleria brodskyi* Picka, 1987 : 33.

Combinaison actuelle : *Bradyus brodskyi* (Picka, 1987).

Matériel :

– Holotype et allotype collectés par O. Brodsky le 21 avril 1981 à Annau (près Aschabat), Turkménistan ; n° inv. MHNL.47026537 et 47026538.

HELOPINI

Nalassus aemulus calaritanus Leo, 1985

Combinaison originale : *Nalassus aemulus calaritanus* Leo, 1985 : 144.

Combinaison actuelle : *Nalassus* (s. str.) *aemulus calaritanus* Leo, 1985.

Matériel :

– 1 paratype collecté par P. Leo à Giorgino (Cagliari ; Sardaigne), Italie ; n° inv. 47026434.

Helops glabriventris jelineki Picka, 1984

Combinaison originale : *Helops glabriventris jelineki* Picka, 1984 : 27.

Combinaison actuelle : *Helops glabriventris jelineki* Picka, 1984.

Matériel :

– Holotype, allotype et 8 paratypes collectés entre le 27 mai et le 1er juin 1980 par S. Bílý et O. Brodsky à Lefka Ora (Omalos ; Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026404 à 47026413.

Raiboscelis corvinus bilyi Picka, 1984

Combinaison originale : *Raiboscelis corvinus bilyi* Picka, 1984 : 26.

Combinaison actuelle : *Raibosceles corvinus bilyi* (Picka, 1984).

Matériel :

– 3 paratypes collectés sur l'île de Gaudos (sud de la Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026414 à 47026416.

Raiboscelis corvinus brodskyi Picka, 1984

Combinaison originale : *Raiboscelis corvinus brodskyi* Picka, 1984 : 24.

Combinaison actuelle : *Raibosceles corvinus brodskyi* (Picka, 1984).

Matériel :

– 3 paratypes collectés par V. Lapacek entre le

28 et le 30 mars 1980 à Matala (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026417 à 47026419.

Raiboscelis corvinus slamai Picka, 1984

Combinaison originale : *Raiboscelis corvinus slamai* Picka, 1984 : 25.

Combinaison actuelle : *Raibosceles corvinus slamai* (Picka, 1984).

Matériel :

– 2 paratypes collectés par M. Slama le 11 juin 1981 sur le Mont Ida (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026420 et 47026421 ;

– 1 paratype collecté en mai 1981 sur le Mont Ida (Crète), Grèce ; n° inv. MHNL.47026422.

MELANIMINI

Melanimon inermus Picka, 1983

Combinaison originale : *Melanimon inermus* Picka, 1983 : 265.

Combinaison actuelle : *Melanimon inermus* Picka, 1983.

Matériel :

– Holotype et allotype collectés par J. Picka en juin 1974 à Arkutino (Ropotamo), Bulgarie ; n° inv. MHNL.47026435 et 47026436.

– 1 paratype collecté par J. Picka en juillet 1975 à Arkutino (Ropotamo), Bulgarie ; n° inv. MHNL.47026437.

OPATRINI

Brachyesthes gastonis kebiliensis Picka, 1988

Combinaison originale : *Brachyesthes gastonis kebiliensis* Picka, 1988 : 111.

Combinaison actuelle : *Brachyesthes gastonis kebiliensis* Picka, 1988.

Matériel :

– Holotype et allotype collectés par J. Picka le 10 juin 1982 à Kébili, Tunisie ; n° inv. MHNL.47026467 et 47026468.

Brachyesthes olexai Picka, 1988 (Fig. 4)

Combinaison originale : *Brachyesthes olexai* Picka, 1988 : 111.

Combinaison actuelle : *Brachyesthes olexai* Picka, 1988.

Matériel :

– Holotype, allotype et 16 paratypes collectés par A. Olexa en octobre 1980 à Timimoun, Algérie ; n° inv. MHNL.47026469 à 47026486.



Fig. 4. *Brachyestes olexai* Picka, 1988, holotype, 6 mm (MHNL)

***Gonocephalum labriquei* Ferrer, 2010**

Combinaison originale : *Gonocephalum labriquei* Ferrer, 2010 : 234.

Combinaison actuelle : *Gonocephalum labriquei* Ferrer, 2010.

Matériel ³ :

– Holotype et 2 paratypes collectés par E. Kuce-
ra entre le 24 et le 29 juin 1994 à Daju
(Yunnan), Chine ; n° inv. MHNL.47026438 à
47026440.

***Gonocephalum simplex sudanicum* Ferrer, 2000**

Combinaison originale : *Gonocephalum simplex*
sudanicum Ferrer, 2000 : 88.

Combinaison actuelle : *Gonocephalum simplex*
sudanicum Ferrer, 2000.

Matériel :

– 19 paratypes collectés par V. Seichrt le 10 juil-
let 1974 à Khartoum, Soudan ; n° inv.
MHNL.47026441 à 47026459 ;

– 4 paratypes collectés par V. Seichrt en 1973 à
Khartoum, Soudan ; n° inv. MHNL.47026460 à
47026463.

***Phylan labriquei* Ferrer, 2013**

Combinaison originale : *Phylan labri-*
quei Ferrer, 2013 : 59.

Combinaison actuelle : *Phylan labriquei* Ferrer,
2013.

Matériel :

– Holotype et 7 paratypes collectés par E. Reit-
ter [ou donnés à E. Reitter ?] à Santa Eulalia,
Espagne ; n° inv. MHNL.47026542 à 47026549.

DIAPERINAE

DIAPERINI

***Alphitophagus obtusangulus* J. Müller, 1904**

Combinaison originale : *Alphitophagus obtu-*
sangulus J. Müller, 1904 : 209.

Combinaison actuelle : *Alphitophagus obtusan-*
gulus J. Müller, 1904.

Matériel :

– 1 syntype (« cotype ») collecté par A. Gobanz à
Meleda (= Mljet), Croatie ; n° inv.
MHNL.47026498.

***Platydemia zoltani* Masumoto, 1985**

Combinaison originale : *Platydemia zolta-*
ni Masumoto, 1985 : 121.

Statut actuel : synonyme de *Platydemia para-*
chalceum Masumoto, 1982.

Matériel :

– 1 paratype collecté par Tsung-Sen entre le 2 et
le 10 octobre 1946 à Kuatun (Fukien), Chine ; n°
inv. MHNL.47026499.

SCAPHIDEMINI

***Microbasanus jureceki* Pic, 1921**

Combinaison originale : *Microbasanus jurece-*
ki Pic, 1921 : 1.

Combinaison actuelle : *Scaphidema jurece-*
ki (Pic, 1921).

Matériel :

– 2 syntypes (« cotypes ») collectés par le Dr.
Jurecek en 1919 à Vladivostok, Russie (Fig. 5) ;
n° inv. MHNL.47026494 et 47026495.

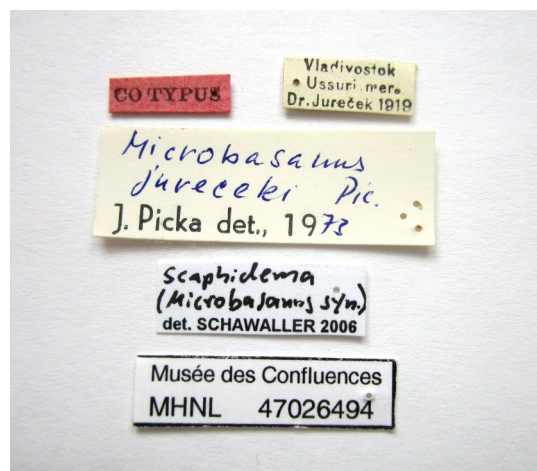


Fig. 5. *Microbasanus jureceki* Pic, 1921, étiquettes (MHNL)

3. Les trois exemplaires
portent une étiquette de
la main de J. Ferrer libel-
lée comme suit :
« *Gonocephalum labri-*
cum n. sp. det. J. Ferrer ». Il s'agit bien évidemment
d'une erreur de transcrip-
tion du nom donné dans
la description originale.

***Scaphidema rousi* Picka, 1983 (Fig. 6)**

Combinaison originale : *Scaphidema rousi* Picka, 1983 : 262.

Combinaison actuelle : *Scaphidema rousi* Picka, 1983.

Matériel :

– Holotype, allotype et 5 paratypes collectés par R. Rous en juin 1975 aux environs de Tbilissi – Géorgie ; n° inv. MHNL.47026487 à 47026493.



Fig. 6. *Scaphidema rousi* Picka, 1983, holotype, 6 mm (MHNL)

***Spiloscapa labriquei*
Ando et Schawaller, 2006**

Combinaison originale : *Spiloscapa labriquei* Ando et Schawaller, 2006 : 129.

Combinaison actuelle : *Spiloscapa labriquei* Ando et Schawaller, 2006.

Matériel :

– Holotype et 1 paratype collectés par J. Jelinek entre le 3 et le 11 juin 1988 à Tam Đảo, Vietnam ; n° inv. MHNL.47026496 et 47026497.

STENOCHIINAE

CNODALONINI

***Bradymerus kanchenjungicus*
Schawaller, 2006**

Combinaison originale : *Bradymerus kanchenjungicus* Schawaller, 2006 : 47.

Combinaison actuelle : *Bradymerus kanchenjungicus* Schawaller, 2006.

Matériel :

– 1 paratype collecté par C. Holzschuh entre le 8 et le 14 juin 1983 à Lamobagar (1400 m), vallée de l'Arun (Dhankuta), Népal ; n° inv. MHNL.47026523 ;

– 1 paratype collecté le 14 août 1983 à Lamobagar, vallée de l'Arun (Dhankuta), Népal ; n° inv. MHNL.47026524.

***Bradymerus thailandicus* Schawaller, 2006**

Combinaison originale : *Bradymerus thailandicus* Schawaller, 2006 : 58.

Combinaison actuelle : *Bradymerus thailandicus* Schawaller, 2006.

Matériel :

– 11 paratypes collectés par J. Picka entre le 29 mai et le 1^{er} juin 1985 à Ha Long (Province de Quảng Ninh), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026525 à 47026535 ;

– 1 paratype collecté par J. Picka entre le 3 et le 11 juin 1985 à Tam Đảo (province de Vĩnh Phú), Vietnam ; n° inv. MHNL.47026536.

***Foochounus yamasakoi*
Schawaller et Ando, 2009**

Combinaison originale : *Foochounus yamasakoi* Schawaller et Ando, 2009 : 283.

Combinaison actuelle : *Foochounus yamasakoi* Schawaller et Ando, 2009.

Matériel :

– 3 paratypes collectés par J. Horák à Sa Pa (1600 m), Huang Lien Son district, Vietnam ; n° inv. MHNL.47026539 à 47026541.

***Plamius fukienensis* Picka, 1990**

Combinaison originale : *Plamius fukienensis* Picka, 1990 : 110.

Combinaison actuelle : *Plamius fukienensis* Picka, 1990.

Matériel :

– 1 paratype collecté par Tsung-Sen entre le 1^{er} et le 10 juin 1946 à Kuatun (Fukien), Chine ; n° inv. MHNL.47026520 ;

– 1 paratype collecté par Tsung-Sen entre le 12 et le 20 juin 1946 à Kuatun (Fukien), Chine ; n° inv. MHNL.47026521 ;

– 1 paratype collecté par Tsung-Sen le 8 juin 1946 à Kuatun (Fukien), Chine ; n° inv. MHNL.47026522.

***Plamius kaszabi* Picka, 1990**

Combinaison originale : *Plamius kaszabi* Picka, 1990 : 111.

Combinaison actuelle : *Plamius kaszabi* Picka, 1990.

Matériel :

– 1 paratype collecté à Tienmuschan, Chine ; n° inv. MHNL.47026519.

STENOCHIINI

***Strongylium tsuyukii* Masumoto, 1996**

Combinaison originale : *Strongylium tsuyukii* Masumoto, 1996 : 346.

Combinaison actuelle : *Strongylium tsuyukii* Masumoto, 1996.

Matériel :

– 1 paratype collecté par S. Bílý à Ban Huai Po (Mae Hong Son), Thaïlande ; n° inv. MHNL.47026518.

Conclusion

La collection Picka, l'une des plus importantes collections de Tenebrionidae conservée en France, compte 45 taxons représentés par du matériel type. Parmi ceux-ci, 14 ont été découverts par Picka lui-même et 12 par Masumoto qui lui a dédié trois *Plesiophthalmus* (*P. jaroslavi*, *P. pickai* et *P. pickaiianus*). La collection comprend au total 161 spécimens types répartis en

27 types primaires (11 syntypes et 16 holotypes) et 134 types secondaires (126 paratypes et 8 allotypes). En plus d'un abondant matériel déterminé et classé, cette collection comprend de nombreux cartons de « magasins » et donc, vraisemblablement, encore diverses espèces inédites. Malgré nos recherches, l'holotype mâle de *Pentaphyllus brodskyi* Picka et Chûjô, 1990), qui devrait se trouver dans la collection, n'a pu être retrouvé.

Remerciements

Nous tenons à remercier nos collègues japonais Kiyoshi Ando et Kimio Masumoto pour l'envoi d'articles et d'informations. Nous remercions également Jaroslav Picka pour nous avoir donné de nombreux éléments autobiographiques et Vit Kabourek pour la traduction en anglais du texte de J. Picka (en tchèque). Enfin, nous remercions les relecteurs pour leurs suggestions ayant permis d'améliorer cet article.

Biographie de Jaroslav Picka

Jaroslav Picka naît en 1934. Dès l'âge de 10 ans, il commence à collectionner les Coléoptères. En 1947, il adhère à la Société Entomologique Tchécoslovaque et sur le conseil du Dr. Leo Heyrovsky, il entreprend la collection et l'étude des Scolytidae. Il consacre 12 ans de sa vie à cette famille et rassemble l'ensemble des espèces d'Europe centrale. Son intérêt pour le groupe étant passé, il offre cette première collection au Muséum national de Prague. Il entreprend ensuite, toujours sur le conseil de Leo Heyrovsky, l'étude la famille des Tenebrionidae. Il y consacre de nombreuses années et rassemble un matériel très important aussi bien pour la faune paléarctique que pour la faune orientale. Il écrit divers articles, seul ou en collaboration avec d'autres entomologistes, et décrit plusieurs espèces. Devant abandonner l'entomologie pour des raisons de santé, il vend sa collection de Tenebrionidae en 2003 au muséum d'histoire naturelle de Lyon. En 2005, le musée organise le second colloque international sur les Tenebrionidae en sa présence. Après l'entomologie, Jaroslav Picka se tourne vers la minéralogie (taille de pierres semi-précieuses pour la joaillerie) et vers la malacologie. Il est le cofondateur du Club des collectionneurs tchèques de coquilles. Il a publié deux ouvrages importants. Le premier est consacré aux coquillages et le second aux mollusques terrestres de Tchéquie et de Slovaquie, ouvrage écrit en collaboration avec deux éminents conchyliologues tchèques : Michal Horsák et Lucie Juříčková. Au cours des dernières années, J. Picka a rassemblé une très importante collection de coquilles (plusieurs dizaines de milliers) dont une grande partie doit encore être étudiée. Tout en étant en retraite, J. Picka poursuit ses activités de journaliste indépendant.

Bibliographie

Descriptions originales des espèces citées

- ANDO K. ET SCHAWALLER W., 2006. Two new species of the genus *Spiloscapa* (Coleoptera, Tenebrionidae) from Laos and Vietnam. *Japanese Journal of Systematic Entomology*, 12(1): 127-131.
- ANTOINE M., 1936. Diagnoses sommaires de *Stenosis* marocains. *Bulletin de la Société entomologique de France*, 41 (1) : 13-16.
- BREMER H.J., 2009. Revision der Gattung *Amarygmus* Dalman, 1823 sowie verwandter Gattungen. LIII. Neue *Amarygmus*-Arten, Synonymien und Anmerkungen zu *Amarygmus*-Arten der orientalischen Region und der Ostpalaearktis; Angaben zu *Amarygmus*-Arten der Mentawai Inseln (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini). *Acta Coleopterologica*, 25(2): 9-42.
- FERRER J., 2000. Révision des espèces africaines et européennes appartenant au genre *Gonocephalum* Solier (Coleoptera, Tenebrionidae, Opatrini) 3^e partie. *Atti del Museo Civico di Storia Naturale di Trieste*, 48: 69-153.
- FERRER J., 2010. Taxonomic notes on the genus *Gonocephalum* Solier, 1834, with description of new taxa (Coleoptera, Tenebrionidae). *Annales Zoologici*, 60(2): 231-238.
- FERRER J., 2013. Sobre la identidad y distribución geográfica de *Phylan gibbus* (Fabricius, 1775) y sus presuntas sinonimias (Coleoptera, Tenebrionidae, Pedinini). *Boletín de la Sociedad Entomológica Aragonesa*, 52: 49-65.
- LEO P., 1985. Le popolazioni italiane di *Nalassus aemulus* (Küster) e descrizione di una nuova razza della Sardegna (Coleoptera, Tenebrionidae, Helopinae). *Bollettino del Museo Civico di Storia Naturale di Verona*, 12: 141-148.
- MASUMOTO K., 1985. Two new species of tenebrionid beetles from China. *Entomological Review of Japan*, 40: 121-124.
- MASUMOTO K., 1988. *Plesiophthalmus* and its allied genera (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini) (Part 2). *Kontyû*, 56: 766-788.
- MASUMOTO K., 1989. *Plesiophthalmus* and its allied genera (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini) (Part 3). *The Japanese Journal of Entomology*, 57(1): 96-121.
- MASUMOTO K., 1990a. *Plesiophthalmus* and its allied genera (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini) (Part 8). *The Japanese Journal of Entomology*, 58(2): 243-274.
- MASUMOTO K., 1990b. *Plesiophthalmus* and its allied genera (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini) (Part 10). *The Japanese Journal of Entomology*, 58(4): 693-724.
- MASUMOTO K., 1991. *Plesiophthalmus* and its allied genera (Coleoptera, Tenebrionidae, Amarygmini) (Part 11). *The Japanese Journal of Entomology*, 59(1): 1-36.
- MASUMOTO K., 1996. Study of Asian Strongyliini (Coleoptera, Tenebrionidae), II. New *Strongylium* species from northern Thailand (Part 1). *Elytra*, 24(2): 337-366.
- MÜLLER J., 1904. Beschreibung neuer dalmatischer Koleopteren. *Münchener Koleopterologische Zeitschrift*, 2 [1904-1906]: 208-210.
- PIC M., 1921. Notes diverses, descriptions et diagnoses (Suite). *L'Echange, Revue linnéenne*, 37 : 1-4, 5-6.
- PICKA J., 1979. Ein neue mitteleuropäische Art der Gattung *Blaps* Fabricius, 1775 (Coleoptera, Tenebrionidae). *Reichenbachia*, 17: 99-103.
- PICKA J., 1983a. Ein neue *Scaphidema*-Art aus dem Kaukasus: *Scaphidema rousi* sp. N. (Coleoptera, Tenebrionidae). *Acta Entomologica Musei Nationalis Pragae*, 41: 261-263.
- PICKA J., 1983b. Eine neue *Melanimon*-Art aus Bulgarien: *Melanimon inermus* sp. n. (Coleoptera, Tenebrionidae). *Acta Entomologica Musei Nationalis Pragae*, 41: 265-268.
- PICKA J., 1984. Zur Faunistik und Taxonomie der Tenebrionidae (Coleoptera) der Insel Kreta. *Türkiye Bitki Koruma Dergisi*, 7-8: 17-31.
- PICKA J., 1987. *Aphaleria brodskyi* new species from Soviet Middle Asia (Coleoptera, Tenebrionidae). *Elytron*, 1 : 33-35.
- PICKA J., 1988. Revision of the genus *Brachyestes* Fairmaire from North Africa (Coleoptera, Tenebrionidae). *Elytron*, 2: 107-112.
- PICKA J., 1990. Revision of the *Plamius quadri-notatus* species group (Coleoptera, Tenebrionidae). *Annales Historico-Naturales Musei Nationalis Hungarici*, 81: 109-114.
- PICKA J. ET CHÛJÔ M., 1990. Notes on the S.E. Asian Tenebrionidae (Coleoptera) (I). *Esakia, special issue*, 1: 77-79.
- REITTER E., 1900. *Bestimmungs-Tabelle der Tenebrioniden-Abtheilungen: Tentyrini und Adelostomini aus Europa und den angrenzenden Ländern*. Paskau: Edmund Reitter, [1] + 82-197.

REITTER E., 1922. Bestimmungstabelle der palaearktischen Helopinae (Col. Tenebrionidae). *Wiener Entomologische Zeitung*, 39: 1-44; 113-171.

SCHAWALLER W., 2006. Revision of the Oriental species of the genus *Bradymerus* Perroud, with descriptions of 29 new species (Coleoptera, Tenebrionidae). *Stuttgarter Beiträge zur Naturkunde série A (Biologie)*, 694: 1-64.

SCHAWALLER W. ET ANDO K., 2009. Revision of the genus *Foochounus* Pic, 1921 (Coleoptera, Tenebrionidae) from the Oriental Re-

gion. *Entomological Review of Japan*, 64(2): 259-286.

Ouvrages et articles cités

BREMER H.J. ET LILLIG M., 2014. World catalogue of Amarygmini, Rhysopaussini and Falsocossyphini (Coleoptera, Tenebrionidae). *Mitteilungen der Münchner Entomologischen Gesellschaft*, 104 suppl.; 176 pp.

LÖBL I. ET SMETANA A., 2008. *Catalogue of Palaearctic Coleoptera*. Volume 5 – Tenebrionidea. Apollo Books; 670 pp.

Histoires de collections : 1. La « mouette de Rossitten »

Collection stories : 1. The « gull of Rossitten »

CÉDRIC AUDIBERT*

*Musée des Confluences - CCEC, 13A Rue Bancel - 69007 LYON - cedric.audibert@museedesconfluences.fr

Citation : Audibert C., 2018. Histoires de collections : 1. La "Mouette de Rossitten". *Colligo*, 1(1) 29-33. <https://perma.cc/5TWM-CRV8>

MOTS-CLÉS

Claudius Côte - Johannes Thienemann - Correspondance - relations franco-allemandes - oiseaux - baguage - migration - Station ornithologique de Rossitten (Vogelwarte Rossitten) - musée des Confluences - Dombes (Ain), - Mouette rieuse - Chroicocephalus ridibundus.

KEY-WORDS

Claudius Côte - Johannes Thienemann - Correspondence - Franco-German relations - birds - banding - migration - Rossitten Ornithological Station (Vogelwarte Rossitten) - musée des Confluences - Dombes, Ain - Black-headed Gull - Chroicocephalus ridibundus.

Résumé : Un spécimen de Mouette rieuse de la collection Côte au musée des Confluences (Lyon, France) fait partie des premiers oiseaux bagués par Thienemann découverts en France. Ce spécimen donna l'occasion à Thienemann de mieux faire connaître ses études sur la migration par la technique du baguage, en écartant les soupçons d'un éventuel usage militaire par les Allemands. Côte fit l'acquisition de l'oiseau bagué et rassembla une collection de documents qu'il fit relier en un volume. Puis, il fit lui-même fabriquer des bagues dont l'inscription « COTE / Villars-Ain » n'a jamais été jusqu'ici identifiée dans les collections. Il s'agit vraisemblablement de la première tentative de baguage d'oiseaux en France.

Summary : A specimen of the Black-headed Gull (*Chroicocephalus ridibundus*) from the Côte collection in the Musée des Confluences (Lyon, France) is one of the first birds, banded (ringed) by Thienemann, to have been recovered in France. This specimen helped Thienemann to develop his studies on migration by banding, despite the suspicion by Germany that there was a military purpose. Côte acquired this ringed bird, gathered all documentation and had it bound in one volume. He then let manufacture his own bird rings the inscription « COTE / Villars-Ain » but these were never recognised until their discovery in his collection. Côte was probably the first to develop bird banding in France.

Introduction

Claudius Côte (1881-1956) était un collectionneur lyonnais très éclectique qui, durant toute sa vie, rassembla des collections variées : monnaies, silex, fossiles, papillons, coléoptères, puces, oiseaux et mammifères de sa région, colibris, etc. A partir de 1905, succédant à son père comme négociant, il put s'adonner pleinement à sa passion, se mettant en quête de raretés et en s'appuyant sur un vaste réseau de relations qu'il développa continuellement (Clary, 2009 : 146). Ses collections d'histoire naturelle et d'archéologie sont conservées au musée des Confluences, à Lyon.

Lisant une nouvelle dans la presse lyonnaise faisant état d'un oiseau trouvé bagué venant d'Allemagne, le jeune Côte se passionna d'emblée pour l'affaire ; il lui consacra une étude

complète réunie dans un recueil de documents, de lettres et de photographies ¹. Il faut dire qu'au moment de cette capture, en 1908, les oiseaux bagués étaient fort rares. La technique du baguage venait d'être inventée quelques années auparavant au Danemark : Hans Christian Cornelius Mortensen en 1899 avait été le premier à utiliser des bagues en aluminium ² (Jenni & Gremaud, 1999) et en 1903, Johannes Thienemann (1863-1968), un ornithologue allemand, l'avait systématisée pour étudier la migration chez les oiseaux. En 1901, Thienemann avait créé à Rossitten, en Prusse orientale, la toute première station d'observation ornithologique au monde ³ et ce spécimen en provenait précisément comme l'indiquait sa bague.

1. [Côte, Cl.], s. d. (1908 ?). « Capture et notes sur la mouette de Rossitten », 50 p., 1 volume relié. Archives CCEC, cote 202.

2. À noter que le métal n'était pas toujours utilisé pour la confection de ces premières bagues ; Louis Gain (expédition Charcot, 1909) utilisait des bagues en osier, colorées selon l'espèce et l'âge (com. pers. Ludovic Besson).

3. Pour une étude détaillée, lire De Bont (2011).

Une mouette de guerre

Dans le contexte tendu régnant entre la France et l'Allemagne prussienne, à l'aube de la Première Guerre mondiale, cet oiseau étrangement bagué (Fig. 1) fit immédiatement peser des soupçons d'espionnage sur son voisin germanique⁴. *Le Nouvelliste de Lyon* rapportait⁵ :

« Cet anneau porte le numéro 732 avec la bizarre inscription allemande « Vogelwarte Rositten ». La traduction littérale du premier mot donnant comme signification : « oiseau de garde, oiseau de forteresse », on se demande s'il faut supposer que nos voisins de l'Est ont songé à utiliser, concurremment avec les pigeons voyageurs, ces gracieux volatiles, comme messagers de guerre. »

Le même journal publia aussitôt un démenti pour dissiper ces soupçons⁶ : « La loi inflexible qui régit la composition des mots allemands nous oblige à traduire le composé « Vogelwarte » par « garde d'oiseau » et non « oiseau de garde » (...) L'inscription doit être (...) « Vogelwarter Rositten », « Rositten oiselier ». C'est en ce cas la marque de l'oiselier allemand (...) ».



Fig. 1. Vue rapprochée de la bague

La suite de la note est fondée sur l'hypothèse d'une jeune fille allemande qui aurait bagué son oiseau favori, en des termes assez railleurs. L'anecdote ainsi reportée est révélatrice des rancœurs encore bien perceptibles en ce début de XX^e siècle envers l'Allemagne qui infligea à la France, en 1871, une défaite humiliante, marquant la fin de l'Empire français et l'émergence de l'Empire allemand⁷.

Côte répondit au journal que l'objet de ce baguage était scientifique et avait pour objectif le suivi de la migration des oiseaux⁸.

Un peu plus tard, en mars, le *Nouvelliste vaudois*, revenait sur l'épisode en se moquant de l'attitude française⁹ :

« Le 27 janvier 1908, une mouette portant une bague (...) était tuée à Lyon. Il n'en fallut pas davantage pour monter les imaginations françaises qui voient des traîtres partout : dans une série d'articles d'une haute et savoureuse fantaisie, le « Nouvelliste » (de Lyon) montra l'Allemagne faisant des lâchers de mouettes de guerre (...). Quelques jours plus tard, une correspondance renseignait les Lyonnais : elle leur apprenait ce qu'était la marque « Rossiten » ; elle leur disait l'intérêt de ce contrôle des migrations des oiseaux... Les Lyonnais en tombaient des nues ! »

Côte, Thienemann et la station de Rossitten

Claudius Côte écrivit à François-Alphonse Forel (1841-1912), professeur à l'université de Lausanne qui se proposa de servir d'intermédiaire avec Thienemann dans le cas où il ne souhaiterait pas correspondre directement avec un Allemand¹⁰. Toutefois, Côte lui écrivit personnellement le 3 février 1908¹¹ en lui communiquant les textes parus dans la presse ; Thienemann répondit à Côte le 6 février 1908 dans une longue lettre commencée en ces termes¹² (Fig. 2) : « Sehr geehrter Herr ! » (Très cher Monsieur). Thienemann, loin de se formaliser par les textes peu amènes à l'égard des Allemands, fut ravi de la démarche de Côte et lui donna différentes informations sur cette mouette, née à Rossitten et baguée le 4 juillet 1907 en même temps que 57 autres poussins.

Thienemann donna à la rédaction du *Nouvel- liste*¹³ des explications sur le baguage et sur l'intérêt scientifique de signaler à la station de Rossitten les oiseaux qui en porteraient. Dans le même temps, il s'adressa aussi à la Société zoologique de Genève (Dr Poncy, également en relation avec Claudius Côte) à propos d'oiseaux bagués trouvés en Suisse et originaires de sa station. La société genevoise obtint ainsi des détails supplémentaires sur l'origine de la mouette 732 : « née près de Rossitten, sur les plages de la Kurische Nehrung (Prusse orientale)¹⁴ » et fit passer le message de Thienemann regrettant que ses méthodes ne fussent pas mieux connues du public et que de nombreuses bagues finissaient jetées au lieu de lui être retournées. Cette communication indiquait que l'oiseau avait porté ladite bague durant sept mois et avait parcouru 1 500 km.

4. Certes, durant la guerre de 1870, des rapaces « prussiens » (des faucons pèlerins) avaient été introduits pour limiter les pigeons voyageurs porteurs de messages, comme le rapporte un article paru dans *Le Moniteur scientifique* (Fleury-Hermagis, 1871).

5. *Le Nouvelliste de Lyon*, 30 janvier 1908.

6. *Le Nouvelliste de Lyon*, 31 janvier 1908.

7. Il faut rappeler l'usage des pigeons voyageurs (*Columbia livia*) lors de la guerre franco-prussienne et l'introduction peu appréciée de rapaces par les Prussiens pour calmer le jeu.

8. *Le Nouvelliste de Lyon*, 1^{er} février 1908.

9. *Le Nouvelliste vaudois*, 7 mars 1908.

10. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 6 : lettre de Forel adressée à Côte, 2 février 1908.

11. Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 9 : copie d'une lettre de Côte adressée à Thienemann, 3 février 1908.

12. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 24 : lettre de Thienemann adressée à Côte, 6 février 1908 (et traduction p. 24bis).

13. *Le Nouvelliste de Lyon*, 9 février 1908.

14. *La Tribune de Genève*, 19 février 1908.

Vogelwarte Rossitten, Kurische Nehrung.

Vogelwarte Rossitten
der
Deutschen Ornithologischen Gesellschaft.
Rossitten, Kurische Nehrung.

Den 6. Februar 1908

Repl 18/2/8

Sehr geehrter Herr!

Soeben gehen mir die Nr 30, 31, 32
von der Zeitung „Le Nouvelliste de
Lyon“ zu, worin an das Auffinden
einer von meinen Versuchs-Möven
die wunderbarsten Vermutungen ge-
knüpft sind. So sehr mich die Artikel
interessiert haben, so kann ich
mein Bedauern doch auch nicht
unterdrücken, dass die Versuche in
Frankreich noch so wenig bekannt
sind. Dadurch werden viele auf-
gefundene Ringe verloren gehen,
die für die Wissenschaft großen Wert
hätten. Ich bin Ihnen darum zu
ganz besonderem Danke verpflichtet,
dass Sie in Nr 32 von „Le Nouvelliste“

Fig. 2. Réponse de Johannes Thienemann à Claudius Côte, le 6 février 1908. Archives CCEC, cote 202.

ZOOLOGIE

15. Lyon *Républicain*, 22 février 1908.

16. Soit 50 euros au 1er novembre 2017.

17. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 21 : [empaillage de la mouette], 5 février 1908.

18. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 23 : copie d'une lettre de Côte adressée à Forrel (*sic*), 6 février 1908.

19. L'île de Grelonges (*gravis longa*), sur laquelle avait été érigé un monastère, fut emportée lors d'une inondation en 1268 et finit de s'effondrer au début du XIVe siècle ; son nom est resté associé, jusqu'au début du XXe siècle, aux grèves apparaissant à cet endroit et où se reposaient les oiseaux d'eau.

20. Archives CCEC, AMus_2826.

21. Archives CCEC, AMus_633.

Enfin, Thienemann écrivit au maire de Lyon ¹⁵, Édouard Herriot, au sujet de ses expériences sur la migration, le priant de faire publier ces informations dans la presse locale.

Côte de plus en plus passionné par l'affaire, s'était mis en tête d'acquérir l'oiseau : le collectionneur y voyant une pièce fort rare, il dépêcha son ami Jules Ferrario, taxidermiste à Lyon, pour tenter de l'obtenir auprès de son découvreur, Charles Boisson, à Beauregard, dans l'Ain, ce qui fut fait pour 12 francs ¹⁶. L'animal fut récupéré vivant (mais avec une aile coupée) par Ferrario à qui Côte demanda de le tuer, de le sexer et de l'empailler (Figs. 3). Le 5 février 1908, il se rendit chez Ferrario pour assister à la dissection de la mouette et au montage de celle-ci par son préparateur, M. Nelle. Après dissection des viscères, il fut établi par l'observation des « *granulations des organes* » ¹⁷ qu'il s'agissait d'une mouette femelle, « *de l'année, car elle [avait] encore la queue barrée de noir* » ¹⁸. Des photos furent prises dans la foulée, probablement par l'entomologiste lyonnais Henri Testout, adepte du format 13 x 18 (Figs. 4-5). La mouette avait été capturée blessée sur la Saône, près de « *l'île de Grelonges* » ¹⁹ sur la commune de Fareins (Ain), à 4 heures de l'après-midi, le 27 janvier 1908 : autant d'informations qui, avant la présente synthèse, manquaient à ce spécimen simplement étiqueté « Villars-les-Dombes » comme la plupart des éléments de la collection Côte.



Fig. 3. La « Mouette de Rossiten », un spécimen de la collection Côte entré en 1925 au Muséum de Lyon avec l'ensemble de la collection dite régionale et qui avait été à l'origine de l'inauguration d'une nouvelle salle d'exposition (la « salle Côte »). (Musée des Confluences, inv. 41003472).

Thienemann demanda à Côte la restitution de la bague. Mais l'oiseau ainsi privé de toute originalité aurait perdu beaucoup de son intérêt aux yeux de son collectionneur ; aussi Côte refusa-t-

il et lui envoya un dessin de la bague en guise de compensation !



Figs. 4-5. Photographies argentiques prises vraisemblablement en 1908 après taxidermie.

Format 13 x 18 recoupé dans l'album en 12 x 17 cm. Archives CCEC, cote 202.

Claudius Côte, bagueur d'oiseaux

Au-delà de l'anecdote, cette histoire nous renseigne par ailleurs sur les premières tentatives de baguage par Claudius Côte avec des oiseaux de Villars-les-Dombes (bourgade située dans une célèbre région d'étangs du département de l'Ain), où nombre d'espèces se reposaient ou s'y reproduisaient, comme la Mouette rieuse, *Chroicocephalus ridibundus* (Linné, 1766), anciennement *Larus ridibundus* (84 observées en 1905 ²⁰ et 64 en 1906 ²¹).

Côte s'adressa à H. Hauptner, un fournisseur allemand basé à Berlin qui produisait des bagues en aluminium. Il lui demanda d'en fabriquer en deux tailles différentes sur le modèle de celles de Rossitten, en les adaptant de la sorte : « 8 COTE 8 / Villars-Ain » + numéro de 1 à 1 000 ²². Celles-ci furent livrées le 14 mars 1908 ²³. Deux échantillons de bagues, les plus petites que Hauptner n'eût jamais produites (3 mm de hauteur pour 10 mm de longueur), sont présents dans le recueil de Côte ²⁴ (Fig. 6).

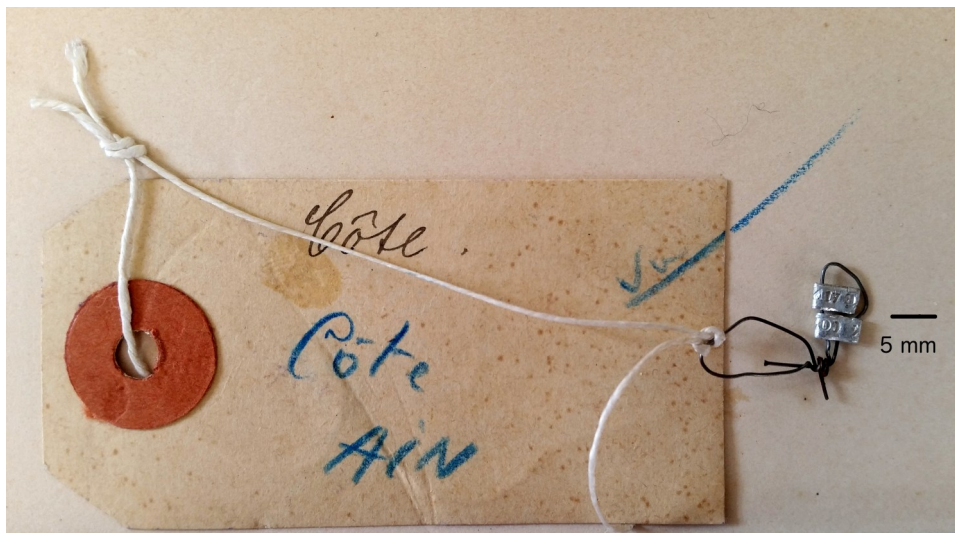


Fig. 6. Deux bagues de Côte fabriquées par Hauptner en 1908. Archives CCEC, cote 202.

Le 18 février 1908, écrivant de nouveau à Thienemann, Côte lui fit part de son souhait de baguer tous les oiseaux relâchés, espérant « qu'une de [ses] mouettes [irait lui] rendre visite ! » ²⁵. L'histoire entre les deux hommes s'arrête ici et nous ignorons si Côte a mené son projet de baguage jusqu'à son terme. Aucun oiseau muni d'une bague « Côte » n'a été localisé dans les collections à ce jour, mais les bagues lui ayant été livrées, il est raisonnable de penser qu'elles aient été utilisées. Côte pourrait alors avoir été le premier bagueur d'oiseaux français ²⁶, à la suite des Allemands, et la Dombes devenir le premier site où ces baguages furent effectués.

Conclusion

En ce tout début de XIX^e siècle, où il s'est beaucoup investi dans la chasse aux oiseaux en Dombes, avant d'embrasser d'autres activités, Côte publia un *catalogue des oiseaux du département de l'Ain* (Côte, 1907) au sujet desquels il se félicitait d'avoir tué au moins un exemplaire de chaque espèce. C'était un collectionneur obstiné, prêt à tout pour obtenir la pièce convoitée. La mouette de Rossitten, si précieuse aujourd'hui en tant que témoin d'une pratique scienti-

fique balbutiante, fut l'une de ses toutes premières acquisitions et le recueil qu'il lui consacra rend compte de son organisation, de sa persévérance dans la recherche et des potentialités de son réseau. Homme de correspondance et de négociation, il est devenu le plus grand mécène du Muséum d'histoire naturelle de Lyon au XX^e siècle et sa collection d'oiseaux, aujourd'hui regroupée au Centre de conservation et d'étude des collections du musée des Confluences, est l'une des plus importantes de l'établissement.

Remerciements

Nous remercions vivement Yves Thonnerieux et Hubert Bonnetain pour leur intérêt, leurs commentaires et les précisions qu'ils ont apportées.

Bibliographie

- CÔTE C., 1907. Catalogue des Oiseaux du département de l'Ain. *Annales de la Société linnéenne de Lyon*, 53 : 79-86.
- CLARY J., 2009. *Les ailes de la Soie*. Silvana Editore et Musée des Confluences, 160 p.
- DE BONT R., 2011. *Poetry and Precision: Johannes Thienemann, the Bird Observatory in Rossitten and Civic Ornithology, 1900–1930*. *Journal of the History of Biology*, 44 : 171–203.
- FLEURY-HERMAGIS J., 1871. Le service des dépêches par pigeons pendant le siège de Paris. *Le moniteur scientifique – Quesneville, Journal des sciences pures et appliquées*, 341 et 342 : 195-198.
- JENNI L. & GREMAUD J., 1999. Cent ans de baguage d'oiseaux au service de la science et de la protection de la nature. *Nos Oiseaux*, 46 : 133-144.

22. *Idem*, p. 19-20 ; 27 ; 32-33. Claudius Côte habitait à Lyon, 33 rue du Plat, mais il avait fait de la Dombes son terrain de chasse favori. Le 8 est indicatif de l'année 1908.

23. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 45.

24. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 47.

25. [Côte, Cl.], *op. cit.*, p. 34.

26. En France, l'activité de baguage en France n'est commencée officiellement qu'à partir de 1925 à la ménagerie du Muséum national d'histoire naturelle avec la création d'un « service central de recherches sur la migration des oiseaux » (devenu C.R.B.P.O.).

The first photographs of a dinosaur excavation in Europe: Emile Savalle and the stegosaur from Octeville (Normandy, 1898)

Les premières photographies de la fouille d'un site à dinosaures en Europe : Emile Savalle et le stégosaure d'Octeville (Normandie, 1898)

YVES LEPAGE⁽¹⁾, ÉRIC BUFFETAUT⁽²⁾ & GILLES LEPAGE⁽³⁾

⁽¹⁾ Association Sciences et Géologie Normandes, 41 rue Edmond Meyer, 76620 Le Havre, France - y.lepage@numericable.com

⁽²⁾ CNRS, UMR 8538, Laboratoire de Géologie de l'Ecole Normale Supérieure, PSL Research University, 24 rue Lhomond, 75231 Paris Cedex 05, France - eric.buffetaut@sfr.fr

⁽³⁾ 6, rue des Myosotis, Livarot, 14140 Livarot-Pays d'Auge, France - gilleslepage749@neuf.fr

Citation : Lepage Y., Buffetaut E. & Lepage G., 2018. The first photographs of a dinosaur excavation in Europe: Emile Savalle and the stegosaur from Octeville (Normandy, 1898). *Colligo*, 1(1): 35-40. <https://perma.cc/EAH6-7STS>

KEY-WORDS

Savalle
Dinosaur
Excavation
Normandy
nineteenth century
photographs

MOTS-CLÉS

Savalle
dinosaur
Fouille
Normandie
dix-neuvième siècle
photographies

Summary : Emile Savalle (1834-1902) was a keen amateur geologist, palaeontologist and archaeologist with a special interest in the geology and fossils of the cliffs near Le Havre, in Normandy. In 1898, he discovered a partial stegosaur skeleton in Kimmeridgian (Late Jurassic) sediments, which was excavated by the local natural history museum under the direction of Gustave Lennier, and was eventually described by Franz Nopcsa in 1911. The photographs taken by Savalle in 1898 are apparently the oldest surviving photographic record of a dinosaur excavation in Europe.

Résumé : Emile Savalle (1834-1902) était un actif géologue, paléontologue et archéologue amateur qui s'intéressait particulièrement à la géologie et aux fossiles des falaises proches du Havre. En 1898, il y découvrit dans des couches kimmeridgiennes (Jurassique supérieur) un squelette incomplet de stégosaure, qui fut extrait par le muséum d'histoire naturelle du Havre sous la direction de Gustave Lennier, et fut finalement décrit par Franz Nopcsa en 1911. Les photographies prises par Savalle en 1898 constituent apparemment la plus ancienne documentation photographique d'une fouille d'un site à dinosaure en Europe.

Introduction

Although the first photographs of fossils date to the 1840s (Davidson, 2008), photography began to be used extensively to record palaeontological field activity only during the last decade of the 19th century. The large-scale expeditions of North American museums to the fossil fields of the US West were documented by photographs of landscapes, fossil localities and excavations, notably of dinosaur sites (a good selection of such early photographs can be found in Brinkman, 2010). Fewer systematic excavations of dinosaur localities were conducted in Europe at that time, and photography was not yet widely used to record them. An interesting ex-

ception is provided by a pair of photographs of the excavation of a partial dinosaur skeleton in the marine Kimmeridgian (Late Jurassic) of the Normandy coast north-east of Le Havre in 1898. The photograph in question was taken by Emile Savalle (1834-1902), an active amateur geologist, palaeontologist and archaeologist based in Le Havre. The purpose of this paper is to briefly describe this photograph and to discuss the context in which it was taken.

A short biography of Emile Savalle

As noted in the recent biography by Lepage (2010a), Emile Savalle was born in Jumièges (Seine-Maritime), in the valley of the Seine, on 1 February 1834. He later moved to Le Havre,

where he spent most of his professional life and where he died on 1 May 1902. He worked at the registry office of the city of Le Havre for many years, but his real interests lay in scientific field work, collecting and research. After a few unsuccessful attempts at local history, he turned to geology, palaeontology and archaeology. From 1876 to his death, he was an active member of the *Société géologique de Normandie*, based in Le Havre, and contributed 22 papers to its *Bulletin* (see list in Lepage, 2010a). The *Société géologique de Normandie* had been founded in 1871 by Gustave Lennier (1835-1905), the energetic director of the Le Havre Natural History Museum (see Buffetaut, 2011), with whom Savalle apparently had excellent relations. Savalle was described as a jovial and friendly little man, much appreciated by other amateur geologists. A photograph (Fig. 1) shows him in the field wearing a dark jacket and a bowler hat and smoking a pipe (Lepage, 2010a).



Fig. 1. Photograph of Emile Savalle by Jooss, 1st November 1893. From Lepage (2010a).

Savalle was an early convert to photography, and soon became a member of the local photographic society when it was founded in Le Havre in 1892. He obviously saw photography as a useful tool for documenting geological phenomena, and especially the geomorphological evolution of the cliffs along the Channel coast in the vicinity of Le Havre. In the late 1890s, Savalle put together an album containing 173 photographs, taken by various local photographers, including himself, and showing mainly geological sites and landscapes, as well as a few prehistoric stone tools and group pho-

tos of geologists in the field (for a detailed study of the album and its complex history, and reproductions of all the photographs, see Lepage, 2010b).

Savalle made several important palaeontological discoveries in the cliffs in the vicinity of Le Havre (Lepage, 2010a). The most significant was that of a dinosaur skeleton, later identified as belonging to a stegosaur, which he found in 1898. A photograph was taken of the excavation of the specimen, as described below. It is historically important as probably the earliest photograph of a dinosaur excavation in Europe (or at least the earliest one to be preserved).

The discovery of the Octeville dinosaur and Savalle's photographs

Although contradictory dates (1896, 1897) have been given for the discovery of the dinosaur skeleton found by Savalle at Octeville, it has conclusively been shown that it took place in April 1898 (Lepage, 2010a). According to Lennier (1899), Savalle first found a block of Kimmeridgian limestone containing fossil bones, lying on the pebbles of the beach, near the village of Octeville, about 5 km north of Le Havre. He notified Lennier, and the block was taken to the Natural History Museum in Le Havre. After some preparation, it became apparent that the bones belonged to a dinosaur. Lennier and Savalle then decided to start an excavation in the upper Kimmeridgian layer from which the block came. After the removal of some rubble, more bones appeared. The excavations were made difficult and dangerous by rockslides, however, and had to be discontinued, with the hope of resuming them the next Spring.

A sketch of the locality (kindly provided by Mrs Jacqueline Bonnemains, former curator of the Lesueur collection at the Le Havre Natural History Museum) was made on 25 September 1898 by the artist Arcade Noury, who frequently worked for the Le Havre Natural History Museum. It simply shows the site, without any activity taking place (Fig. 2). Noury also produced a watercolour of the site (Fig. 3) showing a group of workmen, accompanied by a dog, busy excavating the fossiliferous Kimmeridgian layer. This watercolour was first published in the paper by Nopcsa (1911) in which the Octeville dinosaur was described (it has since then been reproduced in Buffetaut *et al.*, 1993; Buffetaut, 1995; Lepage, 2010a; Buffetaut, 2011).

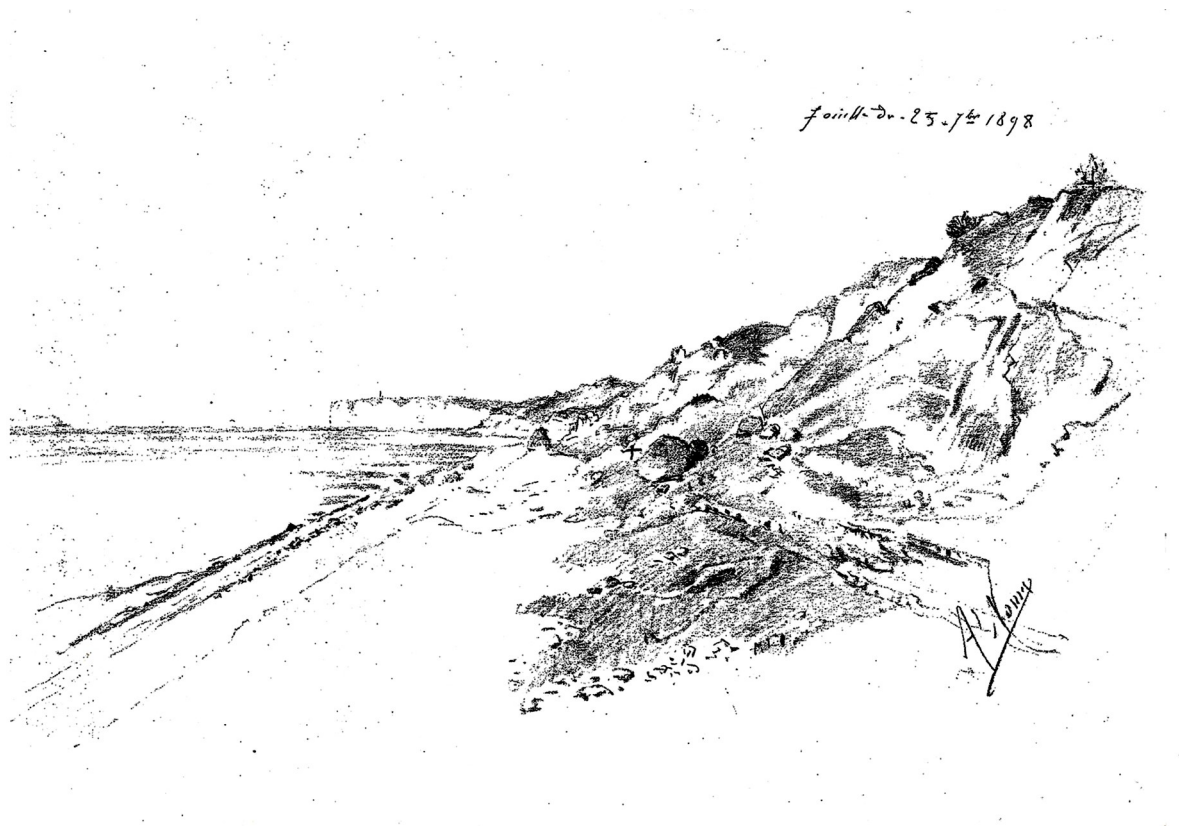


Fig. 2. Sketch by Arcade Noury showing the dinosaur site at Octeville in September, 1898. Courtesy of Mrs Jacqueline Bonnemains.



Fig. 3. Sketch by Arcade Noury showing the dinosaur site at Octeville in September, 1898.

Savalle's album contains two photographs of the dinosaur locality at Octeville (Lepage, 2010a, p. 235). The caption reads "La Brière : Fouilles, pour la recherche de l'Iguanodon" (*La Brière: Excavations, in search of the Iguanodon*). La Brière is the name of the site at Octeville. The bones were first erroneously referred to *Iguanodon*, see below). Photo n° 92 (Fig. 4) is of relatively poor quality. It shows the pebble beach and the cliff, with a staff apparently marking the place where the bones were found. Photo n° 93 (Fig. 5) is much more informative. It shows the whole section as seen from the shore, from the pebbles on the beach up to the top of the cliff. In the centre, a group of three people is visible. Savalle identified them with pencil annotations. The man with a long beard on the left, standing a little apart, is the artist Arcade Noury. In the middle, showing his back and leaning on a stick, is Gustave Lennier. Close to him on the right is a man in shirtsleeves wielding a pickaxe. He is a workman by the name of Mallet, nicknamed "père Mallet" (*Father Mallet*). Nothing can be seen of the fossil bones - apparently Mallet is removing the overburden (it is hoped that the extraction of the fossils was done with more delicate tools). There is no indication that the workers used any of the field techniques, such as plaster jackets, that had been pioneered at Bernisart (Norman, 1987) and were used in the American West (Brinkman, 2010). Actually, Lennier (1899) mentioned that the bones were taken out in several pieces, suggesting rather rough excavations methods. Although it shows relatively few details, Savalle's photograph appears to be earliest known photographic record of the excavation of a dinosaur site in Europe.



Fig. 4. Sketch by Arcade Noury showing the dinosaur site at Octeville in September, 1898.



Fig. 5. Top: photograph n° 93 in Savalle's album, showing excavations at the Octeville dinosaur site. Bottom: close-up showing, from left to right, Arcade Noury, Gustave Lennier and "Père Mallet". Photograph by Savalle, after Lepage (2010b).

The subsequent history of the dinosaur from Octeville

After the 1898 excavations recorded in Savalle's photograph (and Noury's sketches), the dinosaur skeleton from Octeville had an eventful history which is summarised below (for further details, see Buffetaut *et al.*, 1993; Buffetaut, 1995; Lepage, 2010; Buffetaut, 2011). The discovery was announced at the *Société géologique de Normandie* by Lennier in November 1898, which resulted in the publication of a short note (Lennier, 1899). Lennier gave a brief account of the excavations and noted that a series of vertebrae, rib fragments, a sacrum and parts of the pelvis and a limb bone had been found. He also mentioned that preparation had taken several months and that he was not able to give a precise identification of the dinosaur, although it was probably very close

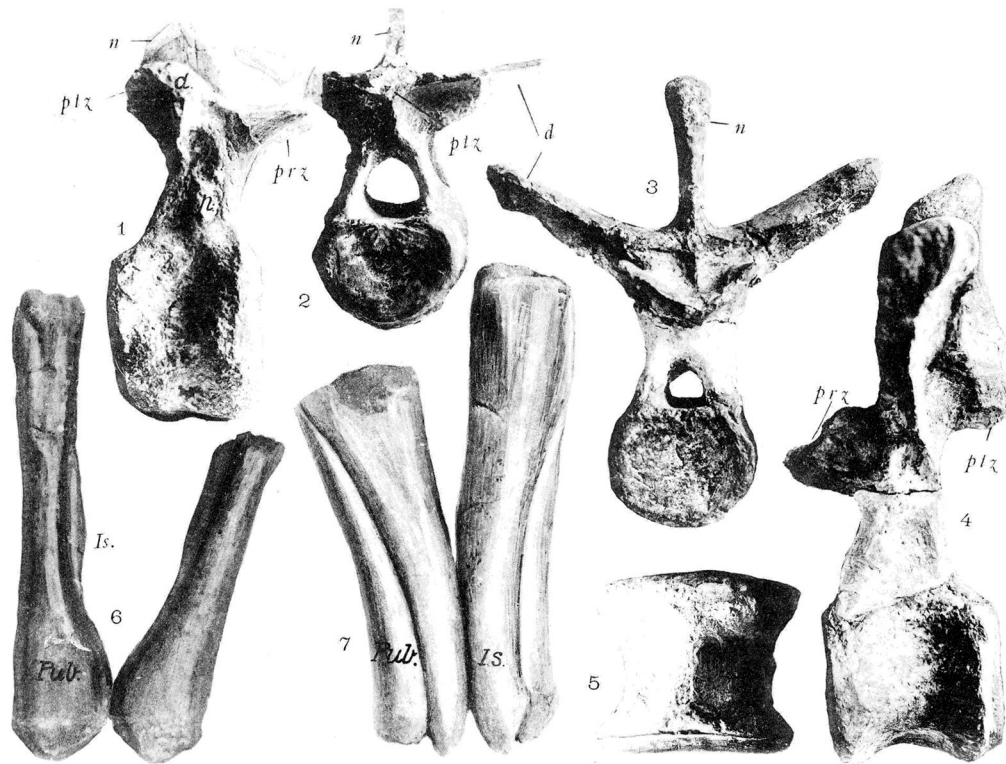


Fig. 6. Stegosaur bones from Octeville, after Nopcsa (2011).

to the *Iguanodon bernissartensis* kept at the museum of natural history in Brussels. This reflects the impact that the Bernissart discoveries, beginning in 1878, had had on the international palaeontological community. However, the tentative identification was not based on detailed comparisons. Lennier added that he had presented the discovery at a meeting at the Paris Natural History Museum, which had attracted the attention of the director (Alphonse Milne Edwards) and the head of the palaeontology department (Albert Gaudry). In his 1899 note, Lennier mentioned that the Paris scientists had offered to fund further excavations at Octeville, with the proviso that the specimen would become part of the collections of the National Museum (where a new palaeontology gallery had just been opened). Not unexpectedly, Lennier declined the offer, as he understandably wished to keep the dinosaur skeleton in Le Havre. Apparently, the renewed excavations planned for 1899 did not take place.

By the time Savalle died in 1902, the incomplete dinosaur skeleton from Octeville had not yet been described. In 1904, Lennier still mentioned it as *Iguanodon* ? in a guidebook for the Le Havre Museum (Lennier, 1904, p. 145). It was only in 1911, nine years after Savalle's death and six years after that of Lennier, that

the Octeville skeleton was finally described. At the beginning of the year, Franz Nopcsa, coming from England, stopped in Le Havre to study the specimen (see Buffetaut, 2011, for details about Nopcsa's visit). In a paper published in the *Bulletin de la Société géologique de Normandie* (Nopcsa, 1911), he identified it as a stegosaur, and referred it to a new species of the genus *Omosaurus* Owen, *O. lennieri* (Fig. 6). The name chosen by Nopcsa caused some resentment among friends of the late Savalle, who considered that the dinosaur should have been named after him (Lepage, 2010a). The skeleton from Octeville was destroyed, with the greatest part of the collections of the Le Havre Natural History Museum, by an Allied air raid in September 1944 (see Buffetaut, 2011, for details). Since no casts had been made, all that remains of it is Nopcsa's description, together with the documentary evidence about its locality provided by Noury's sketches and Savalle's photographs.

Conclusion

In the 1890s, Emile Savalle was a pioneer in the use of photography for the documentation of geological phenomena, as attested by his remarkable album. In this context, his record of the dinosaur excavation at Octeville in 1898 can be considered as marginal, insofar as it

consists of only two photographs, which provide few details about the way the work was conducted. Nevertheless, at that time few palaeontologists outside North America took the trouble of making a photographic record of their excavations, perhaps because the available equipment was still rather heavy and cumbersome (see Lepage, 2010b, for examples). From that point of view, Savalle's efforts are noteworthy. They anticipated the rapid development of palaeontological field photography in the early 20th century, which is well illustrated by the photographic records of the German Tendaguru expeditions of 1909-1912 (Hennig, 1912) and the Central Asiatic Expeditions of the American Museum of Natural History in the 1920s (Andrews, 1932). Savalle's album is a unique and highly valuable document and it is hoped that it will be possible to preserve it for posterity under proper conditions (Lepage, 2010b).

Acknowledgments

We thank Jacqueline Bonnemains for providing the sketch by Noury and Paul Brinkman and Bruno Jacomy for useful comments on a first version of our paper.

References

- ANDREWS R.C., 1932. *The new conquest of Central Asia*. New York, American Museum of Natural History, New York, 678 p.
- BRINKMAN P.D., 2010. *The second Jurassic dinosaur rush*. Chicago & London, University of Chicago Press, 345 p.
- BUFFETAUT E., 1995. *Dinosaures de France*. Orléans, Editions du BRGM, 144 p.
- BUFFETAUT E., 2011. *Chercheurs de dinosaures en Normandie*. Louviers, Ysec, 158 p.
- BUFFETAUT E., CUNY G. & LE LOEUFF J. 1993. The discovery of French dinosaurs. *Modern Geology*, 18: 161-182.
- DAVIDSON J.P., 2008. *A history of paleontology illustration*. Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press, 219 p.
- HENNIG E., 1912. *Am Tendaguru*. Stuttgart, Schweizerbart, 151 p.
- LENNIER G., 1899. Note sur des ossements de dinosaurien découverts à Octeville par MM. Savalle et G. Lennier. *Bulletin de la Société géologique de Normandie*, 18 (1896-1897) : 59-61.
- LENNIER G., 1904. *Muséum du Havre. Petit guide illustré du visiteur*. Le Havre, Imprimerie du Journal Le Havre, 371 p.
- LEPAGE Y., 2010a. Émile Savalle (1834-1902) : la remarquable contribution d'un géologue, paléontologue et préhistorien amateur et précurseur havrais de la fin du XIXe siècle à la connaissance scientifique. *Bulletin Sciences et Géologie Normandes*, 2 : 5-92.
- LEPAGE, Y. 2010b. Un document photographique exceptionnel et inédit de la fin du XIXe siècle : « l'Album Savalle ». *Géologie et falaises du Pays de Caux et du Calvados, éboulements importants et recherches préhistoriques de cette fin de siècle. Bulletin Sciences et Géologie Normandes*, 2 : 93-271.
- NOPCSA F., 1911. *Omosaurus lennieri*. Un nouveau dinosaurien au Cap de la Hève. *Bulletin de la Société géologique de Normandie*, 30 (1910) : 23-42.
- NORMAN D.B., 1987. On the discovery of fossils at Bernissart (1878-1921) Belgium. *Archives of Natural History*, 13: 131-147.

The strongest kind of competition: expanding zoology at Chicago's Field Columbian Museum, 1894-1895

La forme de compétition la plus forte : l'expansion de la zoologie au Field Columbian Museum de Chicago, 1894-1895

PAUL D. BRINKMAN*

*North Carolina Museum of Natural Sciences - 11 W. Jones Street, Raleigh, NC 27601, USA - paul.brinkman@naturalsciences.org

Citation : Brinkman P. D., 2018. The strongest kind of competition: expanding zoology at Chicago's Field Columbian Museum, 1894-1895. Colligo, 1(1): 41-56. <https://perma.cc/B9BY-F9RC>

KEY-WORDS

Frederick J. V. Skiff
Daniel G. Elliot
Charles B. Cory
nineteenth century
World's Columbian
Exposition

MOTS-CLÉS

Frederick J. V. Skiff
Daniel G. Elliot
Charles B. Cory
19e siècle
Exposition internationale de 1893

Summary : Chicago philanthropists founded the Field Columbian Museum, in 1893, in the aftermath of the World's Columbian Exposition. One important aspect of the new museum's mandate was zoology. Two separate departments were established at the museum, one called Ornithology and the other called Zoology (except Ornithology). The museum purchased two large private collections – one from Ward's Natural Science Establishment and the other from ornithologist Charles B. Cory – both to populate its exhibit halls and to serve as the nucleus of a research collection for both departments. In the first two years of the museum's existence, however, the zoological departments struggled to acquire representative collections, to create credible exhibits and to hire and retain a prominent scientific staff. This paper chronicles some of the first years of the museum's history, when its zoological departments were first getting established before gearing up for a rapid expansion.

Résumé : Des philanthropes de Chicago ont fondé le Field Columbian Museum, en 1893, à la suite de l'Exposition internationale de 1893. Un aspect important de la mission du nouveau musée était la zoologie. Deux départements ont été établis au musée, l'un appelé ornithologie et l'autre appelé zoologie (sauf ornithologie). Le musée a acheté deux grandes collections privées – l'une au Ward's Natural Science Establishment et l'autre à l'ornithologue Charles B. Cory – pour remplir ses salles d'exposition et servir de noyau à une collection de recherche pour les deux départements. Au cours des deux premières années d'existence du musée, les départements zoologiques se sont efforcés d'acquérir des collections représentatives, de créer des expositions crédibles et d'embaucher et de maintenir un personnel scientifique éminent. Cet article relate les toutes premières années de l'histoire du musée, au moment où ses départements zoologiques ont été créés et avant leur rapide expansion.

Introduction

From opening day – on 2 June 1894 – the Field Columbian Museum (Fig. 1) presented to the public the appearance of completeness and comprehensiveness.¹ Regarding its zoological exhibits, the museum achieved this apparent distinction by making two strategic purchases, the Charles B. Cory collection of birds and the Ward's Natural Science Establishment exhibit, which had been prominently displayed at the World's Columbian Exposition in 1893 (Brinkman forthcoming). The first edition of

the museum's *General guide* stated that the “collections of the Department of Zoology are very extensive, covering fully this field of science from Protozoa to man” (Anonymous, 1894: 103). Privately, however, the museum acknowledged that the zoological collections “in extent and character of material did not at the beginning rank with the other Departments” (Field Columbian Museum, 1896: 99).² Consequently, for the first few years of its existence, the museum devoted the lion's share of its limited financial resources to developing and expanding its zoology and ornithology departments. Curator of

1. This is the second part of a longer paper, the first part of which appeared in the *Journal of the History of Collections*. See Brinkman (2018). Together, these papers comprise the first chapter of a book (Brinkman forthcoming).

2. For more on the founding and early history of the Field Columbian Museum, see Brinkman (2009).

CABINETS & MUSÉUMS

Ornithology, Charles B. Cory (Fig. 2), and especially Curator of Zoology (except Ornithology), Daniel G. Elliot (Fig. 3), benefitted from the

museum's liberal attitude toward zoology in the long term, but both would first have to weather a very lean 1895.

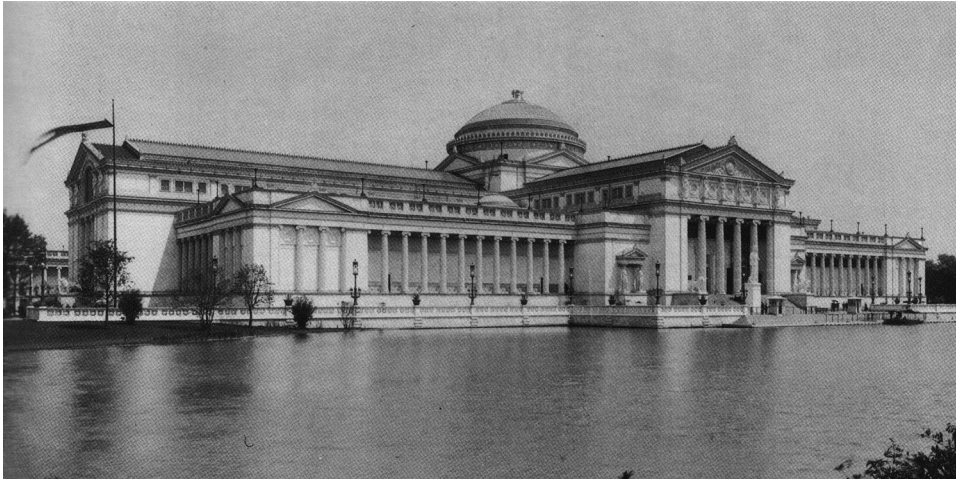


Fig. 1. An exterior view of the former Palace of Fine Arts from the early twentieth century, when the building was the temporary home of the Field Columbian Museum. Courtesy, The Field Museum. CSGN21029.



Fig. 2. Portrait of the Curator of Ornithology, Charles Barney Cory. Courtesy, The Field Museum. CSZ44704.

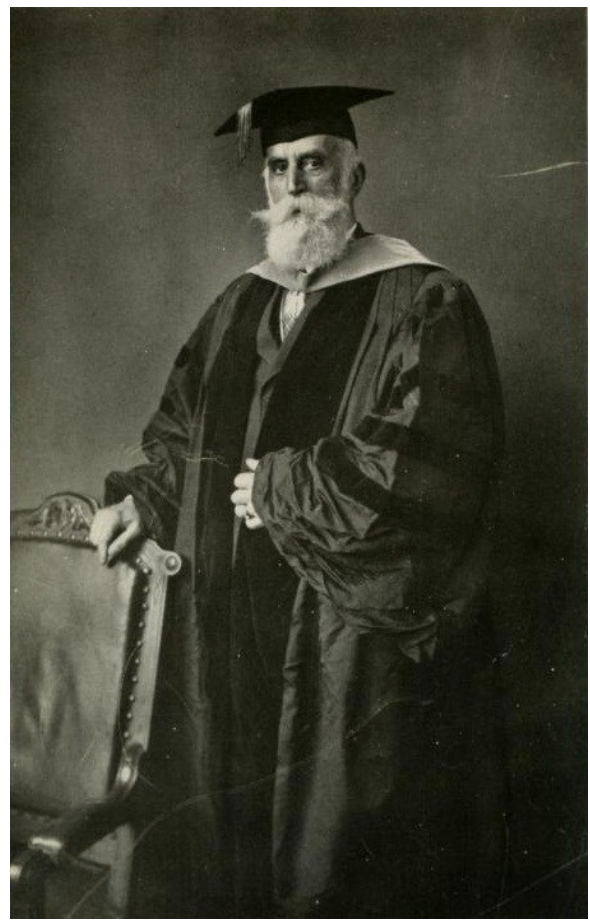


Fig. 3. Portrait of the Curator of Zoology, Daniel Giraud Elliot. Courtesy, The Field Museum. GN79347.

Plans for expansion

At an executive committee meeting held on 19 December 1894, Museum Director Frederick J. V. Skiff had been asked to collect information, on behalf of the committee, *“touching the necessary and problematical expenses for conducting and expanding the Institution during the year 1895.”* Museum patrons, it seems, after nearly a year of toil to get the museum ready for opening day, were dreaming of expansion. Indeed, Skiff knew this request was predicated *“upon the theory that it is the mission of the Museum to grow, and the policy of the Executive Committee that it should grow surely, strongly, and [...] while not detracting in any way from the popularity of the Museum, maintain it upon the strictest scientific principles.”* Skiff passed this mandate down the chain of command, as-

king each of the curators to convey to him their *“wishes and hopes”* respecting the future activities of their departments.³

This was one of Elliot’s first and most important tasks in his new position as Curator of the Department of Zoology (except Ornithology). After tentatively accepting the museum’s offer in the summer of 1894, Elliot had remained in New York City for several months, visiting Chicago on at least one occasion to confer with Skiff. He only relocated permanently in early December. Together, he and Skiff crafted a plan to reserve a room for a departmental office (possibly in Hall 21 – see Fig. 4), wherein a partition would create work space for both Elliot and his new Assistant Curator, Oliver Perry Hay *“away from interruptions of strangers.”*

3. Letter, F. J. V. Skiff to H. N. Higinbotham, 29 January 1895, FMA. .

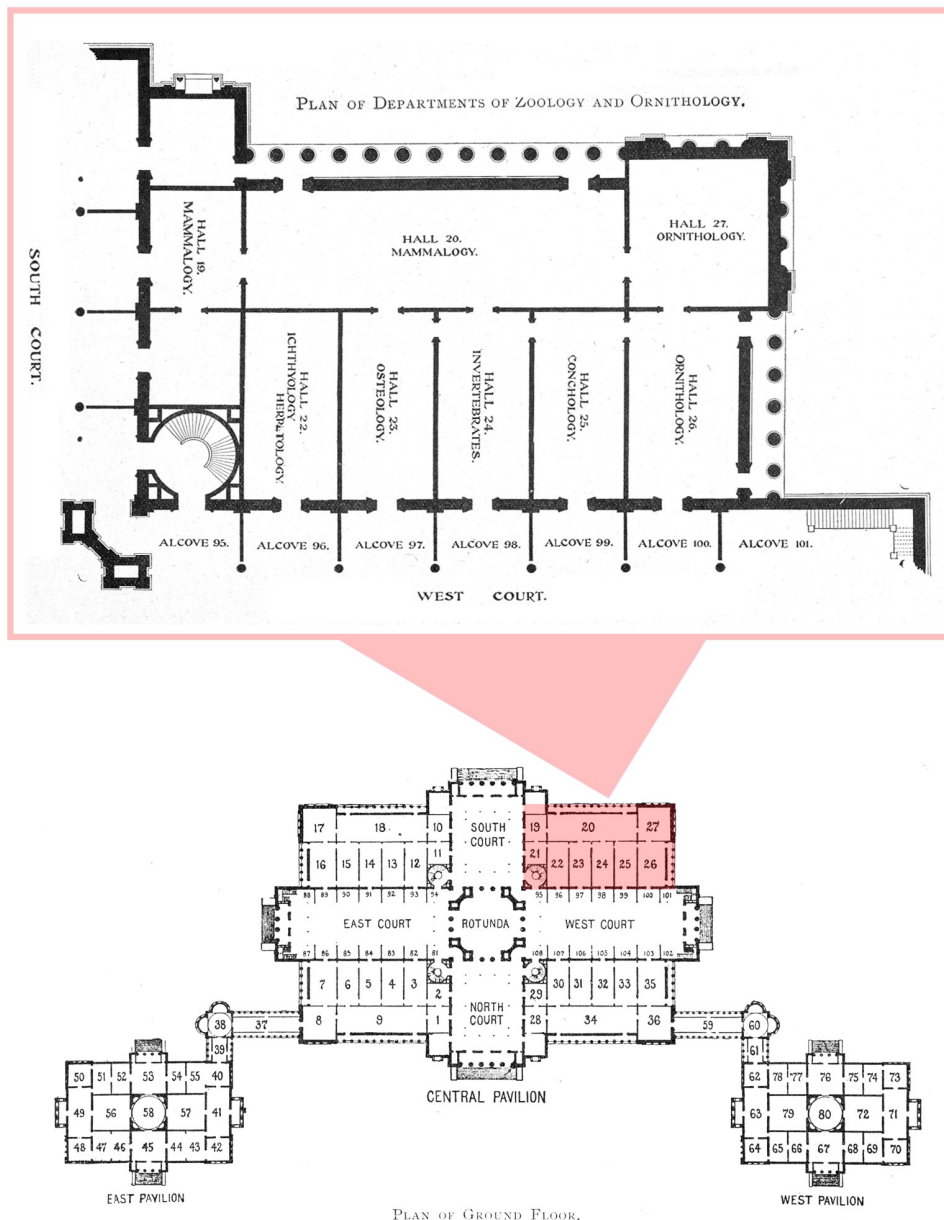


Fig. 4. Floor plan of the Field Columbian Museum showing the arrangement of the museum’s zoology and ornithology exhibit halls in 1894. Adapted from figures in Anonymous (1894a) by Haley McCay.

4. Elliot to Skiff, 6 October 1894, FMA. The Fine Arts Palace was not designed to be a permanent building. Thus, to adapt it for year-round use, the museum had to install electric lights and a heating plant for the dark and cold Chicago winters. Unfortunately, the heat never worked efficiently in the museum and the daytime temperatures inside the building would sometimes drop into the 50s.

5. Letter, D. G. Elliot to J. A. Allen, 14 January 1895, Mammalogy Departmental Library & Archives (hereafter, MDLA), American Museum of Natural History (hereafter, AMNH).

6. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 18 December 1894, FMA.

7. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

8. For more on the history of natural history specimen dealers in America, see Barrow (2000).

9. On Rowland Ward, see Jackson (2018).

10. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

Elliot noticed a radiator, newly installed in a corner of the hall and badly in need of a coat of paint, which he knew would be “doubtless [...] an important adjunct to our comfort this winter.”⁴ Because Elliot's office space was not quite ready for occupancy by the time he relocated to Chicago, he settled himself temporarily in a far better-appointed hall two doors down that served (occasionally) as the executive committee meeting room, where he could work in relative comfort. “[I]t will take a good sized force pump to get me out,” he wrote to his former New York colleague, the zoologist Joel A. Allen.⁵ This was the working space from which he planned the future of zoology at the Field Columbian Museum.

In reply to Skiff's solicitation, Elliot penned a lengthy and thorough report concerning his department. Because it served as a blueprint for the development of this department over the next several years, it is worth examining the letter at length. Perhaps surprisingly, Elliot's first concern was the question of exhibit cases, “*what kind is the most suitable, economical as to the distribution of space and ability for the exhibition of specimens, and advantageous for the Museum[?]*” He was opposed to wall cases, because they were “*very wasteful of space,*” and “*can never be properly lighted, and do not exhibit their contents to advantage.*” He provided a diagram for the style of case he advocated. These cases would “*stand out from the wall, in the shape of a T lying on its side, & are lighted from a window on each side, & above the ground floor, by a narrow one in the back.*” The advantages of this style of case were several, Elliot argued. First, it could readily accommodate the largest animals, and both Elliot and the museum were committed to acquiring and displaying an abundance of large, charismatic mammals. Second, museum visitors could walk all the way around it, viewing the specimens inside from every angle, and thus exhibiting them to the best possible advantage. Because the museum lacked windows and was lighted entirely by skylights and dim, overhead electric bulbs, the tops of any new cases would have to be made of glass.⁶

Perhaps suspecting that this issue would be seen as something rather trivial, Elliot stressed its critical importance: “*The composition of the cases is one of the most important questions that the Ex[ecutive]Committee can be called upon to decide,*” he wrote. “*There is no use accu-*

mulating valuable material if it is to be placed in a receptacle that does not preserve it.” In a museum, he argued, “*the greatest enemy of specimens is dust. [...] Dust in time will ruin every specimen, therefore all the cases should be absolutely dust proof so far as human skill and ingenuity can make them.*” Cheaply, carelessly made cases, would be worse than no cases at all, he argued, and “*should never be placed in any Museum possessing valuable materials.*” He closed this part of his letter with a strong rebuke tempered by a back-handed apology:

*“I do not suppose it is at all necessary for me to call attention to the fact, which no doubt is well known to the gentlemen of the Committee, that there is not a case in my Department that will preserve its contents for any length of time, & so long as they remain we must expect the materials in our possession to deteriorate. I have dwelt longer on this subject than I intended, but its very great importance must be my apology.”*⁷

Elliot next addressed the vital issue of enlarging the department's collections. With his report, he enclosed lists of specimens from several natural history dealers.⁸ One of these lists was from the well-known firm of Rowland Ward Limited of London.⁹ Elliot wanted all – or nearly all – of it. Of the many specimens listed, he noted, “*with but few exceptions, there is not a single species named that is not most desirable to add to the Division of Mammalogy.*” In the long term, he planned to separate the exhibit specimens from a dedicated study collection, explaining:

*“It is not my purpose, unless otherwise instructed[,] to develop the Zoological Department on the lines adopted in past years by the long established Museums. I do not propose to mount & place on exhibition every specimen that comes to the Museum, for a mounted specimen as a rule is of little use for scientific study.”*¹⁰

He emphasized the importance of acquiring specimens now, while they could still be collected in the wild: “*The Antelopes of Africa are proceeding rapidly towards extinction & the day is not far distant when like our own Buffalo the majority of existing forms will disappear from the earth. The ‘White Rhinoceros’ [...] is already practically extinct. There is not a specimen in this country, & but two or three in all the Museums of the World.*” The list from Rowland Ward did not include prices, so Elliot had written them for particulars. Another list of speci-

mens comprised a collection of “very rare and desirable” animals collected in the Philippine Islands. A third letter offered an assortment of preserved fishes and reptile models. “I would like to be able to make a contract with Mr. Denton¹¹ to supply specimens to illustrate the Families, Genera, & species [...] of fish & reptiles,” Elliot wrote. He then elaborated his plan with respect to the ichthyological and herpetological collections:

*“In the case of fish & reptiles a comparatively few exhibition specimens would be needed, the study collection must be alcoholic. [...] The specimens of fish and reptiles possessed by the Museum are of the usual type generally witnessed, shrunken, ill shaped distorted objects that misrepresent the species.”*¹²

In closing his report to Skiff, Elliot stressed that the museum’s newness placed it at a competitive disadvantage relative to other, older natural history museums. “This is the youngest Museum in the World,” he emphasized, “& it has entered the field at the eleventh hour.”

*“The time for acquiring large collections ready made, and which at one bound puts a Department at once on an equality or ahead of its rivals, has nearly if not entirely passed away. All the great collections have been absorbed by existing Museums. We have therefore to build our structure brick by brick[,] a slow and weary process. From an experience of more than a quarter of a century in Museums, in which at home and abroad, my life has been mainly passed, I know that we have now, if we expect to advance, to enter into the strongest kind of competition, and that nothing that is rare, especially valuable or desirable will ever be permitted to enter the walls of this Museum, if rival kindred Institutions can prevent it.”*¹³

Elliot, frustrated by the cumbersome way of doing business at the Field Columbian Museum, angled for greater freedom of action for making zoological purchases. For the museum to succeed, he argued, it must “be prepared to take advantage of every opportunity for obtaining desirable material, and to reach a quick judicious decision that experience and familiarity with the subject will enable us to give.” In other words, he wanted to power to make these types of decisions himself. After all, who was better qualified to evaluate zoological purchases than the zoology curator? He did not ask for any particular sum of money for his

department. This, he said, was “best left for the [Executive] Committee to decide.” He would only say that “be it small or great, it will be used [...] to the best advantage of the Museum as my experience and judgment may guide me.”¹⁴

Skiff was impressed with the thoroughness and frankness of Elliot’s report, forwarding it in toto to the executive committee with his endorsement. Convinced that zoology needed to be completely overhauled, Skiff noted that “the most casual investigation of the real condition of the collections and individual specimens of this very important department, will convince any person that the Museum has made a very feeble and a very poor beginning in this field of science.” He noted that the worst material acquired by the museum from Ward’s Natural Science Establishment was the mammals, and that the initial installation done under Ward’s contract was “neglectful and indifferent in the extreme.” The material was “a poor lot to begin with and[Ward] injured it all he could in placing it in position.” Adding insult to injury, the cases and hardware that Ward provided for exhibiting specimens were junk. Apparently, this had already been discussed “regretfully” by the executive committee at a previous meeting.¹⁵

To address the problems in his department, Skiff noted that Elliot recommended acquiring and installing new material in mammals, fishes, and reptiles, in that order of priority. Skiff agreed, thus acknowledging the critical importance of zoology to the new museum. “If the Museum is to expend any appreciable amount of money upon any of the departments,” he argued, “the expenditure should be made upon Zoology and Ornithology.”

*“When it comes, however, to considering the amount of money that should be expended in this work, one finds no basis upon which to establish a computation. As the Curator says, the department needs almost everything, and the amount that can be expended judiciously is limited only by that amount which may be appropriated for the purpose. I feel justified under the circumstances, and prefer to go on record in advocating a liberal appropriation for the Department of Zoology.”*¹⁶

Skiff had at least one reservation about the report, noting that Elliot neglected to address the issue of upgrading the museum’s zoological exhibits, something that the executive committee was keen to have done. “The Curator,”

11. This is almost certainly the artist, naturalist and entrepreneur Sherman Foote Denton. See Toelstra (2016: 127-129).

12. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

13. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

14. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

15. Skiff to Higinbotham, 29 January 1895, FMA. For more on the museum’s contract with Ward’s Natural Science Establishment, see Brinkman (2018).

16. Skiff to Higinbotham, 29 January 1895, FMA.

CABINETS & MUSÉUMS

17. Skiff to Higinbotham, 29 January 1895, FMA. For the sake of comparison, Skiff recommended \$6,000 for Anthropology, \$3,500 for Geology, \$2,500 for Botany, \$1,500 for Economic Geology, and nothing for Industrial Arts. On the Department of Ornithology, see below.

18. Skiff to Higinbotham, 29 January 1895, FMA.

he wrote, “does not give the importance I think should be given to the question of groups of familiar mammals showing their haunts and habits, and forming attractive and instructive groups throughout the department.” A capable taxidermist, using material “that could be easily procured,” could certainly enhance the “interest and instructiveness” of the zoological exhibit halls “by this character of arrangement,” he suggested. Thus, it would be necessary, in Skiff’s assessment, to add a skilled taxidermist and an assistant to the zoological staff. He also recommended a large budget for specimen purchases and a more modest budget for fieldwork to acquire animal specimens locally. The total appropriation Skiff recommended for Elliot’s department was a whopping \$16,500.¹⁷

Cory, meanwhile, also wrote a report to Skiff about the state of the Department of Ornithology. Because he had, as yet, spent very little time at the museum, Cory’s report lacked the details provided by the other curators. Nevertheless, according to Skiff, “the Curator hits at once the weak point in this collection, native birds, and suggests a means for strengthening the de-

partment in this particular, by advocating a liberal appropriation for field work.” The labeling of the ornithological collections on display (Fig. 5) was then in a very poor state, so Cory requested an additional clerk to perform the work of properly identifying and labeling specimens. Skiff was impressed with the bird curator’s plan for developing new exhibits, writing that Cory’s “advocacy of the construction of impressive groups of birds, is in direct line with the policy of the Executive Committee as informally declared.” To execute this work, however, another skilled taxidermist would be required. Lest the executive committee should see this request as an unnecessary duplication of personnel, Skiff explained that in other correspondence Cory had insisted that such a position would be needed “exclusively for Ornithology, and that a man to work in both Zoology and Ornithology could not be satisfactorily arranged in any way.”¹⁸ Cory, so it would seem, was not very good at sharing resources.

Skiff conceded that considerable money had already been spent to acquire Cory’s collection. “[B]ut it may be said that for the purposes of



Fig. 5. Hall 26 – Ornithology, ca. 1895. Courtesy, The Field Museum. CSZ21025.

securing exhibition material, or improving or re-arranging the material with which the Museum started, nothing has so far been done since Mr. Ward placed the birds within the poor cases in which they were and are installed.” Ornithology, Skiff noted further, was understaffed. Assistant Curator George K. Cherrie, who was supposed to have immediate charge of the department, had been away doing fieldwork for much of the time since he was appointed. Left unsaid was the fact that the department was run by an absentee curator. In the end, Skiff recommended a total appropriation of \$5,000 for the Department of Ornithology, including funding to hire a taxidermist and a clerk, a modest appropriation for local fieldwork, and funding to purchase new bird material and to pay the cost of creating group displays.¹⁹

The lost year

The museum began in 1893 with the highest of expectations. Spending was profligate on new collections and on requisite upgrades to the building in the first few months of the museum’s existence. However, the administration quickly came around to a new, much more conservative approach to expenditures immediately after the museum first opened to the public in June 1894. There were two reasons for caution. First, founders had underestimated the staggering cost of operating an institution like the Field Columbian Museum, and they looked for ways to augment the museum’s income or to build a permanent endowment to maintain it. Second, they were reluctant to invest significantly in the maintenance of the Fine Arts Palace building when it was obvious that a new, larger, permanent structure would be needed for the museum in the long-term. This new, conservative attitude came directly from the museum’s namesake, Marshall Field. In a letter dated 16 June 1894, Field explained that: “My judgment is that we should go slow in all expenditures from this time on, at least until we know definitely where the permanent home of the Museum is to be and where the money is to come from to maintain it” (quoted in Brinkman, 2010: 254).

This new attitude curtailed spending for the remainder of 1894. The outlook for the following year seemed better, however, as the executive committee had solicited plans from Skiff and the curators to expand the museum’s

scientific programs in 1895. Unfortunately, when the cost estimates for expansion came in higher than expected, the committee hesitated. In fact, they debated the issue for many months, withholding approval on recommended departmental appropriations all year, and only approving expenses in a piecemeal, opportunistic fashion. This was a frustrating time for the curators, particularly for those, like Elliot, who had chosen to come to Chicago because it had seemed like such a favorable opportunity in the first place (see Brinkman, 2018). Despite a very promising start, 1895 became a lost year, which was characterized by a policy of maintaining the status quo rather than growth.

While he awaited word about purchasing new cabinets for his department, Elliot’s highest priority was to augment the museum’s zoological collections whenever possible. Ideally, he wanted to be granted authority to purchase specimens according to his own best judgment, rather than submitting individual requests to the executive committee for their scrutiny and approval. But the committee declined to make this arrangement. Among Elliot’s desiderata in 1894-95 was Sir William Dawson’s collection of shells, a collection of 747 rodent skins from the mountains of New Mexico and Arizona, the Carpenter collection of shells in Montreal, the skin and skeleton of a Florida crocodile, a collection of specimens from the Philippine Islands, a collection of primates from Borneo, and a pair of musk ox specimens, male and female.²⁰ All of these purchases were eventually made.²¹

Elliot was especially anxious to acquire a number of specimens of African mammals that were being offered for sale by Rowland Ward of London. “The [...] specimens are all desirable,” Elliot explained to Skiff. There were twenty-five specimens in all and the total price asked for them was “about \$1350, an average of fifty-six dollars apiece, which I consider for such specimens a rather low figure.” With the exception of two goats, the specimens were “not mounted, but in skin only, prepared to be mounted.” Elliot considered this a decided advantage, however, as he preferred that “such important pieces should be mounted in the Museum under my supervision.” Elliot regretfully declined to recommend the purchase of a rare rhinoceros, however, explaining:

“The amount asked for the White Rhinoceros, while I do not consider that it is by any means

19. Skiff to Higinbotham, 29 January 1895, FMA.

20. Letters, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 6 and 8 October, 22 December 1894, 8 and 21 January, 26 February 1895, FMA.

21. He also requested the purchase of numerous zoological reference books for the museum library. “A workman, you know, however expert, can do nothing without tools,” he justified to Skiff (Elliot to Skiff, 16 and 20 October 1894, FMA. The quotation comes from the 20 October letter). Elliot later requested a lump sum of \$1,000 to be used for the purchase of zoology books, preferring to use his own judgement for these purchases, rather than going through the executive committee (see letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 7 January 1895, FMA).

CABINETS & MUSÉUMS

22. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 24 December 1894, FMA. Ward had asked \$2,000 for the skin of the rhinoceros (see Elliot to Allen, 14 January 1895, FMA).

23. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 25 October 1894, FMA.

24. For more on Baker's service to the museum, see Brinkman (2018).

25. Letter, G. Baur to F. J. V. Skiff, 23 June 1894, FMA. There is no direct evidence of Cory's involvement in this dispute, yet a complaint from Cory seems to be the most likely cause.

*more than it is worth, & I regret to lose the opportunity of acquiring for the Museum a specimen of an animal so nearly extinct as this, yet in view of the fact that the Department of Zoology over which I have the honor to preside, is, in all of its Divisions, in need practically of everything [...] I cannot at the present time advise that so much money be expended for one specimen, no matter how great an acquisition it might be to the collection of Mammals.”*²²

Meanwhile, there was also a great deal of work to be done to raise the standard of the museum's zoological exhibits. Elliot preferred to have a direct hand in this important work: “*I would ask that the rooms be left as they are until my return,*” Elliot wrote to Skiff from New York, “*so that I could have some personal supervision in the matter & decide which rooms certain of my Departments should be located, in order to display the collection to the best advantage.*”²³

In fact, the first major revisions to the zoological exhibits had already begun under the watch of Frank C. Baker, who had served as temporary curator of zoology from March until his resignation in June 1894.²⁴ The museum had made arrangements for Professor Georg Baur, of the University of Chicago, to display for one year a large collection of animals harvested from the Galapagos Islands in 1891. These included many characteristic, endemic species, including gigantic land tortoises, huge marine and land iguanas, a small bat and a small rodent and an assortment of marine invertebrates. Best of all was a large collection of birds, sorted by island, showing a range of natural variation. Among these was the peculiar equatorial penguin, *Spheniscus mediculus*. All of these specimens were carefully arranged in six cases in a single small room, Hall 19 (see Fig. 4), on opening day (Anonymous, 1894a: 119-120). Less than three weeks later, however, the professor was asked to remove his collection from the building because it had “*begun to smell so badly.*” Baur agreed to remove the collection, but not before pointing out in a letter to Skiff that it was the room itself that stank, and not his specimens. He suspected an ulterior motive, and he was almost certainly right. Likely the pressure for additional exhibit space, in general, and possibly a complaint from Cory, who was no doubt bothered by the idea of another scientist exhibiting birds at the Field Columbian Museum, were the real rea-

sons Hall 19 was emptied of its contents and later used to expand the mammal exhibits.²⁵

A second major revision that apparently began after Elliot's arrival was the complete de-installation of Halls 22 and 23 (see Fig. 4). Hall 22 had originally been intended for ichthyology and herpetology. On opening day, however, it was host to what was called the Section of Animal Industries, and exhibited a number of collections obtained from the World's Columbian Exposition. Chief among these was a “*valuable collection of tanned skins and leathers,*” an “*extensive collection of footwear,*” an “*interesting collection of leather articles from Jerusalem,*” etc. In a nod to Chicago's meat-packing industry, there were also two models of “typical” Chicago slaughterhouses, showing the modern methods of killing, processing and packing both cattle and hogs. Hall 23 was meant originally to display the museum's osteological collections. Instead, on opening day, it harbored the Section of Fishery Industries, including models of whaling ships, examples of scrimshaw, sperm whale teeth, walrus tusks and narwhal horns. In the center of the room was an original whale boat from the bark “*Progress,*” fitted out for service, complete with life-sized models of six sailors (Anonymous, 1894b: 170-174). Over the course of 1895, these halls were emptied of their contents and made ready to exhibit skeletons, fishes and reptiles as these collections gradually grew in size, and as they were crowded out of Hall 20 – the Hall of Vertebrate Zoology (Fig. 6), by the steady growth in mammal specimens.

Finally, Elliot recognized that his department would need considerable space for expansion in the coming years, and he had his eye on the roomy West Court. Some additional space could be found by simply re-arranging the objects already displayed there. Elliot gained more significant ground, though, when he recommended the removal to storage of the museum's enormous, sixteen-foot-high model of the Siberian mammoth (Fig. 7). According to Elliot, the mammoth model had become, by the summer of 1895, a

“breeding place for countless moths, which feed upon the paste used in the construction of this historically incorrect specimen, and will speedily make it a menace to all exhibits in the Museum which are liable to attacks from these destructive insects. [...] [I]n view of the danger incurred



Fig. 6. Hall 20 – Vertebrate Zoology, ca. early 1894. This photograph shows the typical style of zoological display used on opening day, 2 June 1894. Courtesy, The Field Museum. CSZ8218.

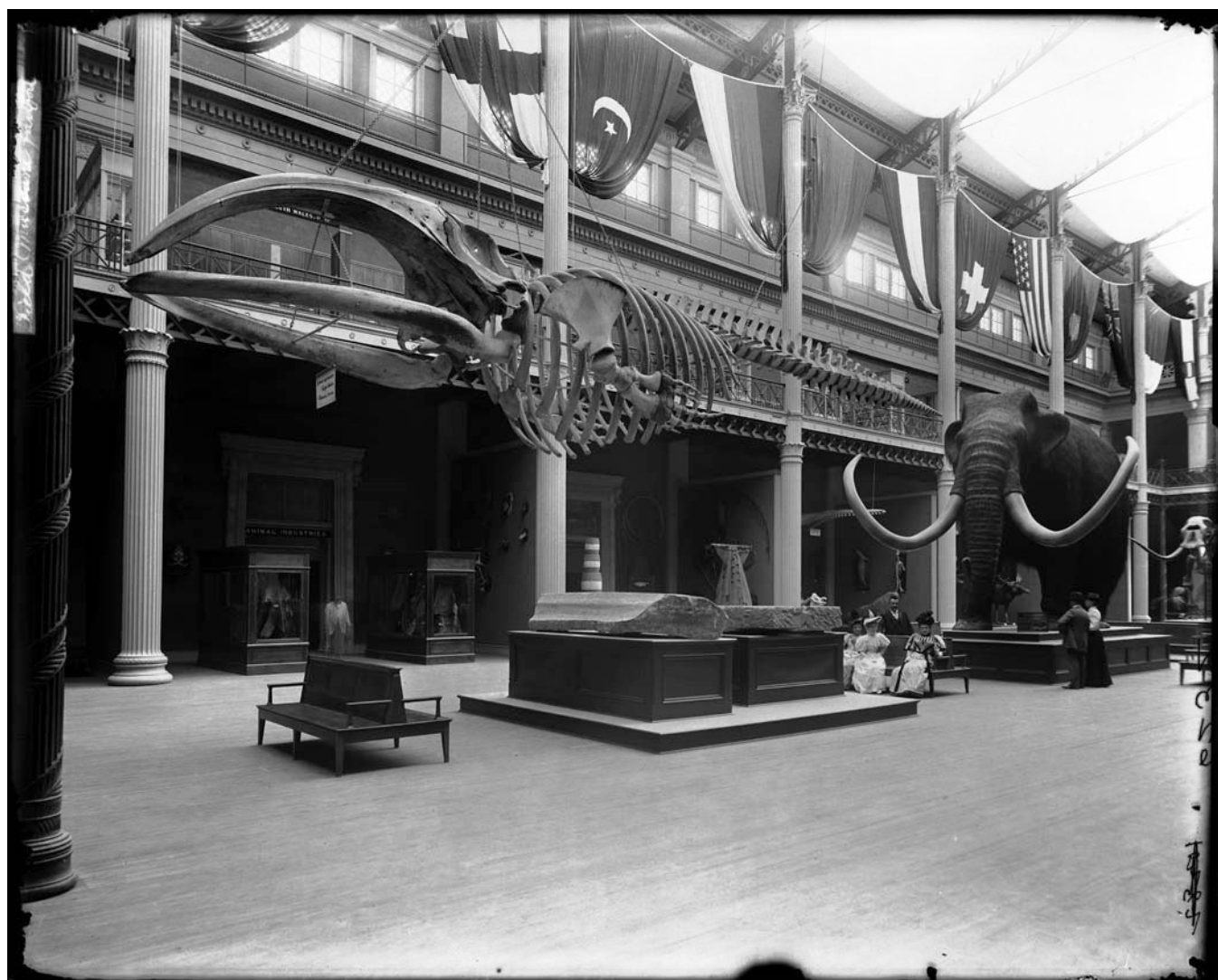


Fig. 7. The West Court, ca. 1894. Many oversized specimens were exhibited here, including the moth-infested model of the Siberian mammoth. After 1896, this was the space into which the Zoology Department expanded. Courtesy, The Field Museum. CSGEO6232.

CABINETS & MUSÉUMS

26. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 20 June 1895, FMA.

27. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 26 December 1894, FMA.

28. Elliot to Chapman, 9 April 1895, ODLA, AMNH.

29. Akeley, more often than not, self-identified as a sculptor or artist rather than as a taxidermist. See Andrei (forthcoming) on Akeley's fusion of art and science.

30. For more on Ward's Natural Science Establishment, see Kohlstedt (1980).

*from its presence, & its small value as [a] true representation of the Mammoth, I would advise its removal from the building.”*²⁶

Skiff tried to sell the specimen back to Ward's Natural Science Establishment, from whence it had come. Ward would not take the model back, however, so it was placed in storage in the museum's warehouse. The space gained in the West Court would eventually be used to exhibit large mammal groups (see Brinkman forthcoming).

Elliot was seldom idle. He did a complete inventory of the collections, comparing the specimens present against a series of collection catalogs.²⁷ In December 1894, he and his assistant curator identified an alleged fossil hominid skull found by a policeman in a drainage canal as a glacial curious boulder, thus shattering the policeman's “*dream of antiquity and cash*” (Anonymous, 1894c). He did preliminary, comparative work on the most interesting of the incoming specimens. In the spring, he gave a series of well-attended popular lectures at the museum on zoological and paleontological topics (Field Columbian Museum, 1896; Brinkman, 2000: 91). He agreed to give a course of zoology lectures at the University of Chicago in the fall.²⁸ And he supervised the work on the department, in general. Busy though he was, he could not have been happy with the relatively slow pace of activity in his department in 1895.

Enter Carl E. Akeley

Perhaps the one most promising incident of that otherwise very discouraging year was the arrival at the Field Columbian Museum of Carl E. Akeley, taxidermist.²⁹ Akeley was born on 19 May 1864 in rural Clarendon, New York, and grew up on a fifty-eight-acre farm. He hated school and had limited formal education. But he loved the outdoors and its animal life. Awed by a visit to see a free exhibit of stuffed and mounted animals in nearby Rochester, New York, Akeley taught himself the rudiments of taxidermy with the help of a how-to book. Later, he honed his skills under the tutelage of David Bruce, the artist responsible for the captivating Rochester exhibit. He learned a great deal from Bruce and gained much in confidence. He even had business cards printed proclaiming that he did “*artistic taxidermy in all its branches*.” After only a few months, Bruce, im-

pressed with the younger man's natural ability, convinced Akeley to apply for a position at Ward's Natural Science Establishment in Rochester (Bodry-Sanders, 1998 [1991]: 2-14).³⁰

Many years later, Akeley remembered that he was nervous and scared when he arrived at Ward's. At the gate, a sign was posted reading: “*This is not a museum but a working establishment, where all are very busy.*” This would seem to bode well for a hard worker like Akeley, but the sign made him feel unwelcome. He was admitted to see the proprietor, Professor Henry A. Ward, a “*very busy, very brusque, and very fierce man.*” Akeley recalled that he had never had “*a worse moment than when this little man snapped out ‘What do you want?’*” (quoted in Bodry-Sanders, 1998: 15-16). Akeley sheepishly handed the angry man his business card, and Ward hired him on the spot. Ward's was a promising fit for the young Akeley. A booming commercial outfit that supplied prepared animal specimens of all kinds to American colleges, museums and private cabinets, Ward's would seem to have been the perfect place to practice taxidermy and learn the latest and best techniques. Akeley apprenticed himself to William Critchley, “*who had attained the highest proficiency in the taxidermic methods of his day*” (Bodry-Sanders, 1998: 18-19). Critchley became an important friend and ally. But Akeley quickly grew dissatisfied with the factory-like methods employed at Ward's. The “*upholsterer's*” method of mounting animals, for example, was to sew the skin up like a pillow, stuff it with straw or excelsior, and then pull the skin in with needle and thread to shape the animal's body. This produced unlife-like results. Akeley experimented with new methods on Ward's specimens on his own time with some success. But after four frustrating years, he decided to move on.

In 1886, he moved to the Milwaukee Public Museum in Milwaukee, Wisconsin, at the invitation of his close friend and former Ward's colleague, William Morton Wheeler. There he worked on a contract basis, later succeeding to full-time taxidermist. He stayed in Milwaukee for six productive years. He worked in his own studio now, and was free to develop pioneering and inventive taxidermy techniques, including life-like plaster manikins on which to mount animal skins. His work in Milwaukee involved (mostly) animals collected locally in Wisconsin. The pinnacle of this work was his now-famous

muskrat habitat diorama – one of the first of its kind in America – completed in 1890. He left the Milwaukee Public Museum in 1892 and set up a private studio in DeKalb, Illinois, where he did taxidermy work on a contract basis. His most important commission during this period was a series of three mustangs he mounted for anthropologist William Henry Holmes for the Smithsonian Institution's exhibit at the World's Columbian Exposition. Akeley's horses were magnificently done, and they made a lasting impression on the museum world (Bodry-Sanders, 1998).

By 1895, despite his artistic successes, Akeley's business was failing, and his private investors were getting restless. He was working feverishly on a revolutionary habitat diorama of Virginia deer that he hoped to debut – and to sell – at another world's fair in Paris. But this speculative and costly venture was far from finished. To make ends meet, he was reduced to refurbishing fur coats. Meanwhile, his friend Wheeler managed to convince Director William Henry Flower of the British Museum to offer Akeley a position as taxidermist. With no other viable options, Akeley accepted. On his way to New York City, he stopped to transfer to another train at Chicago. There, he made a fateful visit to the Field Columbian Museum. According to one account, Akeley's reputation as a taxidermist of the highest order preceded him. When he arrived at the museum, he was ushered through the zoological exhibit halls by an enthusiastic guide, D. G. Elliot, who explained his grand plans for the new museum. During the course of this tour, Elliot managed to convince Akeley to move to Chicago to do taxidermy at the Field Columbian Museum on a contract basis (Bodry-Sanders, 1998).

Akeley began working on mounted animals for the Chicago museum as early as May 1895 (Hough, 1895: 369), probably earlier. Exactly how Akeley became associated with the museum is not well-known. It seems likely that W. H. Holmes, who had commissioned Akeley's mounted horses for the World's Columbian Exposition, and who was now curator of the Department of Anthropology at the Field Columbian Museum, must have played some part in bringing Akeley to Chicago.

In any case, Akeley worked first on the accumulated skins of large mammals that Elliot had purchased over the course of the year. This included an assortment of orangutans and pro-

boscis monkeys from Borneo, a group of musk-ox, and especially a series of antelopes from Africa. At least one of these, a water-buck skin, was spoiled and failed in the mounting. However, the seller, Rowland Ward, accepted responsibility for the specimen, and he substituted the skin of a slightly more expensive white-tailed gnu, sending a bill for the difference. Elliot was pleased with the exchange, writing: "*As this animal is now extinct & the probability of our getting a specimen in the future not very good, I do not think the small advance in price for a better specimen should prevent us from securing this one.*" Elliot earmarked this specimen especially for Akeley, whose superlative skills as a taxidermist he already recognized, writing: "*I would prefer to have the skin for Akeley to mount, but do not think it wise to order it over, lest there should be a failure in softening it & the risk of success be ours.*"³¹ Elliot was delighted with Akeley's results. In a letter to a colleague, Frank M. Chapman, he boasted: "*I got a string of Antelope into the cases on Saturday from the Taxidermist, & they drew crowds yesterday. As specimens they are not to be beaten anywhere.*"³²

The type of work that Akeley was soon doing at the Field Columbian Museum was revolutionary. Rather than mounting a taxonomic series of specimens in stiff, lifeless rows in glass cases, Akeley – together with colleagues in rival museums – was developing a new, synoptic style of zoological exhibition. The habitat group, as it came to be called (and, later, the diorama), was a single exhibit case – often a large one – populated with a selection of realistically mounted animals in life-like, natural poses together with authentic habitats and backdrops. The idea was to re-create nature in urban museums as realistically as possible. This new style of zoological exhibition was very popular with the public. But it was also time-consuming, labor-intensive and expensive to build (Fig. 8).³³

Much of this work was done at a new warehouse and workshop space at the corner of 56th Street and Jefferson Avenue. The museum purchased this building in 1895 in order to provide much-needed additional space for storage. A second critical need was to find a space apart from the main building for some of the more noxious and messy museum functions, including carpentry, modeling and plaster work, and especially taxidermy, "*three kinds of labor which could not be permitted within the Museum*

31. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 31 July 1895, FMA. See also letter, D. G. Elliot to O. P. Hay, 14 July 1895, FMA.

32. Letter, D. G. Elliot to F. M. Chapman, 23 December 1895, Ornithology Departmental Library & Archives (hereafter, ODLA), AMNH.

33. On the history of habitat groups and dioramas in museums, see Wonders (1993) and Rader & Cain (2014).



Fig. 8. This orangutan exhibit was among the first habitat groups that Akeley completed at the Field Columbian Museum. Courtesy, The Field Museum. CSZ6235.

34. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 9 October 1895, FMA.

building as at present arranged" (Field Columbian Museum, 1895: 20).

By October 1895, the modest appropriation that Elliot had received to cover the cost of Akeley's contract work in taxidermy was quickly drying up. He wrote an urgent letter to bring this matter to Skiff's attention:

"I desire to call your attention to a portion of the Department under my charge, and which is of so important a character that perhaps the Executive Committee at their next meeting, may take it into series consideration. I refer to the Taxidermic branch. As you are aware I have engaged now for some months E. C. Akeley [sic], to mount the Antelope skins purchased early in the winter, and the work that he has accomplished

*and that which I have laid out for him to do, will exhaust the appropriation made by the Executive Committee last December for this purpose."*³⁴

Elliot was deeply impressed with Akeley's work, and he did not want to lose his valuable service:

"Mr. Akeley's work is equal to the best I have ever seen in any land, and it is rare to find a man that can do nearly as well. He came to me lately to learn if I was satisfied with his work, & what were the prospects for the future, as it was necessary for him to make other arrangements if he was not needed on the completion of the work in hand. I consider it would be a misfortune for the Museum to lose his services, and

therefore [...] spoke to the President, who directed me to ascertain how much Mr. Akeley would ask per year for his services. This I did, and was informed that he would accept \$2500. This I consider a fair remuneration, for there are not a half dozen men in the United States, perhaps not three, able to equal his work. There is a great deal for him to do, much bad work to do over when possible, beside the new now on hand, & that I hope to acquire by new material. A Taxidermist Department is a necessary adjunct to that of Zoology, as there is always something to be done, and no method is so expensive as having the work done by the piece.”³⁵

When the executive committee next met, they agreed to offer Akeley a position as taxidermist at the rate of only \$2,000 per year, and to engage him by the month only. Akeley reluctantly accepted the lower salary, but he objected to the lack of job security, feeling strongly that his position was “of a character that entitles him to the terms made with the Curators and Assistant Curators of the Institution.” Skiff, concerned that Akeley would not accept the contract under the terms offered, wrote to Harlow N. Higinbotham, chair of the executive committee, to plead Akeley’s case. “I feel that we are very fortunate in securing Mr. Akeley’s services at the price stated,” Skiff wrote.

“He is a superior workman. [...] He feels that he should receive a higher salary than he has concluded to accept, and only does so because he is interested in the Institution and desires to live in the West, and believes that at the end of the year, his work will commend to him an increase in salary, which I do not doubt will be the case. [...] [W]e would not be able to obtain as good a man for the sum he has now agreed to accept.”³⁶

It is not known precisely what adjustments the executive committee made regarding the contract, but Akeley did agree to stay with the Field Columbian Museum.

The winter of Elliot’s discontent

1895 had been a lean and disappointing year at the museum for Elliot. He disliked Chicago and its pretensions as a cultured center like his beloved New York. He wrote a letter to Allen, asking him to send a copy of a publication he needed for work, complaining: “there is not a copy of this Journal in this highly cultured & only Metropolis.” He was content with his Hyde

Park neighborhood, he wrote, but largely because it was “so far removed [...] from the soot & general nastiness of the town itself.”³⁷ Even the city’s tobacco stocks were unsatisfactory: “since I have been practically compelled to smoke ‘domestics’ since my arrival in Chicago,” he wrote in a note to Skiff enclosed with a box of cigars, “I take a kind of fiendish pleasure in causing another fellow to suffer likewise.”³⁸ Perhaps the best indicator of Elliot’s dislike for Chicago was his rampant absenteeism that first year. He worked for several weeks in New York in April and early May. He took a family vacation of more than two months from early July through sometime in September. And he spent several weeks attending a meeting in Washington, DC and working at the American Museum in November and early December.³⁹

Elliot was not entirely happy with his circumstances at the museum, either. The lack of resources to pursue science, and the cumbersome and time-consuming way of doing business at the Field Columbian Museum were the most vexing problems. He had established a good relationship with Director Skiff, addressing him in personal letters as “my dear Skiff,” and calling him “my friend.” In fact, he spent so much time conferring with the director that they both began referring to the extra seat in Skiff’s office as “Elliot’s chair.”⁴⁰ Yet he also found the “ceremonious” requirements of their more formal relationship tiresome.⁴¹ His relationship with Cory was more difficult. Though they had known each other for many years, and had even been friendly, in Chicago – even though Cory was absent more often than not – they became rivals. Cory had privileged access to several of the museum’s founders, including Vice President Martin A. Ryerson – Cory’s childhood friend and Harvard roommate – and President Edward E. Ayer, and he worked these channels constantly to defend his ornithological department from what he saw as Elliot’s incursions. Elliot must have known about Cory’s territorial behavior from all the complaints he had to field from Skiff: complaints about Elliot’s title, and the name of his department; complaints about control of the bird skeletons in the osteological hall; complaints about the placement of the ornithology library (for details, see Brinkman, 2018). And Elliot still objected strongly to what he saw as the arbitrary separation of ornithology from his own department, especially as he self-identified prima-

35. Elliot to Skiff, 9 October 1895, FMA.

36. Letter, F. J. V. Skiff to H. N. Higinbotham, 19 November 1895, FMA.

37. Letter, D. G. Elliot to J. A. Allen, 9 May 1895, MDLA, AMNH.

38. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, n. d., FMA.

39. See letters, Elliot to Allen, 9 May 1895, MDLA, AMNH; F. J. V. Skiff to E. E. Ayer, 5 July 1895, FMA; and D. G. Elliot to F. M. Chapman, 28 October 1895, ODLA, AMNH.

40. Letter, D. G. Elliot to F. J. V. Skiff, 30 July 1896, FMA.

41. Elliot to Skiff, 19 July 1895, FMA.

rily as an ornithologist.

Moreover, it seems that Elliot did not take Cory very seriously as a practicing scientist. Late in 1895, Elliot published a popular reference book on North American shore birds (Elliot, 1895). Cory was miffed, writing to Elliot that had he known about the book, he would have hesitated to publish his own work, which was coming out soon and apparently covered some of the same ground. Elliot was incredulous. *"What is [Cory] going to astonish us with?"* Elliot asked Allen in a letter. *"Have you heard?"* In April, Cory had a brush with death while hunting birds in Florida. Elliot was blasé and even a little mocking in relating this news to their mutual friend Frank M. Chapman. *"Cory came near being killed by a panther,"* he wrote,

*"which had been tired & which he tried to photograph. The beast did not want to sit & sprang at him, knocking the old man down, bit & scratched his face, shoulder & arms & would have killed him, had not the hunter with him shot it through the heart. I suppose what is left of the wreck will be coming this way before long. [...] Mighty hunter!!"*⁴²

Elliot could also be fussy about his physical surroundings, and the Field Columbian Museum's building, the former Fine Arts Palace, gave him fits of displeasure. He had been very comfortable at New York's American Museum of Natural History, *"a building,"* he wrote to Skiff, *"with whatever defects it may possess, [that] is in my judgement the best and most excellent devised for the purpose intended of all those erected for a similar purpose in the world."*⁴³ The Fine Arts Palace, by comparison, left much to be desired. It was plagued by cracked and leaking skylights, falling plaster, mysterious and unpleasant odors, rodents and – worst of all for Elliot – a new steam heating system that was utterly inadequate to Chicago's notorious winter weather. Elliot complained about the lack of heat in the museum frequently, but especially when he was away from the city. *"I thought of you all hugging the radiators during the late blizzard,"* he wrote to a museum colleague. *"Expect to arrive next week about Wednesday & begin to hug myself."*⁴⁴

When the one-year anniversary of his employment approached, Elliot began to grumble about leaving the museum. What apparently set Elliot off was that he somehow got wind

that the museum intended to adjust his salary down to \$3,500/year. Elliot had declined to accept that salary when the job was first offered to him the previous summer at Cory's Great Island estate, so Skiff and Cory then conspired to offer him an extra \$500. Apparently, they did not make it clear to Elliot that this was meant to apply to the first year only, to cover his moving expenses. One year later, the museum wanted to set the record straight on Elliot's \$500 bonus. Ryerson asked Cory to send a letter to Ayer providing his best recollection of the negotiations with Elliot. *"I certainly understood it to mean for the expenses of moving to Chicago and to apply to the first year only but it was not stated that it should be for one year, no [r] was it stated that it should be for more than one year,"* Cory recalled, unhelpfully. The idea, he explained further, was to get Elliot to agree to accept the job on a trial basis and *"see how he [...] liked the place and how the Museum authorities like him."* Cory was certain that Skiff understood the arrangements exactly as he did and insisted that no business was done after the director left.⁴⁵ But, whatever had happened at the negotiation, Elliot wanted his salary to remain at \$4,000/year.

Skiff genuinely feared that Elliot would leave. In fact, one of the reasons he was so anxious to retain Akeley's services was his concern that *"if there is to be a change in the head of the Department of Zoology, [Akeley] will be very valuable to the Museum."*⁴⁶ Later, in a letter to Cory, Skiff once again addressed the ornithologist's repeated complaints about Elliot referring to himself as the curator of zoology. He reminded Cory that in its official publications, the museum consistently maintained the distinction between the two departments. (This was not, strictly speaking, entirely true.) He then asked Cory to be patient a little longer, writing: *"I apprehend that this and other matters pertaining to the Department of Zoology, except Ornithology, will have determinative action within a very short period."*⁴⁷ In other words, Skiff expected Elliot to jump ship.

The museum, however, was finally poised to institute its long-planned program of expansion, and members of the executive committee, who were more than satisfied with Elliot's job performance, were eager for the curator to remain at his post. *"We are much the weakest in Natural History,"* Ayer remarked in a mid-

42. Letter, D. G. Elliot to F. M. Chapman, 9 April 1895, ODLA, AMNH.

43. Elliot to Skiff, 18 December 1894, FMA.

44. Letter, D. G. Elliot to D. C. Davies, 4 December 1895, FMA. For additional details on the museum's troubled occupation of the Fine Arts Palace, see Kohlstedt & Brinkman (2004: 23-25).

45. Cory to Ayer, 8 November 1895, FMA.

46. Skiff to Higinbotham, 19 November 1895, FMA.

47. Skiff to Cory, 19 November 1895, FMA.

December 1895 letter. “[We] are anxious to extend in that direction as fast as it may be found possible.”⁴⁸ Had Elliot decided to leave the museum, it would have upset the executive committee’s grand plans for speedy zoological expansion. Therefore, on 13 December, Ayer and Higinbotham sent Elliot a letter – now lost – outlining the terms of the museum’s new offer. They did not raise Elliot’s salary, but they did offer him something that compelled him to stay.⁴⁹ The obvious conclusion is that the museum gave Elliot to understand that the trickle of financial resources for his department would begin to flow more abundantly in the new year.

Conclusion

The early history of zoology at the Field Columbian Museum is a story of frustration, struggle and unexpected expenses. The museum was founded in 1893 by ambitious Chicago philanthropists who had the idea of creating a world-class institution in their city virtually overnight. Founders learned two important lessons in the first years of the museum’s existence. First, building and operating a museum of the scope and size that founders first imagined would be enormously expensive. Second, creating a reputable and useful scientific institution would take more than money – it would also require time and talent. In the zoological departments, the museum managed to acquire a good staff of curators, taxidermists and assistants. The museum struggled to retain this staff, however, when their expectations were not immediately met. The museum likewise did well to purchase – at great cost – the nucleus of its exhibit and research collections in zoology within its first few months of existence. However, the new curators soon made it abundantly clear that these collections were only the beginning, and a somewhat feeble beginning, at that. Curators explained that further purchases and expeditions were in order to grow these collections. Finally, the museum managed to open with a fairly credible series of zoological exhibits. However, the style of zoological exhibition was changing rapidly in the 1890s, and the Field Columbian Museum found itself at the cutting edge of this change. The new style of habitat groups, while popular with the public, were also enormously expensive to build.

Bibliography

ANDREI M. A., forthcoming. *Nature’s mirror: how taxidermists shaped America’s natural history museums and saved endangered species*. Chicago and London: University of Chicago Press.

ANONYMOUS, 1894a. *Guide to the Field Columbian Museum with diagrams and descriptions*. 1st edition. Chicago: The Field Columbian Museum.

ANONYMOUS, 1894b. *Guide to the Field Columbian Museum with diagrams and descriptions*. 2nd edition. Chicago: The Field Columbian Museum.

ANONYMOUS, 1894c. *Skull or no skull*. Chicago Daily, 29 December 1894.

BARROW M. V., 2000. The specimen dealer: entrepreneurial natural history in America’s Gilded Age. *Journal of the History of Biology*, 33 (3): 493-534.

BODRY-SANDERS P., 1998. *African obsession: the life and legacy of Carl Akeley*. Revised second edition. Jacksonville: Batax Museum Publishing.

BRINKMAN P. D., 2000. Establishing vertebrate paleontology at Chicago’s Field Columbian Museum, 1893-1898. *Archives of Natural History*, 27(1): 81-114.

BRINKMAN P. D., 2009. Frederic Ward Putnam, Chicago’s cultural philanthropists, and the founding of the Field Museum. *Museum History Journal*, 2(1): 73-100.

BRINKMAN P. D., 2010. *The second Jurassic dinosaur rush: museums and paleontology in America at the turn of the twentieth century*. Chicago and London: University of Chicago Press.

BRINKMAN P. D., 2018. Valuable so far as it goes: establishing zoology at Chicago’s Field Columbian Museum, 1893-1894. *Journal of the History of Collections*.

BRINKMAN P. D., forthcoming. *The Mecca for all naturalists*. Chicago and London: University of Chicago Press.

ELLIOT D. G., 1895. *North American shore birds; a history of the snipes, sandpipers, plovers and their allies, inhabiting the beaches and marshes of the Atlantic and Pacific coasts, the prairies and the shores of the inland lakes and rivers of the North American continent*. New York: Francis P. Harper.

48. Letter, E. E. Ayer to C. M. Higginson, [ca. 11 December 1895], FMA.

49. See letter, D. G. Elliot to E. E. Ayer and H. N. Higinbotham, 18 December 1895, FMA.

FIELD COLUMBIAN MUSEUM, 1895. Annual report of the Director to the Board of Trustees for the year 1894-1895. *Publications of the Field Columbian Museum, Report Series*, 1(1). Chicago: Field Columbian Museum.

FIELD COLUMBIAN MUSEUM, 1896. Annual report of the Director to the Board of Trustees for the year 1895-1896. *Publications of the Field Columbian Museum, Report Series*, 1(2). Chicago: Field Columbian Museum.

HOUGH E., 1895. Chicago and the West. *Field and Stream*, 44: 369.

JACKSON C. E., 2018. The Ward family of taxidermists. *Archives of Natural History*, 45(1): 1-13.

KOHLSTEDT S. G., 1980. Henry A. Ward: the merchant naturalist and American museum development. *Journal for the Society for the Biblio-*

graphy of Natural History, 9(4): 647-661.

KOHLSTEDT S. G. & BRINKMAN P. D., 2004. Framing nature: reflections on the formative years of natural history museum development in the United States. *Proceedings of the California Academy of Sciences*, 55(supplement 1): 7-33.

TROELSTRA A. S., 2016. *Bibliography of natural history travel narratives*. Zeist, The Netherlands: KNNV Publishing.

RADER K. A. & CAIN V. E. M., 2014. *Life on display: revolutionizing U. S. museums of science & natural history in the twentieth century*. Chicago and London: University of Chicago Press.

WONDERS K., 1993. Habitat dioramas: illusions of wilderness in museums of natural history. *Acta Universitatis Upsaliensis, Figura Nova Series*, 25.

De la collecte à l'usage : Les artefacts du cabinet de l'Académie de Lausanne au 18^e siècle

From collection to use: The artefacts of the cabinet of the Academy of Lausanne in the 18th century

CLAIRE BRIZON*

*Institut für Kunstgeschichte Hodlerstrasse 8 3011 Bern - claire.brizon@ikg.unibe.ch

Citation : Brizon C., 2018. De la collecte à l'usage: Les artefacts du cabinet de l'Académie de Lausanne au 18^e siècle. *Colligo*, 1(1) : 57-67. <https://perma.cc/P5LG-KZS3>

MOTS-CLÉS

Académie - cabinet - artefacts - histoire des collections - inventaire des collections - armée - protestantisme - empirisme - pédagogie - éducation - Lausanne - Genève - Suisse - Alexandre César Chavannes

KEY-WORDS

Academy - artefacts - history of collections - inventory of collections - army - Protestantism - empiricism - pedagogy - education - Lausanne - Geneva - Switzerland - Alexandre César Chavannes

Résumé : L'étude des artefacts du cabinet de l'Académie de Lausanne et des archives s'y référant apporte un regard complémentaire sur la question actuelle de la Suisse coloniale et sur une pédagogie propre au protestantisme. La présence d'artefacts non-européens sur le territoire suisse montre en effet l'implication de certains acteurs, notamment militaires dans l'expansion coloniale au 18^e siècle. Enfin, l'exposition de ces artefacts n'a pas pour seul but le plaisir de regarder de belles choses étrangères et curieuses, mais bien de servir d'instrument pédagogique dans le projet d'éducation intellectuelle que met sur pied Alexandre César Chavannes dans son essai.

Summary : The study of the artefacts of the cabinet of the Lausanne Academy and the related archives provides a complementary view of the current question of colonial Switzerland and a pedagogy specific to Protestantism. The presence of non-European artefacts on Swiss territory indeed shows the involvement of certain actors, notably the military in the colonial expansion during the 18th century. Finally, the exhibition of these artifacts is not only for the pleasure of looking at strange and curious things, but also to serve as a teaching tool in the intellectual education project that Alexandre César Chavannes sets out in his essay.

Introduction

En 2003, à Bâle, l'Association des historiens et des historiennes de l'art tenait un colloque intitulé : « Collections et pratiques de la collection en Suisse au 18^e siècle ». En introduction des actes du colloque (Schubiger *et al.*, 2007), Benno Schubiger, membre du comité de la Société suisse pour l'étude du XVIII^e siècle (SSEDS), questionne « l'acte de collectionner » et invite les universitaires et les conservateurs à écrire l'histoire de cette pratique en Suisse au 18^e siècle. C'est dans cette réflexion que je souhaite inscrire ma thèse de doctorat, entreprise à l'université de Berne dans le cadre d'un projet portant sur l'exotisme en Suisse au siècle

des Lumières¹. Les artefacts retrouvés dans les réserves des musées sont des fragments, des traces, toujours lacunaires d'une histoire qui reste à écrire. Cependant, ces objets, croisés au prisme des images, mais aussi des sources écrites, des inventaires et des ouvrages théoriques, représentent un important corpus pour écrire cette histoire qui vient affiner et enrichir ce que l'on sait déjà d'un collectionneur, d'une ville, ou même plus largement d'une politique d'expansion territoriale ou d'une économie internationale.

La collection du cabinet de l'Académie de Lausanne formera le cas d'étude principal de cet article. Cet ensemble, constitué dans le dernier

1. Ce programme, intitulé « Building the Exotic » et financé par le fonds national suisse de la recherche scientifique, est dirigé par Prof. Noémie Etienne, assistée de Dr. Chonja Lee, Dr. Sara Petrella et MA Claire Brizon. Pour plus d'information sur le programme : <http://theexotic.ch/>.

2. Chavannes A. C., 1779. Livre Destiné À Tenir En Note Tout Ce Que l'Académie de Lausanne Possède Ou Pourra Acquérir Dans La Suite En Fait de Monuments, Antiquités, Médailles Anciennes Ou Modernes, Histoire Naturelle, Pétrifications, Coquillages, Minéraux, Etc. Commencé En Janvier 1779 Par Le Professeur Chavannes, Présent Bibliothécaire. Lausanne, (Musée monétaire cantonal, sans cote).

3. *Idem*

4. Chavannes, Alexandre César, Lettre à Jean II Bernoulli, Lausanne, 16 avril 1774, cote UBB L la 42, Nr. 21. Selon la transcription établie par Lumières. Lausanne (Université de Lausanne), <http://lumières.unil.ch/fiches/trans/885/>, consulté le 15 décembre 2017.

quart du 18^e siècle, est relativement bien documenté grâce au travail d'inventaire initié par Alexandre César Chavannes (1731-1800), pasteur, professeur de théologie et bibliothécaire en charge du cabinet, qui ouvre un livre d'inventaire « *destiné à tenir en note* » tout ce qu'il contient en 1779². Comme j'aimerais le montrer dans cet article, la richesse des sources, aujourd'hui disponibles, rend le cas d'étude du cabinet de l'Académie de Lausanne fascinant : il apporte de nouveaux éclairages, au siècle des Lumières, sur les Suisses à l'étranger mais aussi sur les enjeux d'une pédagogie protestante dans les cantons ayant adopté la Réforme.

L'existence des cabinets en Suisse a été peu discutée par les principaux auteurs du sujet. Von Schlosser (2012), Schnapper (2012), Pomian (1987) et Lugli (1988) se sont concentrés sur les collections françaises, allemandes et italiennes. Or, la Suisse est depuis le 13^e siècle une confédération et non une monarchie comme la France (jusqu'en 1789) ou un Saint-Empire comme l'Allemagne (jusqu'en 1806). Par conséquent, elle n'a pas de collection royale ou de cabinet princier ; les collections sont la propriété de particuliers juristes, herbolistes, médecins, professeurs ou encore des Académies.

En ce qui concerne l'histoire des collections d'artefacts non-européens en Romandie (la partie francophone de la Suisse occidentale), Kaehr (2000) et Buyssens & Dubois (2000) ont réalisé un travail considérable de récolement et de contextualisation des artefacts, respectivement pour les collections du cabinet de Charles de Meuron (1736-1806), aujourd'hui conservées au musée d'ethnographie de Neuchâtel, et pour celles du cabinet de l'Académie de Genève, aujourd'hui conservées au musée d'ethnographie de Genève.

À partir du cas d'étude du cabinet de l'Académie de Lausanne, l'objectif est de comprendre sur quel modèle de classification des collections s'est appuyé Chavannes qui rédige en 1779 cet inventaire inédit³, dans lequel il classe les artefacts selon les règnes en vigueur. De plus, je souhaite montrer comment Chavannes utilise les artefacts dans son projet d'éducation intellectuelle comme support pédagogique.

Abréviations :

ACV - Archives cantonales vaudoises, Chavannes-près-Renens, Suisse

BCU - Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, Suisse

MCAH - Musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne, Suisse

BGE - Bibliothèque de Genève, Suisse

La collecte des artefacts : les Suisses à l'étranger

La richesse de ce livre d'inventaire, conservé au musée monétaire cantonal à Lausanne, permet de mettre en évidence des réseaux de circulation des artefacts depuis des contrées lointaines jusqu'en Suisse. Dans ce manuscrit, source principale d'information, les artefacts sont classés sous quatre parties : *médailleur, règne animal, règne végétal et règne minéral*. Cette classification distingue le cabinet de Lausanne des autres cabinets, Berne et Genève par exemple, qui n'ont pas de livre d'inventaire spécifique, en usage à la même période, les entrées étant répertoriées, de manière non systématique, dans les *Registres des Assemblées de Messieurs les Directeurs de la Bibliothèque*.

Chavannes séjourne à Bâle entre 1759 et 1766 où il côtoie Jean Bernoulli (1710-1790) comme l'atteste une lettre que lui rédige Chavannes⁴, ainsi que Daniel Bernoulli (1700-1782), deux frères mathématiciens et naturalistes bâlois de renom et tous deux professeurs à l'Académie de Bâle. A leur contact, il fréquente les plus prestigieux cabinets de Bâle et consulte les ouvrages de référence en matière de classification et d'agencement de cabinets. Avec cet inventaire, Chavannes met très probablement en pratique les théories de classification dont la plus ancienne semble être celle de Samuel Quiccheberg (1529-1567) (Cf. Desvallées & Mairesse, 2005), intitulée : « *Inscriptiones* », publiée à Munich en 1565. Quiccheberg, médecin d'origine anversoise, établi en Allemagne, appartient au cercle des systématiciens bâlois, dont fait aussi partie Conrad Gesner (Falguières, 1992) ; par conséquent, son ouvrage a dû connaître une large audience auprès des collectionneurs au 16^e, puis au cours des siècles suivants, à Bâle, ainsi que plus largement en Suisse et dans le reste de l'Europe.

En plus d'une classification des artefacts, Chavannes apporte un grand soin à la retranscription de nombreuses informations liées à l'entrée en collection des artefacts : noms des donateurs, voir des collecteurs avec éléments biographiques, provenances géographiques, contexte d'usage. Ces personnes citées par Chavannes et que nous appellerons « agents d'acquisition » sont de profils divers. Certains d'entre eux traversent les océans et les frontières au service d'armées ou de corps diplomatiques étrangers, alors que d'autres restent à Lausanne. Antoine Henri Louis Polier (1741-1795), par exemple, est l'un de ces jeunes Suisses parti à l'étranger. La vie et l'œuvre de Polier ont été étudiées par plusieurs spécialistes (Colas & Richard, 1985 ; Jasanoff, 2007 ; Imbert, 2016) pour ce qui concerne sa collection de manuscrits puis par Imbert (2016) pour ce qui concerne sa collection de peintures miniatures. Pour ma part, je regarderai Polier comme un agent d'acquisition,

d'origine lausannoise, qui fait carrière à l'étranger et dont une partie de la collection est aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne. Surnommé l'Indien, Polier séjourne trente ans en Inde (1758-1788), principalement à Calcutta, Faizabad et Lucknow, où il adopte les codes vestimentaires de l'aristocratie indienne, comme représenté sur une aquarelle d'un artiste inconnu, d'après une toile de son ami le peintre Johan Joseph Zoffany (1733-1810) (**Fig. 1**). Durant son séjour en Inde, d'abord au service de l'East India Company, puis du Vazir de l'Oudh et enfin pour ses propres affaires il se passionne pour les manuscrits et les peintures miniatures indiennes qu'il collectionne abondamment. Il soutient aussi financièrement la création artistique, notamment en patronnant Mehr Cand, artiste indien de renom. En 1788, il rentre en Europe avec sa collection, aujourd'hui dispersée dans plusieurs villes européennes⁵.

5. Pour l'essentiel : au musée Reitberg à Zurich, à la Bibliothèque nationale de France à Paris, au British Museum à Londres, au musée des arts islamiques à Berlin.



Fig. 1. Colonel Antoine-Louis Henri Polier regardant une nautch (danse), d'après une peinture de Johann Zoffany, entre 1786 et 1788, Inde, Uttar Pradesh, Faizabad ou Lucknow, aquarelle sur papier, 25 x 32 cm, legs de Balthasar Reinhart, Musée Rietberg, Zurich, inv. 2005.83.

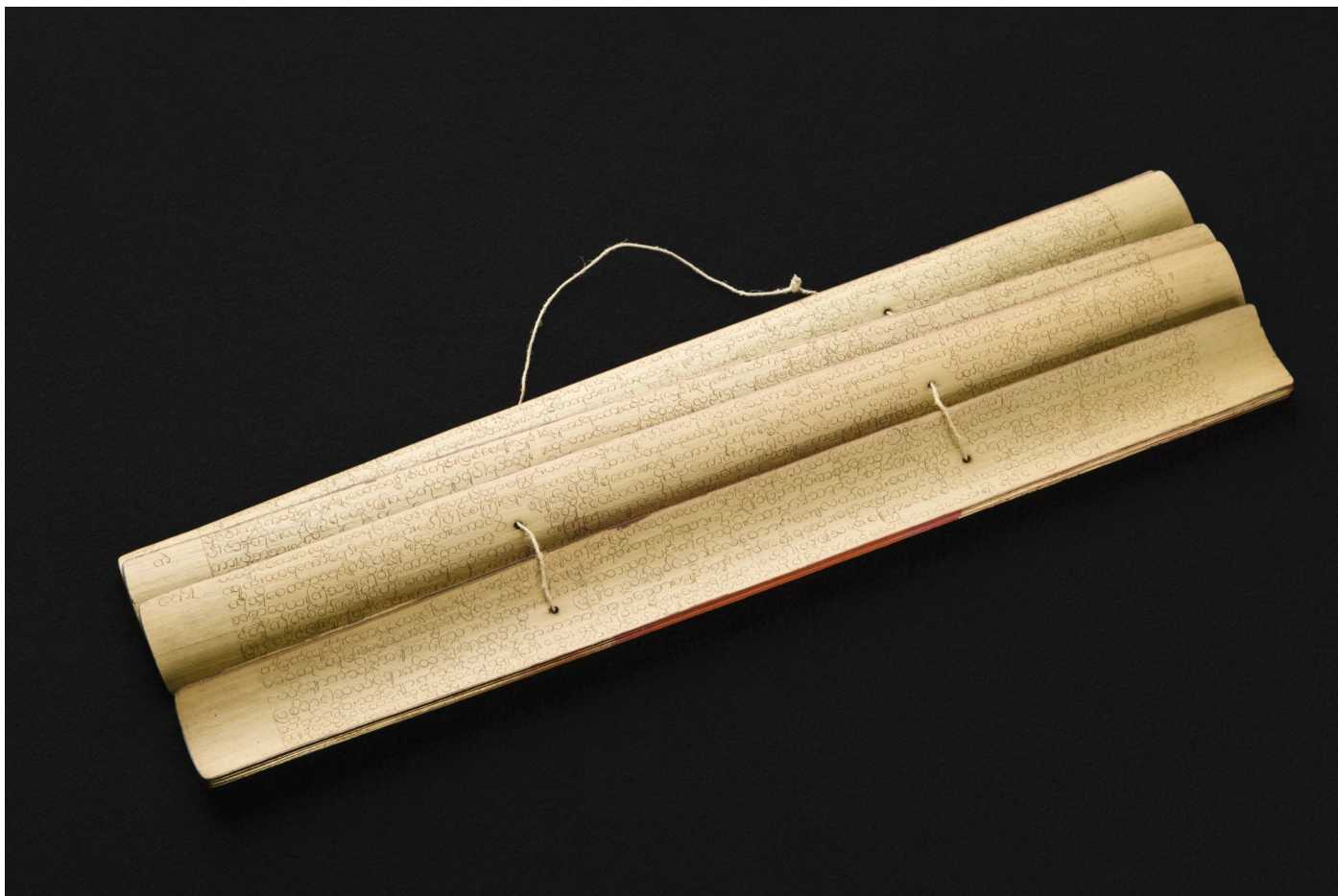


Fig. 2. Auteur inconnu, manuscrit en langue malabare, collection Polier, G 180, Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne.

6. BCU, G180 et G180A, attribués à Polier

7. À titre d'exemple : manuscrits similaires à Halle, Allemagne 17^e siècle et à Neuchâtel, Suisse 18^e siècle.

8. Dellient, J.-C., ca 1818. *Tableau historique du Canton de Vaud en Suisse depuis le commencement de sa population 596 ans avant J.Christ jusqu'à nos jours. Auquel on a joint la description de l'église cathédrale de Lausanne et des environs.* Lausanne, BCU, F1005.

9. Chavannes A. C., 1779, *op. cit.*

10. MCAH, n° d'inventaire IV/E-007, probablement collection Allamand.

La partie de sa collection conservée à la Bibliothèque cantonale et universitaire à Lausanne compte par exemple un manuscrit indien sur feuille de latanier gravé⁶ en excellent état de conservation (Fig. 2). Cette typologie de manuscrits, largement représentée dans les cabinets suisses et européens des 17^e et 18^e siècles⁷, témoigne des relations entretenues à l'international par la Suisse. Nombreux étaient les jeunes Suisses à s'engager dans les armées comme alliés ou comme auxiliaires permanents, dans le cadre de traités d'alliance signés avec l'Empire français et l'Empire néerlandais (Kleyntjens, 1952). Cet engagement leur permettait, à leur retour en Suisse, de prétendre à un meilleur avenir professionnel et d'assurer leur futur, accédant ainsi à des postes de responsables politiques et économiques. De plus, cette présence suisse à l'étranger permet d'inscrire durablement des liens à l'international et ainsi d'établir des activités commerciales.

D'autres agents d'acquisitions, sans traverser les frontières, collectionnent également des artefacts non-européens en Suisse via les réseaux locaux de collectionneurs. Jean-François

Dellient (1750-1821) a laissé un ouvrage manuscrit intitulé : *Tableau historique du Canton de Vaud en Suisse...*⁸, offrant une exceptionnelle vue historique de Lausanne. Une boutique de curiosités, citée par Dellient et nommée «boutique Fritsché» propose à la vente : «une collection curieuse et intéressante de minéraux, de pétrification, de coquilles et de plantes marines. C'est le premier commerce de ce genre qu'il y ait eu à Lausanne». Dellient mentionne également la présence d'un cabinet privé : «Plus près de l'église dans la maison Braithgaut, il y a un tawmack ou assommoir indien, qui a été apporté en Europe par le major américain André Dellient, mort à Lutry en 1792.»

Par conséquent, un actif réseau de collecteurs et de collectionneurs est inscrit à Lausanne et plus largement en Suisse. Les professeurs de l'Académie qui lèguent à leur mort leur cabinet participent aussi activement à ce réseau. Le professeur François-Louis Allamand (1709-1784), qui enseigne le grec et la morale, donne en 1779⁹ trois manuscrits indiens sur feuille de latanier¹⁰, similaires à celui cédé par Polier. La manière dont Allamand acquière ces manus-

crits, est inconnue à ce jour. Cependant, nous pouvons supposer qu'il les a obtenus via les réseaux locaux de collectionneurs ou par l'intermédiaire de son frère Jean Nicolas Sébastien Allamand (1713-1787), en charge du cabinet de l'Université de Leiden (Pays-Bas), où il enseigne la philosophie, les mathématiques et la zoologie (Rookmaaker, 1989).

Ainsi, le cabinet de l'Académie bénéficie des artefacts qui transitent par la boutique et par les réseaux locaux et internationaux. Les Européens partis à l'étranger, restant en contact avec leur réseau local, proposent l'envoi d'artefacts, comme l'atteste une lettre de Claude Martin (1735-1800) adressée à Charles de Meuron (1738-1806) à Neuchâtel. Martin, militaire de la Compagnie française des Indes orientales et ami de Polier, écrit ainsi à Meuron qu'il devrait recevoir de Polier un « sabre persan » du Bengale (Kaehr, 2000) ¹¹.

Les Suisses vivant dans un pays sans accès direct à la mer sont nombreux : la présence d'archives et de collections d'artefacts collectées hors d'Europe et exposées dans les cabinets académiques et privés au 18^e siècle en témoigne. Ces artefacts ont une « vie sociale » (Appadurai, 1988), comme les personnes qui les ont collectés, les ont collectionnés et les ont exposés. Ils matérialisent les échanges, les rencontres et les interactions de la Suisse à l'échelle internationale. De plus, ils représentent la perception du monde que pouvaient avoir les Suisses au 18^e siècle. En effet, l'étude de ces artefacts, placée au cœur d'une analyse croisant l'histoire de l'art et l'anthropologie culturelle, éclaire de manière nouvelle l'histoire de la Suisse intellectuelle, économique,

politique et coloniale du 18^e siècle. Par ailleurs, leur étude montre que ces artefacts qui ont transité d'un continent à un autre, sont pris dans des rapports sociaux qui changent leur usage (Thomas, 1991), ils sont décontextualisés afin d'être recontextualisés par leur mise en exposition dans le cabinet, où ils sont utilisés comme instrument servant la pédagogie des professeurs de l'Académie.

L'usage des artefacts : laboratoire d'une pédagogie protestante

Dans cette seconde partie, au moyen de sources inédites, j'entends discuter l'agencement intérieur du cabinet et des artefacts. Ces derniers tiennent une place essentielle, et jusqu'à présent ignorée, dans le projet pédagogique de l'Académie : en effet, les objets sont non seulement observés mais physiquement étudiés et manipulés dans ce contexte. Le toucher des collections est au cœur d'une pédagogie par l'objet qui caractérise la production du savoir dans l'univers protestant romand incarné par Chavannes. Ainsi, c'est non seulement par les textes, mais bien par une interaction concrète avec la culture matérielle étrangère que le savoir est créé et transmis dans ce contexte spécifique.

Au 18^e, le cabinet se situe au rez-de-chaussée du bâtiment de l'Académie, à côté de la bibliothèque, dont a aussi la charge Chavannes. Ce dernier est composé d'une pièce avec deux fenêtres et deux entrées, dont l'une se fait par la salle de lecture puis la seconde par la salle principale de la bibliothèque (Fig. 3).

11. Lettre (P – dos.41.IV)
retranscrite. P.76.

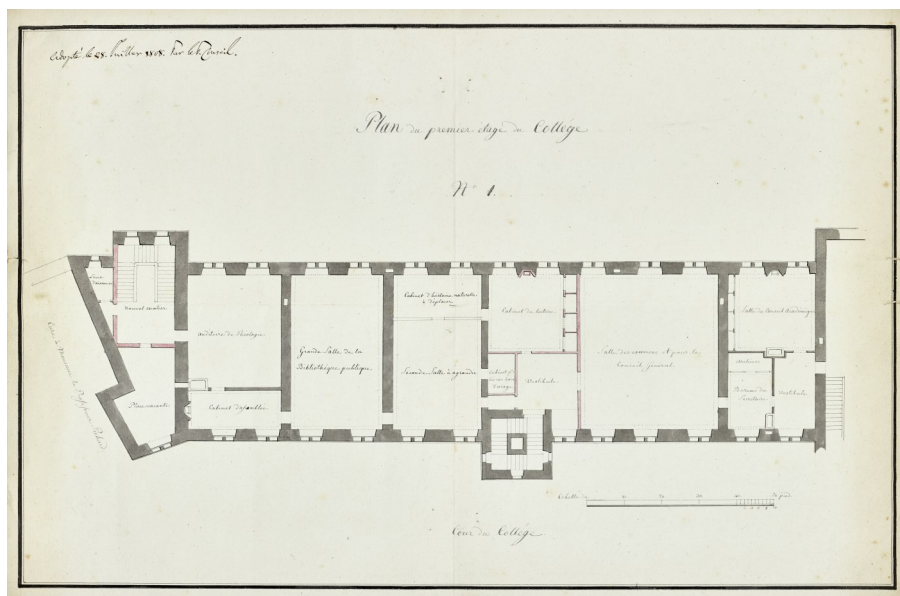


Fig. 3. Plan de l'Académie (1808), K XIII 63, Archives cantonales vaudoises, Lausanne.

CABINETS & MUSÉUMS

12. ACV Bdd 198 : « 21 portraits des L.L. E.E. de Berne, avec leur cadre doré.

13. ACV, Bdd 156, 8bre 1794 Extrait de l'inventaire pris dans la maison du défunt Professeur de Traytorrens à Lausanne et Bdd 57, 1802 détail de l'inventaire de la collection Treytorrens par M. Devely.

Aucune image, ni peinture, ni dessin, ni gravure représentant le cabinet, semble être à ce jour connu. En revanche, les archives décrivant des interventions d'artisans, notamment les livres de comptes et une liste des artefacts classés par mobiliers d'exposition, permettent de se rendre compte de l'agencement du lieu ainsi que de la mise en exposition des artefacts. Si les images représentant des cabinets suisses du 18^e siècle sont très rares, une représentation de l'Académie de Berne existe cependant. Cette peinture, de l'artiste Johannes Dünz (1645-1736), réalisée en 1696, montre les membres du comité de la bibliothèque de l'Académie de Berne (**Fig. 4**). En arrière-plan, la collection des portraits des Bourgeois de Berne est accrochée aux rayonnages de la bibliothèque, des statues d'antiques sont disposées sur la rambarde des escaliers. Puis, un manuscrit est présenté sur la table, autour de laquelle sont réunis les membres du comité, en premier-plan. Enfin, deux globes, probablement l'un céleste et l'autre terrestre, sont situés de part et d'autre des membres. Or les livres de comptes de l'Académie de Lausanne font état de collections similaires : une collection de 21 portraits ¹² des Bourgeois de Berne ainsi que de deux globes (**Fig. 5**), l'un céleste et l'autre terrestre, récemment identifiés parmi la collection d'artefacts de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne. Ces globes sont aujourd'hui conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire et non pas au musée cantonal, très probablement parce qu'ils ont été utilisés comme instruments scientifiques servant à l'enseignement de la géographie, à l'Académie puis à l'université. Réalisés selon les observations faites par le géographe De l'Isle (1675-1726), ces derniers

proviennent de la collection du professeur de mathématique Louis de Treytorrens (1726-1794) qui lègue son cabinet à l'Académie en 1794¹³.



Fig. 5. Globes (terrestre et céleste), Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne.



Fig. 4. La commission de la Bibliothèque de la Bourgeoisie, Johannes Dünz, 1696, Bibliothèque de la Bourgeoisie, Berne, Inv. Neg. Nr. 1796.

Les livres de comptes sont aussi une source inestimable pour reconstituer l'agencement intérieur du cabinet de l'Académie, palliant ainsi à l'absence d'image. Les interventions de chaque corps de métier sont inscrites avec la somme due. Ainsi, le menuisier réajuste le mobilier à chaque acquisition d'un nouveau cabinet. Par exemple, lorsque l'Académie acquiert le cabinet du Colonel de Ruvynes, à la fin de l'année 1796, au tout début de l'année suivante un charpentier et une couturière sont employés, respectivement pour l'agencement du cabinet et la confection de rideaux¹⁴ (Fig. 6).

Un second document —une liste des artefacts classés par mobiliers d'exposition—, datant de 1809 (Fig. 7), est d'une importance considérable, car il permet de visualiser l'agencement de l'espace et la mise en exposition des collections¹⁵, rangées dans des tiroirs, dans des buffets ou encore disposées sur des tables ; ces collections étaient ainsi constituées :

- « d'objets d'histoire naturelle, principalement des animaux très rares et curieux, quadrupèdes, reptiles aquatiques enfermés dans des bocaux d'alcool »¹⁶
- « des coquillages »¹⁷
- « des collections minéralogiques »¹⁸
- « des papillons en tableaux »¹⁹
- « des ustensiles de sauvages, lances »²⁰
- et de « 21 portraits des L.L.E.E. bourgeois de Berne »²¹

Le cabinet de l'Académie réunit ainsi plusieurs cabinets privés plus anciens, reçus par don ou legs entre 1779 et 1809. Ces cabinets de spécimens naturalisés, de conchyliologie, de monnaies et autres artefacts sont constitués par des Lausannois : Philippe-Conrad Buchner, chirurgien et apothicaire²², mais aussi par des étrangers, tel que Ruvynes²³ dont le cabinet de renommée internationale au 18^e siècle est cité dans l'ouvrage de Dezallier d'Argenville (1780 : 811), comme un exemple de référencement pour les collections de conchyliologie.

Au début du 19^e siècle, la collection du cabinet de Lausanne peut être estimée à près de 4790 artefacts de typologies variées comme dit précédemment et de provenances diverses : Le Cap, Suriname, Brésil, Chine, Inde, Turquie, France, Grèce et Italie. A titre de comparaison, le cabinet de l'Académie de Genève, constitué plus tôt dans le 18^e siècle, reçoit ses premiers dons dès 1702²⁴. Ceux-ci sont moins consé-

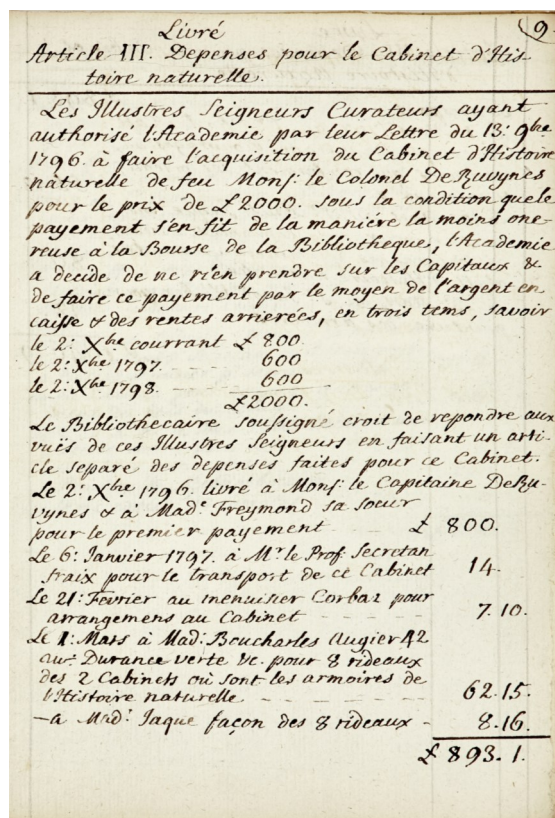


Fig. 6. Livre de comptes, KXIII 52 5 2, p.9, Archives cantonales vaudoises, Lausanne.

quents, notamment en termes d'objets d'histoire naturelle. En effet, aucun cabinet privé n'est acquis comme c'est le cas à Lausanne. Entre 1702 et 1759, le don le plus important fait au cabinet de l'Académie de Genève est celui d'Ami Butini, un genevois établi au Surinam, comprenant à la fois des poissons et reptiles en alcool, des artefacts du quotidien, tels que des instruments de musique ou des vêtements, soit à peine une quarantaine d'artefacts au total²⁵.

Or ces artefacts sont essentiels dans le projet d'éducation intellectuelle de Chavannes qui était à la fois professeur de théologie et bibliothécaire en charge du cabinet. Si les sources premières sur Chavannes manquent, comme sa correspondance ou son portrait, en revanche la littérature du 19^e siècle est riche en témoignages élogieux. Il y est décrit comme un précurseur, un pionnier qui a servi, et qui était au service des étudiants²⁶. Nous lui devons des sources d'exception comme le Catalogue général des livres de la Bibliothèque académique de Lausanne (1779)²⁷ ainsi que l'Histoire de l'Académie (1780)²⁸, preuves de son dévouement sans borne pour cette institution et pour la diffusion du savoir. Sa propre expérience d'étudiant à l'Académie, décrite comme des plus

14. ACV, KXIII 52 5 2, p.9 cabinet du colonel de Ruvynes.

15. LACV, Bdd19B, une feuille recto-verso, Décembre 1809 : « Inventaire pris en gros du cabinet d'histoire naturelle à la remise qu'en a fait monsieur le professeur Conod à son successeur le professeur Secretan ... la bibliothèque. Les inventaires dressés par monsieur Struve et Secretan n'en étant point trouvés et monsieur Conod n'en ayant point remis à son successeur. »

16. ACV, KXIII 52 5 2.

17. ACV, Bdd19B (Deux feuilles numérotées de 1 à 4 au crayon violet dans l'angle supérieur droit.)

18. Alexandre César Chavannes, Livre d'inventaire, MCM, 1779. Sans cotation.

19. ACV, Bdd19B (Deux feuilles numérotées de 1 à 4 au crayon violet dans l'angle supérieur droit.)

20. *Idem*.

21. *Idem*.

22. *Idem*.

23. ACV, KXIII 52 5 2 livres de comptes de l'Académie.

24. BGE, Arch BPU Ga1.

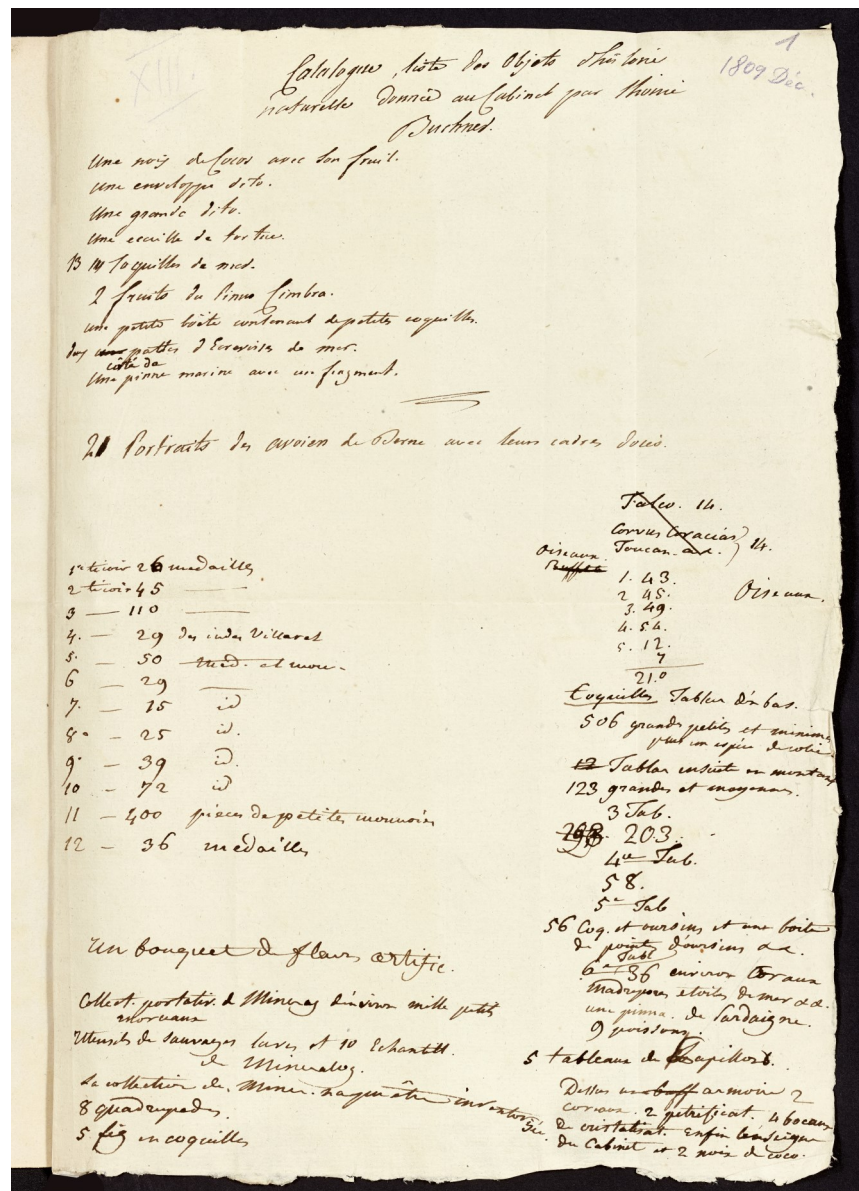
25. BGE, Arch BPU Dd4.

26. « Savant dont la modestie égalait l'érudition, travaillant sans relâche, vivait habituellement dans son cabinet et consacrait son temps à l'étude et aux étudiants, dont il était l'ami et le guide », in Verdeil & Gaulle, 1854, p. 123.

27. Chavannes A. C., 1779. Catalogue General Des Livres de La Bibliothèque Accademique de Lausanne Dressé L'an 1779 Au Mois d'Avril Par Alexandre Cesar Chavannes Professeur En Theologie et Bibliothécaire. Lausanne, (BCU VII/2).

28. Chavannes A. C., 1780. Histoire Abrégée de l'Académie de Lausanne, Depuis Son Origine. Lausanne, BCU B 800.

Fig. 7. « Inventaire pris en gros du cabinet d'histoire naturelle à la remise qu'en a fait monsieur le professeur Conod à son successeur le professeur Secretan ... la bibliothèque. Les inventaires dressés par monsieur Struve et Secretan n'en étant point trouvés et monsieur Conod n'en ayant point remis à son successeur », décembre 1809. Bdd19B, Archives cantonales vaudoises, Lausanne.



mauvaises : « l'ennui et le dégoût des méthodes d'instruction usitées alors le saisit » (Chavannes, 1882), pourrait être l'une des raisons de son engagement dans la révision de l'éducation à laquelle il consacrera une partie de son travail.

En 1779, il écrit un essai sur l'éducation intellectuelle (Chavannes, 1787), « science nouvelle ... de la plus grande utilité pour l'instruction » (p. III), « édifice intellectuel ne sauroit avoir d'autre fondement que la première des connaissances de l'homme, celle des faits découverts par l'observation et l'expérience, et ensuite rapprochés et comparés, pour être réduits sous des notions générales » (p. 20). Chavannes, au contact des ouvrages de Bacon, Locke et Condillac, disponibles à la bibliothèque de l'Académie²⁹, s'inspire de l'empirisme et base cette nouvelle éducation sur l'observation et l'expérience qu'il semble

mettre en application au sein même de l'Académie, comme le suggère la présence du laboratoire de physique, au second étage du bâtiment, visible sur le plan de 1808 (Fig. 8). Cependant ce projet inspiré par l'empirisme n'est pas si innovant en Suisse. En effet, l'historien des sciences Marc Ratcliff, dans l'introduction de l'ouvrage Mémoires d'instruments (Ratcliff et al., 2011), suggère que Jean-Robert Chouet (1642-1731), professeur de philosophie à l'Académie de Genève, acquiert déjà en 1669, divers instruments afin de valoriser l'expérimentation dans l'enseignement à l'Académie de Genève. En revanche, Chavannes est le seul à rédiger un essai sur le sujet.

De plus, la proximité des artefacts du cabinet et des ouvrages de la bibliothèque à l'Académie de Lausanne est à souligner : le savoir théorique y

29. Chavannes A. C., 1779. Catalogue ..., op. cit.

était lié au savoir pratique, à l'observation et à l'expérience. Enfin, l'emploi d'adjectifs pour décrire les collections est révélateur de son usage au quotidien dans l'enseignement. Par exemple, l'une des collections de minéralogie est dite « portable », ³⁰ facilitant ainsi son déplacement au sein du bâtiment dans les différents auditoires. Puis dans une autre liste, il est mentionné la pauvreté d'un cabinet « non systématique », ne pouvant ainsi répondre convenablement au besoin de l'enseignement : « *Ce cabinet ayant été rassemblé par un amateur n'offre pas un ensemble systématique. Il y manque nombres d'objets nécessaires à l'instruction* » ³¹. Cette remarque souligne une certaine politique d'acquisition mettant en avant plusieurs critères de sélection, notamment celui de répondre au besoin de l'enseignement. Par conséquent, ce cabinet offre aux étudiants

la possibilité d'acquérir un savoir théorique mais aussi sensible basé sur l'expérience : visuelle, tactile voire olfactive.

Conclusion

Pour conclure, je souhaite revenir sur l'emploi du terme *artefact* pour parler des objets. Ce choix est fait en référence au travail de l'historien de l'art Jules David Prown (1982), qui emploie ce terme pour parler d'objets qui ne sont ni des peintures, ni des sculptures, mais des objets étudiés tant pour leurs qualités visuelles que pour leurs qualités matérielles. Il propose ainsi une histoire de l'art décloisonnée, qui sort des processus de catégorisation art majeur/art mineur, tout en intégrant la matérialité des artefacts. L'histoire de l'art est ainsi une des méthodologies de la méta-méthodologie qu'est la culture matérielle (Yonan, 2011).

30. ACV Bdd 19b, inventaire 1809.

31. ACV Bdd 19b, inventaire s.d.

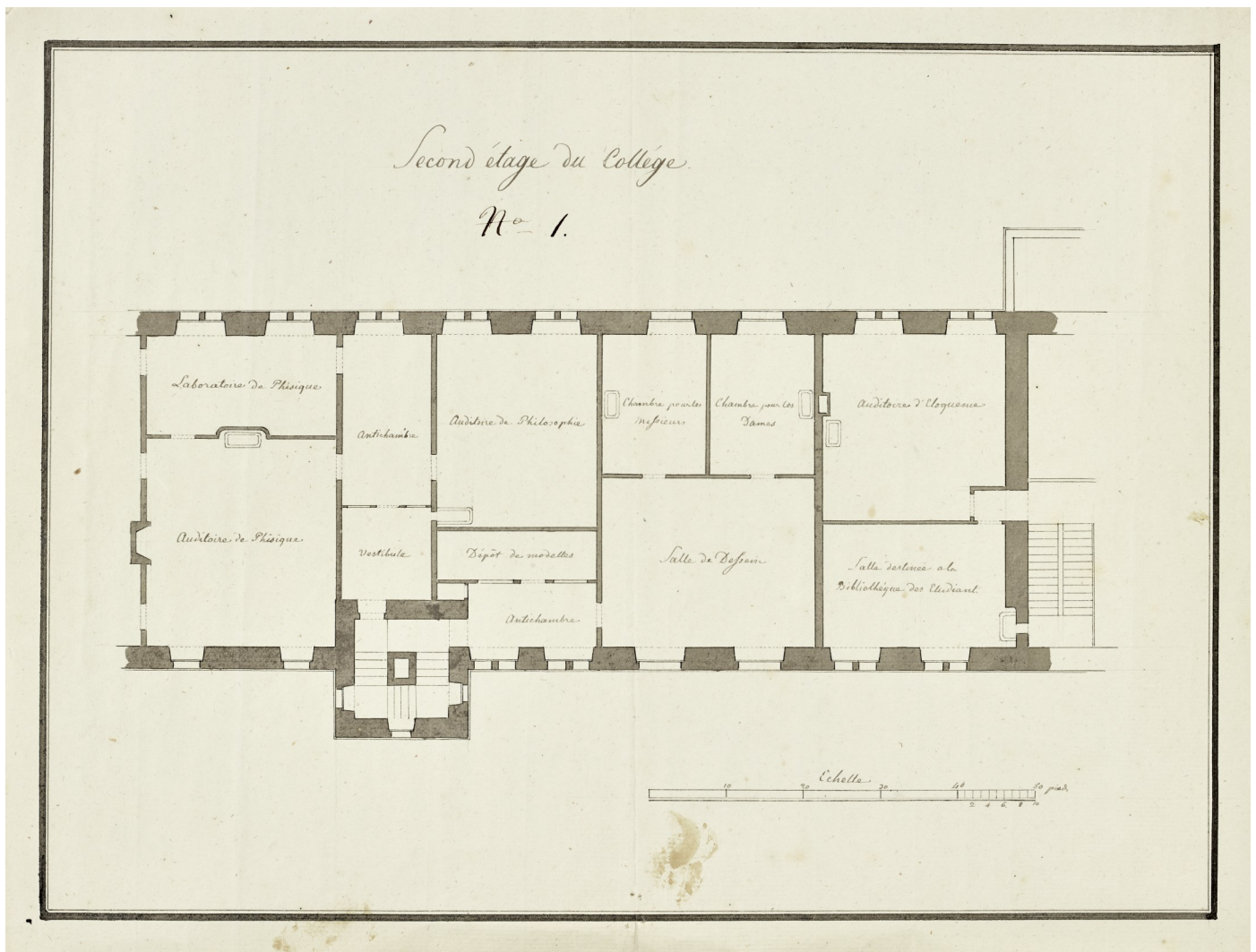


Fig. 8. Plan de l'Académie (1808), K XIII 63, Archives cantonales vaudoises, Lausanne.

C'est dans le cadre de cette méthodologie que l'étude croisée des artefacts, des images et des archives met en lumière une histoire de la Suisse méconnue. En effet, malgré un contexte géographique peu favorable à un échange international par les mers, Lausanne a su tirer son épingle du jeu et être un lieu international et cosmopolite. Des acteurs aux profils divers se côtoyaient : voyageurs, professeurs, collectionneurs, amateurs et jeunes suisses auxiliaires dans les armées étrangères. Ces réseaux locaux et internationaux semblent tous converger vers l'Académie et son cabinet, où étaient exposés des artefacts variés : minéraux, animaux naturalisés, objets du quotidiens, couvrant de nombreuses géographies ainsi que de nombreuses chronologies. De plus, l'Académie a été innovante dans son enseignement par l'intermédiaire de Chavannes, qui l'engagea dans la voie d'une éducation intellectuelle à la fois théorique et pratique par l'observation et la comparaison au moyen de livres, d'artefacts et de laboratoires. Chavannes est un personnage complexe qui reste encore difficile à appréhender. Il est à la fois un homme de cabinet dévoué à l'enseignement et aux étudiants, qui n'a laissé aucune trace, ni archives, ni images mais qui a cependant eu une production littéraire foisonnante — son *Anthropologie* compte 13 volumes³² — ainsi qu'un exceptionnel réseau, constitué d'acteurs essentiels dans l'histoire des cabinets en Suisse et plus largement en Europe et dans le monde au 18^e siècle.

Remerciements

Je remercie vivement Dr. Noémie Etienne, professeure historienne de l'art à l'Université de Berne pour ses précieux conseils, ainsi que Dr. Lionel Pernet, directeur du musée cantonal d'archéologie et d'histoire de Lausanne (Suisse).

Bibliographie

APPADURAI A., 1988. *The social life of things: commodities in cultural perspective*. Cambridge, Cambridge University Press, 329 p.

BUYSENS D. & DUBOIS T., 2000. *La Bibliothèque étant un ornement public... : réforme et embellissements de la Bibliothèque de Genève en 1702*. Genève, Chêne-Bourg, Bibliothèque publique et universitaire, Georg, 195 p.

CHAVANNES A. C., 1787. *Essai sur l'éducation intellectuelle : avec le projet d'une science nouvelle*.

Lausanne, Isaac Hignou, 261 p.

CHAVANNES E., 1882. *Notes sur la famille Chavannes*. Lausanne, Bridel, 67 p.

COLAS G. & RICHARD F., 1984. Le fonds Polier à la Bibliothèque nationale. *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 73 (1) : 99-123.

DESVALLÉES A. & MAIRESSE F., 2005. Sur la muséologie. *Culture & Musées*, 6 (1) : 131-55.

DÉZALLIER D'ARGENVILLE A. J., 1780. *La Conchyliologie ou Histoire naturelle des coquilles de mer, d'eau douce, terrestres et fossiles, avec un traité de la zoomorphose, ou représentation des animaux qui les habitent...* Paris, Guillaume de Bure, t. 1, 878 p.

FALGUIÈRES P., 1992. Fondation du théâtre ou Méthode de l'exposition universelle. Les Inscriptions de Samuel Quicchelberg (1565). *Les Cahiers du Musée national d'art moderne*, 40 : 9-115.

IMBERT I., 2016. La commande européenne de Muraqqa ; Indiens : Les Collections Gentil, Johnson, Polier et Clive. *Carnet de l'Ecole doctorale Histoire de l'art et Archéologie*, juin 2016, 1-15.

JASANOFF M., 2007. *Edge of Empire: Lives, Culture, and Conquest in the East, 1750-1850*, Knopf Doubleday Publishing Group, 415 p.

KAHR R., 2000. *Le mûrier et l'épée*. Neuchâtel, Université de Neuchâtel, 432 p.

KLEYNTJENS J., 1952. Les Suisses dans l'armée néerlandaise du XVI^e au XX^e Siècle. *Revue militaire suisse*, 97 (3) : 189-207.

LUGLI A., 1998. *Naturalia et Mirabilia : Les cabinets de curiosités en Europe*. Paris, Adam Biro, 267 p.

POMIAN K., 1987. *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise, XVI-XVIII^e siècles*. Paris, Gallimard, 367 p.

PROWN J. D., 1982. *Mind in matter: An introduction to material culture theory and method*. Winterthur Portfolio, 17 (1): 1-19.

QUICCHEBERG S., 1565. *Inscriptiones vel Tituli Theatri Amplissimi, Complectentis Rerum Universitatis Singulas Materias et Imagines Eximias, ut idem Recte quoque dici possit*. Monachii (Munich), Ex officina Adami Berg typographi, 64 p.

RATCLIFF M. (dir.), 2011. *Mémoires d'instruments : une histoire des sciences et des savants à Genève, 1559-1914*. Genève, Suzanne, Hurter, 253 p.

32. Dr. Christian Grosse (Université de Lausanne) est en charge d'un projet d'étude, de retranscription et de numérisation de l'œuvre anthropologique de Alexandre César Chavannes, intitulé "A. C. Chavannes et sa Science générale de l'homme (1788)", <http://lumieres.unil.ch/projets/chavannes>, version du 15 mai 2017

- ROOKMAAKER L. C., 1989. *The Zoological exploration of Southern Africa 1650-1790*. CRC Press, 120 p.
- SCHLOSSER VON J., 2012. *Les Cabinets d'art et de merveilles de la Renaissance tardive. Une contribution à l'histoire du collectionnisme*. Paris, Macula, 368 p.
- SCHNAPPER A., MOUQUIN S., MICHEL P. & SZANTO M., 2012. *Histoire et histoire naturelle : Tome 1, Le géant, la licorne et la tulipe. Les cabinets de curiosités en France au XVIIe siècle*, 2e édition revue et augmentée. Paris, Flammarion, 767 p.
- SCHUBIGER B. (éd.), 2007. *Collections et pratiques de la collection en Suisse au XVIIIe siècle : actes du colloque, Bâle, 16 au 18 octobre 2003*. Travaux sur la Suisse des Lumières 10. Genève, Slatkine, 536 p.
- THOMAS N., 1991. *Entangled objects: exchange, material culture, and colonialism in the Pacific*. London, Harvard University Press, 259 p.
- VERDEIL A. & GAULLIEUR E.H, 1854. *Histoire du Canton de Vaud*. Lausanne, Martignier, 479 p.
- YONAN M., "Toward a fusion of art history and material culture studies," September 20, 2011, West 86th edition, <http://www.west86th.bgc.bard.edu/articles/yonan.html#>, consulté le 15 décembre 2017.



Colligo

n°1, fascicule 1

Achevé d'imprimer en août 2018

<https://perma.cc/U9EN-UMVZ>

ISSN : en cours

www.revue-colligo.fr

La Rédaction n'est pas responsable des documents ou articles qui lui sont adressés ; chaque contribution reste sous la responsabilité de son auteur.

Reproduction interdite des documents ou des photos sans l'accord préalable de la Rédaction.